

# ANALUEIN

---

*Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.*



Psychanalyse et politique • Psychanalyse en extension  
Echos de séminaires, formations et colloques  
Le lecteur interprète • Nouvelles associatives  
Activités inscrites dans la F.E.D.E.P.S.Y. 2013-2014

**N° 21 - Décembre 2013**

F.E.D.E.P.S.Y.  
Fédération Européenne de Psychanalyse et Ecole Psychanalytique de Strasbourg  
O.I.N.G. auprès du Conseil de l'Europe

**Illustration de couverture:** C. D. Friedrich (1774-1840), *Deux hommes contemplant la lune*, 1819, huile sur toile, 35 x 44 cm, Dresde, Gemäldegalerie Neue Meister.

La citation de Jacques Lacan en **quatrième de couverture** est tirée de son séminaire *Encore* (1971-1972), Paris, Seuil, p. 80.

F.E.D.E.P.S.Y. • 16 avenue de la Paix • 67000 Strasbourg • [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org)

*Président*

Jean-Richard Freymann

*Directeur des publications*

Sylvie Lévy

*Responsable*

*de la publication*  
Joël Fritschy

*Secrétariat de rédaction*

Gabriele Daleiden

*Comité de rédaction*

Hervé Gisie  
Laurence Joseph  
Daniel Lemler  
Anne-Marie Pinçon

*Correspondants*

Moïse Benadiba, Marseille  
Claude Mekler, Nancy  
Dominique Péan, Angers  
Alain Schaefer, Saint-Dié

***Manuscrits et  
correspondance  
peuvent être adressés à :***

Joël Fritschy  
26 rue des Boulangers  
68100 Mulhouse  
[joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr)



# SOMMAIRE

## EDITORIAL

*Daniel Lemler et Joël Fritschy* 3

## PSYCHANALYSE ET POLITIQUE

► **Divan rive sud. Entretien avec Jalil Bennani**  
*Nathalie Galesne* 5

► **La formation en acte des psychanalystes  
L'après coup d'un séminaire**  
*Martine Chessari Porée du Breil* 7

## LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

► **Laboratoire de psychanalyse**  
*Pierre Alien, Renaude Gosset, Anne-Lise Stern* 13

## PSYCHANALYSE EN EXTENSION

► **Caspar David Friedrich : Figures peintes  
de la « Sehnsucht »**  
*Gabriele Daleiden* 15

## ECHOS DE SEMINAIRES, FORMATIONS ET COLLOQUES

► **« Ce que ma mère m'a transmis » :  
témoignage sur les camps  
de concentration et d'extermination**  
*Frank Hausser* 23

► **Les fondements contemporains  
de la clinique psychanalytique**  
*Jean-Richard Freymann* 32

► **Echos à cinq voix. Séminaire de lecture  
de l'œuvre de Jacques Lacan  
et de ses références**  
*Frédérique Riedlin, Amine Souirji,  
Khadija Nizari-Biringer, Antoine Aufray,  
Yves Dechristé* 39

## LE LECTEUR INTERPRETE

► **M. Forné, L'inconscient ça (nous) parle !**  
*Marcel Ritter* 50

## NOUVELLES ASSOCIATIVES

► **Procès-verbal de l'assemblée générale  
de la F.E.D.E.P.S.Y. du 15 octobre 2013** 51

► **Procès-verbal de l'assemblée générale  
du G.E.P. du 15 octobre 2013** 54

► **Procès-verbal de l'assemblée générale  
de l'E.P.S. du 15 octobre 2013** 56

## ACTIVITES INSCRITES DANS LA F.E.D.E.P.S.Y. 2013-2014

58





## Quoi qu'il en soit, il faut y aller \*

Daniel Lemler, Joël Fritschy

*Ce lieu d'un certain travail,  
nul n'y entre sans cause,  
nul n'y reste sans effet*

*Laboratoire de Psychanalyse*

L'émergence de la psychanalyse est un des premiers signes du passage vers la démocratie. Ce passage se fait rarement sans difficultés ; le devenir des printemps arabes est là pour nous le confirmer si besoin était. Il s'accompagne d'un affranchissement de la colonisation qui lui-même est loin d'être simple. Les obstacles que rencontrent ces deux mouvements nous rappellent le processus de déshumanisation qui envahit de plus en plus rapidement notre société qui n'est pas sans lien avec la dénazification très partielle qui s'est opérée depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale <sup>(1)</sup>.

Le silence des intellectuels, encore dénoncé récemment par Boualem Sansal dans son dernier livre, Gouverner au nom d'Allah <sup>(2)</sup> traduit peut-être la défaite de la pensée que redoute Hannah Arendt lorsqu'elle essaye de comprendre le nazisme en suivant le procès d'Eichmann. Heidegger incarne la pensée, Eichmann se caractérise par son absence de pensée et pourtant tout deux sont nazis. Elle tranchera malgré tout pour la pensée contre le totalitarisme <sup>(3)</sup>.

La psychanalyse émerge dans la démocratie. Son extra-territorialité crée un espace qui garantit au sujet la possibilité de son existence. La psychanalyse a la potentialité de guérir. C'est un trucage, et le Sujet Supposé Savoir est celui qui en détient le truc. Rien de plus singulier, et de moins généralisable que cela, d'où l'échec de toute tentative de le capturer, de le capter. Par contre, ce qui est en œuvre dans cet espace est la logique signifiante, qui, elle, est théorisable. Cela passe par l'invention d'écritures, au centre desquels, l'objet *a*, qui marque le passage du désir à sa cause, qui n'existe pas. L'objet *a* est aussi, selon Anne Lise Stern, un héritage des camps, dans la mesure où il serait l'interprétation que Lacan donne au *Stück*. Cela nous ramène à un élément de l'enseignement de Lacan sur lequel on ne s'arrête que trop rarement : l'évolution de notre société vers des politiques de ségrégation selon une logique des camps. On le sait, Lacan parle rarement à la légère, ses mises en garde sont donc à prendre au sérieux. S'il a mis en scène

son excommunication, c'est pour fonder une école qui prenait acte de cette dimension, et c'est encore plus évident lorsqu'il met en place la procédure de la passe.

Par exemple, dans la proposition d'octobre 1967, Lacan fait se succéder deux choses : l'émergence du camp de concentration comme conséquence du discours de la science ; l'extension des procès de ségrégation, elle aussi effet du discours de la science. Il nous propose d'envisager le camp de concentration comme une fonction.

« Puisqu'il faut bien tout de même ne pas vous peindre uniquement l'avenir en rose, nous dit Lacan en 1976, sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme. Vous n'avez pas fini d'en entendre parler » <sup>(4)</sup>.

Les attaques violentes et parfois haineuses contre la psychanalyse, mais aussi contre les psychanalystes et surtout des psychanalystes nommément sont symptomatiques de cette déviance totalitaire. Ainsi, le 20 septembre dernier, Elisabeth Roudinesco, toujours aux avant-postes, avec sa vigilance et sa combativité coutumière, réagissait dans le Monde, à la parution d'un livre dont l'auteur « Goce Smilevski prend appui dans son dernier roman sur un prétendu épisode méconnu de la vie de Sigmund Freud afin de montrer que le fondateur de la psychanalyse était un misogyne pervers, fasciné par le nazisme, obsédé par l'argent et la masturbation : en bref, un répugnant personnage » <sup>(5)</sup>.

Si les attaques se déploient sur le terrain de l'autisme, celui de la psychose, elles visent aussi la personne propre <sup>(6)</sup>.

Ces différentes considérations montrent toute l'actualité des exigences de Freud concernant l'institution psychanalytique : préserver la psychanalyse, offrir une garantie à sa pratique, et permettre l'existence d'un lien amical entre psychanalystes.

\* Le titre de cet éditorial reprend le commentaire de Lacan au sujet du positionnement de Freud quant au statut éthique de l'inconscient. Cf. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 34. Le texte de cet éditorial est de la plume de Daniel Lemler; les notes ont été rédigées sous forme de commentaire par Joël Fritschy.

<sup>(1)</sup> Lire à ce sujet le livre proprement stupéfiant de l'historien Keith Lowe, *L'Europe barbare 1945-1950* (éditions Perrin) qui revient sur cette question. Il ressort de ce livre que le mythe des Trente glorieuses, dont le début coïnciderait avec la fin de la guerre, relève davantage de l'illusion que d'une appréhension concrète d'un réel marqué par le chaos : une Europe livrée à l'anarchie, traumatisée, détruite dans toutes ses fondations, qu'elles soient économiques, sociales et institutionnelles mais aussi psychiques.

<sup>(2)</sup> Boualem Sansal, *Gouverner au nom d'Allah*, Paris, Gallimard.

<sup>(3)</sup> Voir à ce propos la parution récente d'un livre d'entretiens entre Hannah Arendt et Joachim Fest : *«Eichmann était d'une bêtise révoltante»*. *Entretiens et lettres*, Paris, Fayard.

<sup>(4)</sup> J. Lacan (1971-1972), *Ou pire. Le Séminaire, Livre XIX*, Paris, Seuil, 2011.

<sup>(5)</sup> Goce Smilevski, *La liste de Freud*. Ce livre présenté comme « un roman fascinant » par les éditions Belfond pose d'emblée question quant aux intentions de l'éditeur et de l'auteur, notamment au regard de son inconsistance narrative et l'absence de style : une écriture qui saute du coq à l'âne. On relira plutôt avec intérêt le livre de Donald Michael Thomas, *L'Hôtel blanc* (paru en 1982 aux éditions Albin Michel) où l'auteur évoquait l'histoire et le destin d'une patiente de Freud, personnage fictif à la manière des cas présentés dans les *Etudes sur l'hystérie*, à propos desquels Freud disait qu'ils pouvaient se lire comme des romans. *L'Hôtel blanc* interroge de manière étonnante ce que Freud, à partir de sa rencontre avec l'hystérique, a pu appréhender, dans la théorie et le mouvement qu'il était en train d'inventer, de la catastrophe engendrée par le nazisme.

<sup>(6)</sup> Voir le livre de Didier Pleux, *Françoise Dolto : La déraison pure*, Paris, Ed. Autrement, 2013.

Ces attaques se manifestent aussi sous une forme nouvelle à la fois sur le plan individuel et collectif. Ainsi l'attaque *ad hominem* intentée dans le cadre d'un procès en diffamation par Jacques-Alain Miller à trois membres de la SIHPP (Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse), dont Elisabeth Roudinesco en sa qualité de présidente de ladite société. Rappelons que ce procès faisait suite à plusieurs articles s'interrogeant sur le ramdam médiatique orchestrée par Jacques-Alain Miller à la suite de l'internement, jugé par lui abusif, d'une psychiatre-psychanalyste iranienne (cf. pétition du 7 février 2013 parue dans l'hebdomadaire *Le Point* et intitulée « Mitra l'insoumise »). Plusieurs témoignages ont fait apparaître que le Dr K. n'était pas victime d'une sanction politique mais aurait été hospitalisée, suite à plusieurs plaintes du voisinage, dans le contexte d'un épisode psychotique. Dans ce procès, Jacques-Alain Miller a été débouté de toutes ses demandes et condamné aux entiers dépens. Il n'a pas interjeté appel. Comment comprendre le glissement d'un débat clinique et conceptuel vers le champ du judiciaire ? Faut-il donc que la question de l'Autre, du Tiers Autre s'arrête pour l'analyste au seuil de son cabinet et qu'au-delà, tout différend avec l'autre en appelle à un tiers dont le prétoire serait enfin le garant ?

Sur le plan collectif, ces attaques se manifestent sous une forme intrusive, totalement inédite. C'est sans doute de cette manière qu'il faut « apprécier » le courrier envoyé par un certain nombre d'associations de parents d'autistes et autres troubles apparentés, qui s'étonnaient du programme d'un congrès organisé par l'Association française des psychologues de l'Education Nationale au motif que ce congrès « donnait la parole à des intervenants issus du champ de la psychanalyse ». Mais davantage encore, ces associations protestaient contre le contenu du programme de ce colloque qui n'était pas « conforme aux avancées scientifiques » (approches neuropsychologiques et cognitivo-comportementalistes). La demande de ces associations ne s'arrêtait pas là puisque elles demandaient – et peut-être plus sur le mode de l'exigence – à être associées à la préparation du prochain congrès. <sup>(9)</sup>

## Divan rive sud. Entretien avec Jalil Bennani

Nathalie Galesne

**Initiateur de la psychanalyse au Maroc, Jalil Bennani, psychiatre et psychanalyste, écrivain, lauréat du prix Sigmund Freud de la ville de Vienne pour l'ensemble de son œuvre, revient sur la manière dont les sociétés maghrébines, en particulier le Maroc, se sont lentement appropriées la théorie freudienne, la réinventant. Aujourd'hui, bien que fraîchement acquise, elle y a pleinement droit de cité. Entretien.**

**Nathalie Galesne:** *Pourquoi la psychanalyse s'est-elle mieux implantée au Maroc que dans les autres pays maghrébins, et combien de psychanalystes compte votre pays aujourd'hui ?*

**Jalil Bennani:** Plusieurs facteurs ont rendu possibles l'existence puis l'extension de la psychanalyse au Maroc : la présence d'une pratique analytique depuis les années cinquante – le Maroc étant le seul pays du Maghreb ayant connu cette présence durant la période coloniale –, l'introduction de la psychanalyse au sein de la pratique psychiatrique, la fondation d'associations et de groupes psychanalytiques au cours de la dernière décennie.

Celle-ci a connu une ouverture démocratique, un élargissement de la liberté de parole, des changements au niveau du statut de la femme. On sait que ces années ont constitué, au Maroc, une étape importante à travers certaines avancées sociales. Il faut également mentionner l'importance du plurilinguisme (arabe, Berbère, français, anglais et espagnol) au sein de la société. Tous ces facteurs ont contribué à une ouverture des discours, une levée de tabous et l'émergence d'une parole individuelle. Il est difficile de vous donner un chiffre quant au nombre de psychanalystes car tous ne sont pas inscrits dans une institution.

**N. G.:** *Qu'est-ce qui caractérise la pratique psychanalytique au Maghreb (bilinguisme, Islam, tradition, question de genre) ?*

**J. B.:** Les gens fréquentent souvent les marabouts (*sadates*), les hommes de religion (*fouqaha*), les voyantes (*chouafat*), les guérisseurs et les charlatans. Consulter un *fqih* (homme de religion) relève d'une démarche culturelle spontanée et se rattache aux croyances. Les mêmes demandes peuvent être adressées aux uns et aux autres, mais la réponse n'est pas la même.

La tendance à fréquenter les lieux traditionnels (comme les sanctuaires Bouya Omar, Cheikh El Kamel, Sidi Ali Ben Hamdouch, ou certains *fqihs* réputés) a survécu à toutes les implantations de la médecine scientifique moderne. Elles relèvent donc de croyances très anciennes, souvent anté-islamiques, et qui se sont légitimées par la religion. Il ne faut donc pas les opposer à la modernité, mais plutôt voir quels sont les lieux de passage, d'une pratique à l'autre, qui tiennent bien souvent aux insatisfactions laissées par une pratique ou une autre.

La pensée irrationnelle concerne fréquemment les superstitions, l'interprétation des signes, le recours à la magie et à la sorcellerie. Elle traduit des peurs profondes qui se rapportent généralement à la maladie et à la mort. Par exemple, les procédés pour conjurer les mauvais sorts ne manquent pas : évitement du mauvais œil (*ain*), protection par le chiffre cinq (*khamisa*), utilisation de talismans (*herz*)... Cette pensée irrationnelle a sa propre logique : les phénomènes vécus, ressentis ou redoutés, sont attribués à des forces obscures, extérieures au sujet et s'inscrivent dans un monde de signes, d'influences surnaturelles et cosmiques. Ces pratiques demeurent très présentes au Maroc. Pour le psychanalyste, le trouble est en soi et peut être projeté sur les autres. Lorsque le sujet porteur de croyances en vient à s'interroger sur ce qui lui arrive, de manière subjective, la psychanalyse peut questionner ses croyances et les intégrer dans son histoire.



La question du bilinguisme a toute son importance. Les changements de langue en psychanalyse révèlent la face cachée de chaque langue. Le bilinguisme met en relief certaines situations de refoulement lorsque le sujet exprime un vécu dans une langue plus que dans une autre ou, au contraire, lorsqu'il prend du recul par rapport aux affects, à l'intime, en ayant recours aux langues dites étrangères. Je dois aussi souligner ici que la différence de langues fait partie de la transmission de la psychanalyse puisque les premiers analysants étaient tous bilingues. Vienne, du temps de Freud, était un carrefour culturel marqué par un cosmopolitisme, le polylinguisme était la règle.

**N. G. :** *Le Maroc et la Tunisie ont souvent accueilli des analystes européens, ce qui a donné lieu à des expériences originales : diversités des écoles et des pratiques. Comment se traduit cet apport dans la réalité ? N'y-voiez vous pas le risque d'une trop grande dépendance à la psychanalyse européenne ?*

**J. B. :** Ces pays ont en commun avec l'Europe, et tout particulièrement avec la France, le passé colonial et l'héritage de la langue. Dans les pays du Maghreb, la psychanalyse s'est développée sur un fond de savoir psychiatrique qui remonte à l'époque coloniale. La clinique psychiatrique est venue opérer une rupture épistémologique par rapport au champ des croyances. Elle a ramené la folie, les troubles psychiques, à des causes humaines et non à des causes sacrées ou magiques. Aux représentations traditionnelles de la croyance aux esprits (*jinnns*), elle a substitué des classifications : l'hystérie, l'obsession, la paranoïa... La psychanalyse a opéré un nouveau renversement en prenant le patient non comme objet mais comme sujet pris dans le langage. En cela, elle questionne la tradition par le biais des signifiants pris dans la culture. La psychanalyse n'oppose donc pas tradition et modernité, mais tente de se réappropriar la tradition en l'intégrant dans des valeurs universelles.

Le développement de la psychanalyse au Maghreb passe par une transmission qui suppose que l'héritage colonial soit « déconstruit », grâce à une lecture et une critique raisonnée des différents travaux, que ceux-ci datent de l'époque coloniale ou de l'actualité. Les différents apports théoriques peuvent alors enrichir un fonds symbolique commun tissé de savoirs différents. Et l'apport de la psychopathologie maghrébine peut contribuer à un perpétuel renouveau.

**N. G. :** *En quoi les révolutions arabes peuvent ouvrir sur une pratique plus élargie, plus décloisonnée, de la psychanalyse ?*

**J. B. :** Les sociétés arabes vivent actuellement des transitions très douloureuses. Pour la jeunesse des pays

arabes, ce mouvement est porteur de grands espoirs, fait suite à de grandes frustrations, et a brisé la croyance en une fatalité de la servitude volontaire qui a caractérisé de nombreux pays arabes.

Ces révolutions sont porteuses d'un désir de liberté, avec les plus grands risques et sacrifices. Il y a eu comme un réveil, passant de la passivité à l'activité. On a assisté à une prise de parole grandissante. Une parole trop longtemps opprimée, refoulée. On peut dire que les jeunes et les moins jeunes se sont situés au plus près de leur époque, une époque reposant moins sur les idéologies que sur le désir. C'est le désir qui a bravé des interdits, forgé de nouvelles identités, refusé une fatalité, brisé des tabous, proposé des projections sur l'avenir. Un avenir qui devient possible et dont sont acteurs des sujets désirants et non des sujets soumis...

**N. G. :** Vous venez de publier une série d'entretiens, *Un psy dans la cité*<sup>1</sup>, réalisée avec un éducateur en deux langues. En quoi ce bilinguisme a-t-il enrichi votre démarche et pourquoi ce besoin de faire sortir le psychanalyste de son cabinet ?

**J. B. :** Ce livre a initialement été écrit pour informer et répondre à une attente du public et des médias. J'ai été régulièrement sollicité pour apporter des avis, des témoignages, voire des prises de position. Décider de m'ouvrir au public a dès lors été une action citoyenne. En outre, j'ai voulu sortir des cadres académiques et universitaires. L'écrit conduit à la transmission. Ecrire permet de libérer la parole, en laissant une trace.

Ce livre est passé par deux étapes : celle de l'arabe au français, puis de l'oral à l'écrit. J'ai revécu le constat des écrivains, à savoir que « la traduction est une trahison ». Certains mots sont intraduisibles. Ils peuvent être cachés, voilés d'une langue à l'autre. Ce qui ne se dit pas dans une langue se dit dans une autre. Dès lors, certains mots en arabe ont été introduits dans le texte français pour laisser la richesse des métaphores et des représentations de la langue ouvertes à la lecture.

Ce livre s'est inscrit dans le cadre de débats actuels, en étant à l'écoute des préoccupations citoyennes quotidiennes au Maroc. Prendre la parole en public est un acte, un engagement, une action citoyenne. ⑨

---

<sup>1</sup> Jalil Bennani est l'auteur de nombreux ouvrages. Il vient de publier, aux Editions de la Croisée des Chemins, une série d'entretiens réalisée avec Ahmed El Amraoui, enseignant et poète : *Un psy dans la cité*.

# La formation en acte des psychanalystes L'après-coup d'un séminaire

Martine Chessari Porée du Breil

## L'écho d'une rencontre

Des rues silencieuses et modestes, quelques petites terrasses de cafés ici et là accueillant les habitués du quartier, des bâtisses aux façades vieilles et marquées par le temps, sinon des vestiges de monuments anciens aux quatre coins de la ville... c'est Ravenne. Petite ville de l'Italie en Emilie-Romagne, ramassée autour de son centre, elle a gardé, de son histoire au confluent des cultures occidentale et orientale et dans son atmosphère, les traces d'une civilisation passée, comme un écho lancinant d'un monde révolu et en même temps toujours là.

Au mois de mai 2013 a eu lieu à Ravenne, au Musée de l'Art de la Ville, un séminaire d'études psychanalytiques organisé par l'*Inter-Associatif Européen de Psychanalyse* et par le *Movimento per la libertà della psicanalisi* : «La formation en acte du psychanalyste : Devenir psychanalyste... et le rester». Trois tables rondes, durant deux jours, ont réuni des psychanalystes de différents pays d'Europe autour de la question de la formation des psychanalystes.

Par le biais d'un premier contact avec l'association italienne représentée, j'ai eu la possibilité et l'honneur de participer à l'une de ces tables rondes, au nom de F.E.D.E.P.S.Y. J'ai voulu y parler de l'expérience de notre institution et des principes de notre Ecole, à partir des fondements et du développement de la psychanalyse à Strasbourg. Je me suis rendue à Ravenne avec beaucoup d'attentes : celle d'entendre des discours différents, venus d'horizons analytiques autres, celle de mesurer la situation et l'état des lieux de la psychanalyse dans des univers culturels éloignés, mais j'y suis aussi allée avec le désir de pouvoir déplacer l'adresse de mon propre discours, dans la perspective d'une résonance autre avec le lieu de son origine. Je n'ai pas été déçue. Ravenne m'a permis d'entendre autrement la portée des enseignements et de la transmission qui sont à l'œuvre dans nos champs d'élaboration au sein de la F.E.D.E.P.S.Y., me laissant entrevoir, dans l'expérience singulière de mon propre cheminement, la trace d'un certain passage au lieu de l'Autre.

Le Musée de l'Art est un endroit qui contraste avec l'apparence première de la ville. Ici c'est le raffinement qui prédomine. On y visite, entre autres, l'exposition des mosaïques qui sont la fierté de la ville, on y découvre une multitude d'artistes qui ont su exploiter le style et rendre, par de subtiles arrangements de pièces de matériaux aux reliefs délicatement découpés, de magnifiques tableaux qui imposent et vous accompagnent dans toutes les salles et les corridors.

L'ambition du séminaire était grande. Il a voulu réunir des psychanalystes de langues différentes, permettre qu'ils se parlent et s'entendent. Pour cela, bien que beaucoup eussent de sérieuses notions d'italien, ou bien de français – les deux langues principalement parlées durant les deux jours –, bien que le contact eût été aisé et spontané, il a fallu en passer par la traduction et donc par des textes. Et comme pour les mosaïques, mais pour des effets plus ou moins bien réussis, les discours ont subi des tranchages et des lignes de démarcation. Leurs défilés intransigeants, les reformulations incessantes de la parole, les appareils qui imposaient leur rythme ou leur surdité, et puis encore les cloches de la basilique attenante qui, inlassablement, couvraient les voix de leur musique tonitruante, ont trop souvent laissé une lourde impression d'obstruction difficile à percer. L'effort était pourtant bien là : parvenir, autant que possible, à se mettre au diapason.

## Etat des lieux de la psychanalyse en Italie

Le point inaugural de la rencontre a été lancé par Alessandra Guerra, représentante du *Movimento per la libertà della psicanalisi* et organisatrice, à Ravenne, du séminaire. D'emblée, elle nous a fait part de la question qui a motivé son intervention ici, dans le cadre de cette rencontre, mais aussi ailleurs, depuis la rédaction en 2010 du manifeste pour la défense de la psychanalyse, *Manifesto per la difesa della psicanalisi* : en Italie, la psychanalyse laïque n'a plus droit de cité depuis maintenant une vingtaine d'années. Elle est d'ailleurs activement persécutée par la réglementation des professions du champ sanitaire qui a institué le pouvoir et l'hégémonie sur les pratiques d'une certaine catégorie de professionnels, les psychothérapeutes, initialement médecins ou psychologues, sous la bannière d'un ordre et de sa législation. Le contexte est lourd. Depuis la loi 56/89 de 1989, un glissement progressif mais sûr s'est opéré : les pratiques psychanalytiques ne sont plus libres, puisque, désormais, c'est l'Etat qui autorise. N'ayant aucune existence dans le texte de la loi, du fait du retrait et du silence des analystes au moment de son élaboration, elles ne sont plus reconnues aujourd'hui et sont ainsi considérées comme illégales, frauduleuses voire perverses. La conséquence directe en est que la psychanalyse, en Italie, souffre douloureusement d'une impossibilité de transmission. Les institutions analytiques sont en voie de perdition et beaucoup sont devenues des écoles de psychothérapies

qui offrent, comme la loi l'exige, un cursus standardisé de quatre années de formation aux candidats médecins et psychologues nécessairement diplômés au préalable dans leur discipline. Dans ce contexte, la psychanalyse est ravalée à l'apprentissage d'une technique sur la base d'un savoir universitaire obligatoire, en ayant subi le rabotage inévitable de toutes les notions incompatibles avec les critères déterminés par le seul champ qui la légitime : le champ médical. Hors de ce cadre qui impose sa propre logique et en dénature radicalement sa portée, la psychanalyse, la pratique qui se nomme comme telle, est donc clandestine et de ce fait susceptible de poursuites judiciaires. Face à cet état de fait, les associations n'ont pu, sur le long terme, manifester beaucoup de résistance, pour des raisons liées à l'absence d'une organisation politique, mais sous l'effet aussi d'une volonté affirmée, de la part des analystes, de se tenir au dehors des débats, au moment où il aurait pourtant bien fallu réagir. Au bout du compte, la *Laienanalyse*, chère à Freud, a progressivement disparu du champ culturel italien et avec cette disparition, c'est le devenir lui-même de la psychanalyse, tout comme l'espace de la parole, qui sont menacés.

Alessandra Guerra est le porte-parole d'un appel en quête d'un appui, auprès de psychanalystes de tous horizons, pour que l'Italie puisse échapper à l'étau de cette réglementation qui produit, dans la société, des dénonciations (promues par ailleurs dans les termes du code de déontologie des psychologues), des comparutions en justice, des condamnations (dans le pur mépris de la singularité des formations et des compétences acquises) et finalement la ruine sociale, financière, mais aussi humaine des analystes concernés. Elle cherche, de la part d'un certain nombre, la reconnaissance de la situation de la psychanalyse dans son pays qui fait le constat d'une véritable catastrophe sur le plan de la culture et par voie de conséquence sur le plan social, puisque ce qu'elle décrit n'est pas moins l'expression d'un système au fonctionnement totalitaire voire fasciste<sup>1</sup>. Elle en appelle à la communauté des analystes pour trouver, dans le nombre, le support d'une identité qui rassemble, espérant constituer par là un levier suffisant pour pouvoir faire front et soutenir l'idée d'une psychanalyse qu'elle et son mouvement veulent libre de tout monopole.

### **Relance de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse**

Alessandra Guerra, dans la diffusion de son Manifeste, a rencontré à Paris les représentants de l'*Inter-Associatif Européen de Psychanalyse (I-AEP)* particulièrement à l'écoute d'une situation qui a fait écho à des préoccupations internes à leur vie associative. Le projet d'un travail en commun fut alors lancé et l'organisation du séminaire, à Ravenne, en a été le fruit. A l'issue des deux jours, avec l'intervention conclusive de Jacques Nassif, nous avons

finallement entendu que l'I-AEP s'est saisi de la question italienne pour faire part d'un autre malaise, celui d'une institution venue chercher, en Italie, dans la rencontre et l'écoute de l'autre, une manière d'inventer une autre forme de lien entre les analystes, mais aussi de se refonder et ce, à partir du signifiant «européen». Dès son introduction, Lucia Ibanez avait déjà mentionné le projet d'une relance, au niveau européen, d'un dialogue entre les associations. Ce projet de relance semble pourtant la reprise de ce qui s'était déjà produit quelques vingt ans plus tôt en réponse à une autre situation de crises et de débats.

Il faut savoir que l'I-AEP est un regroupement d'associations psychanalytiques issues de la dissolution de l'*Ecole Freudienne de Paris*, qui a été fondé en 1989 en réaction aux attaques et remises en cause subies par les psychanalystes non formés par la *Société Psychanalytique de Paris*. Nous sommes dans les débuts de l'époque post-lacanienne. L'*Ecole Freudienne* n'existe plus, J. Lacan est mort et les sociétés analytiques qui se réclament de son enseignement sont nombreuses mais divisées. La plupart a maintenu le dispositif de la passe comme organe de transmission et beaucoup, sinon toutes, se sont constituées, parfois dans le repli, autour de la question du deuil du maître. Dans ce contexte, le principe fondateur de l'I-AEP, outre la défense de la psychanalyse laïque qu'on associe aujourd'hui à sa dimension politique, réside dans son nom. Il suppose la mise au travail du lien social – le trait d'union – entre les analystes et leur association, par la prise en considération du jeu des différences qui les caractérisent. L'I-AEP soutient l'idée qu'un dialogue entre les institutions est nécessaire parce qu'il n'y a pas une seule modalité de transmission de la psychanalyse mais des singularités à l'œuvre qui, dans la rencontre et le déplacement des discours, produisent des effets qui relèvent de la passe. La création de l'*Inter-Associatif* a pour fondement le projet de proposer des modalités de fonctionnement institutionnel qui tiendraient compte, pour les dépasser, des impasses suscitées généralement dans les lieux associatifs, par les idéaux, les rapports moïques ou les transferts. Elle représente la tentative, à un moment donné de l'histoire de la psychanalyse, de constituer, ou de reconstituer, un certain lieu de l'analyse qui pourrait garantir des effets de tiers et donc une forme de créativité.

Aujourd'hui, il semble qu'entre le projet et sa réalité, ou sa réalisation effective, persiste un écart. Cet écart trouve, tout naturellement et dans le contexte actuel, son interprétation du côté de la nécessité de faire intervenir, dans le champ de la psychanalyse, une action politique. Cependant, on entend aussi, à demi-mots, que les vrais problèmes résident sur un autre plan, plus interne cette fois et non moins essentiel, celui de la transmission.

Mais revenons au déroulement du séminaire...

## Le séminaire

Les deux jours ont vu se succéder trois moments distincts au cours d'un débat qui a réuni une vingtaine d'analystes venus parler des situations de la psychanalyse dans cinq pays – l'Italie, la France, la Belgique, l'Autriche et l'Espagne – et un auditoire de 60 à 80 personnes.

Le premier moment a été consacré à l'écoute de témoignages d'itinéraires auxquels se sont risqués certains<sup>2</sup>. Le tracé d'une trajectoire a été, pour l'un, le point de départ d'un questionnement sur les formations et les écoles du point de vue de leurs productions et de leurs différences, pour l'autre ce fut la mise en exergue du rapport au désir au regard de la conjoncture, mais on s'est aussi autorisé à interroger la question du devenir analyste, à partir du travail de la cure et du rapport à l'institution. Point de passe, mais la trace signifiante d'une certaine traversée que quelques prises de parole ont voulu aborder, en laissant par là toute la part à leur dimension inconsciente. Puis, un premier écho dans la salle avec cette question qui soudain a surgi : « Si l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres, de quelle nature sont ces quelques autres, pour être à la base du devenir analyste ? Sont-ils des maîtres ? Sont-ils des pairs ? Sont-ils des analystes ? Ou pas ? »

La deuxième table ronde a voulu faire le point sur les incidences des réglementations sur les pratiques. Ce fut le moment d'un état des lieux qui a repris la question d'Alessandra Guerra, pour en extraire les aspérités, en fonction des particularités culturelles et sociales de chaque milieu représenté. Globalement, le dénominateur commun des plaintes exprimées réside dans le signifiant « psychothérapie » qui cristallise la manifestation de la bête noire actuelle de la psychanalyse. Dès lors, le regard porté sur la législation qui encadre le champ de ces nouvelles pratiques semble occuper tous les esprits, au point de focaliser effectivement, à cet endroit-là, toute la menace qui existe à l'encontre de la psychanalyse.

Etonnamment, en France<sup>3</sup>, bien que les démarches de certaines associations – représentées notamment au *Groupe de Contact* et à l'*Ecole de la Cause* – aient abouti à ce que la question de la formation ne soit pas l'affaire de l'Etat, on considère encore que son incise dans la loi par la question des annuaires, constitue les prémisses d'un amalgame qui tend à en dénaturer son extra-territorialité. Les *Agences Régionales de Santé* (ARS) sont bel et bien considérées comme des instances de pouvoir dans la mesure où, légiférant les pratiques, on suppose qu'elles détiennent aussi un droit de regard sur le champ analytique.

D'où la crainte actuelle d'une dérive vers une situation analogue à celle de l'Italie. Pourtant, ce que nous venions d'entendre à propos du problème italien a montré, en filigrane, que le déni de la loi, de la part des analystes, a pu précipiter

cet état de fait. Difficile de ne pas comprendre en effet que, d'avoir fait comme si la loi n'existait pas a justement pu avoir pour conséquence cette pratique de la traque de l'illégalité et de la fraude.

En Autriche<sup>4</sup>, les choses se passent à l'envers. On a tellement pris en compte les directives qui réglementent les pratiques que la psychanalyse s'est perdue dans une identification à la lettre de cette loi, faute de pouvoir élaborer un accès à l'autre loi, la Loi symbolique. Là-bas, les analystes exercent en toute transparence et... sous le contrôle des instances qui régissent le domaine sanitaire. Ils participent même à la formation des thérapeutes, ce qui aurait pu être intéressant, s'ils n'étaient pas désignés arbitrairement par le Ministère pour agir selon des critères prédéfinis par les programmes. La psychanalyse exercée hors du contrôle de l'Etat est, de toute façon, considérée comme une pratique sauvage.

Par rapport à cela, la présentation du problème en Espagne<sup>5</sup> a amené des éléments un peu différents. Outre les incidences du « discours capitaliste » (J. Lacan) sur les représentations du soin psychique et sur l'évolution du discours scientifique, nous avons entendu la recherche d'une interprétation du côté de l'histoire politique, culturelle et sociale du pays, depuis les bouleversements qu'ont produit la guerre civile, le régime franquiste et l'instauration de la République. La place de la psychanalyse dans la société espagnole actuelle a été considérée selon la mise en perspective de l'histoire de son mouvement, qui a fait le constat d'un paradoxe entre une avancée particulièrement féconde dans le monde intellectuel du début du siècle et un effacement dans le silence ou l'exil lorsqu'il a été question de faire face aux persécutions religieuses et politiques de la dictature. L'écho espagnol soutient l'hypothèse selon laquelle la trace de ce silence, encore présente dans la transmission transgénérationnelle, contribue encore aujourd'hui à entretenir la clandestinité de la psychanalyse qui existe bel et bien dans le champ « psy » mais sans être nommée puisque, depuis 1995, les textes<sup>6</sup> l'ont exclue du champ de la santé publique. Mais, non moins interpellante est aussi cette allusion aux deuils non élaborés des psychanalystes eux-mêmes, venus faire résonance avec les deuils des générations issues de la guerre, quand, dans les années 1980, ils auraient ramené, avec le nouveau souffle français et l'impulsion renaissante, l'héritage de la non-résolution de la dissolution par J. Lacan de l'*Ecole Freudienne*.

Quant à la Belgique<sup>7</sup>, le discours tenu à cette table ronde a surtout évoqué le manque de ressort actuel qui affecte les lieux de travail à cause des divisions, des différences de langue, et les efforts à faire pour remettre en place le débat entre les associations ainsi qu'une forme de reconnaissance mutuelle.

Enfin, un dernier point de vue, tout aussi intéressant, nous a été apporté par une juriste de la Commission Européenne<sup>8</sup> qui a tenté de formuler une réponse à la



question des psychothérapies, à partir de ce que pourrait être une position de l'Europe. Elle nous a notamment rappelé que les champs de la santé publique, de la sécurité sociale, de l'éducation, ou de la formation ne relèvent pas des compétences attribuées à l'Europe mais de celles de ses états membres. En matière de psychothérapie, cela signifie que chaque pays garde la responsabilité de sa réglementation même s'il doit favoriser, comme l'Europe le demande, la libre circulation des professionnels. La question est donc, d'ores et déjà, réglée avec la directive de 2005 n°36 qui stipule l'acceptation, d'un pays à l'autre, de la formation initiale du praticien avec, éventuellement, la combinaison d'éléments d'harmonisation qui peut se faire par le biais de stages ou de certificats supplémentaires.

A ce point de la discussion et compte tenu de ce que nous venions d'entendre, l'objectivité d'un texte technique qui laisse la part à la responsabilité et au positionnement de chacun aurait pu suffire pour nous rassurer, si nous n'avions pas déjà compris que les difficultés, avant de se présenter sur le plan social ou politique, sont d'un registre interne au champ de la psychanalyse et concerne les analystes eux-mêmes. Elles les touchent dans leur capacité à faire exister le désir freudien et à le transmettre, dans la responsabilité qu'ils ont à ne pas confondre un acte politique et un désir de reconnaissance, à ne pas faire d'un travail sur le lien entre les analystes un rassemblement vers l'unicité des discours, fussent-ils ceux de la plainte.

Enfin le troisième temps du séminaire a voulu s'attacher à entendre comment on a pu mettre en place des modalités d'intervention singulières, pour essayer de maintenir vivante la psychanalyse et sa transmission. Cette table ronde a donc été consacrée, plus particulièrement, à la politique de la psychanalyse.

Les attentes étaient grandes de pouvoir trouver des propositions de travail pour continuer et sortir de l'embarras dont on a parlé durant ces deux jours. Les termes spécifiques des manifestes italien et espagnol y ont trouvé leur place en tant que déterminés par une action ouverte qui dénonce, formule un état des lieux et adresse un appel à témoins. On espère du manifeste qu'il soit l'instrument de la redéfinition d'une identité culturelle commune et qu'il produise donc du lien, là où ont eu lieu les divisions qu'on suppose à l'origine du problème. En Italie, on a parlé d'un acte de dissidence face à une dérive totalitaire du système social qui exerce un contrôle sur la pensée et sur la culture. En Espagne, on fait état d'un passé marqué par des silences, des négations, des transactions traîtresses entre frères, des deuils non symbolisés ou des blessures non-résolues... Si la place que l'on fait à la psychanalyse dans une société est le baromètre de son humanité, que penser d'une société qui n'a plus d'autre moyen qu'un manifeste pour s'exprimer librement et reconstituer un certain lieu de l'Autre ? Quel signifiant s'agit-il donc de

refonder ? C'est comme si le manifeste devenait, par une sorte de forçage, le lieu d'un dire nécessaire et préalable de la part d'une société qui porte dans son histoire la trace d'un meurtre, celui de la parole, et comme si ce dire que l'on espère inaugural et fondateur d'une parole reconstituée, renaissante, n'avait d'autre fonction que celle d'un aveu. De quelle culpabilité alors, les psychanalystes sont-ils les tenants-lieu ? De quelle charge, de quelle responsabilité, sont-ils malgré eux les dépositaires, pour qu'un certain désir de l'Autre perdure ? Et finalement, de quelle loi sont-ils les garants ?

La suite du débat a été donnée par les interventions de Luigi Burzotta de la *Fondation Européenne de la Psychanalyse*, de René Lew au nom de *Dimensions de la Psychanalyse* et de Robert Lévy, invité en tant que représentant de *Convergencia*, mais parlant en son nom, précisa-t-il. Chacun a repris, de façon singulière et à partir de son rapport à l'analyse, la question de l'importance d'une reprise des fondamentaux, au regard du sens et de la place des liens de travail entre les analystes. Il en ressort que l'effort à faire, l'acte à inventer, pour l'institution d'une politique, pour la politique aussi d'une nouvelle institution, devrait considérer la nécessité qu'il y a à sortir d'une position de victimisation pour redonner à la dimension du *Laien*, hors d'une revendication stérile et trompeuse, sa juste place au sein du désir freudien. En toile de fond, on dénonce encore. On dénonce les guerres destructrices entre les analystes, on dénonce l'égarement vers le militantisme, la confusion du Moi et du manque à être, et finalement on chute, sans le dire, sur la question de la transmission de la psychanalyse qui semble souffrir cruellement, dans la conjoncture actuelle, d'un manque de souffle.

Mon exposé a eu lieu à la fin de ces deux journées. Comme il me l'avait été demandé expressément, j'ai lu le texte que j'avais préparé et fait traduire, dans l'enthousiasme qui avait été le mien de venir parler, dans un ailleurs, de l'institution au sein de laquelle je chemine, depuis sa naissance en 2000. Mon propos, étant donné les points sur lesquels étaient parvenus les termes de la discussion, a fait littéralement rupture. Il a voulu restituer l'existence d'un lieu de la psychanalyse, à Strasbourg, à travers la trame de son histoire, depuis l'institution de la *Convention Psychanalytique*<sup>9</sup>, après la dissolution de l'Ecole Freudienne, les fondements premiers de la *Bibliothèque de Recherche Freudienne et Lacanienne*<sup>10</sup>, jusqu'à l'acte de fédération qui a constitué la F.E.D.E.P.S.Y.<sup>11</sup>, lorsqu'il a été question de prendre position politiquement et d'inscrire, dans la cité, le signifiant à partir duquel on allait pouvoir continuer d'exister. J'ai tenu à évoquer la manière singulière, au sein de F.E.D.E.P.S.Y., de faire institution, qui trouve son origine dans l'histoire de la psychanalyse à Strasbourg, marquée particulièrement, par le rapport, très tôt, aux textes freudiens dans la langue originaire

mais aussi par les liens qui se sont constitués avec l'Ecole Freudienne de Paris<sup>12</sup>, lorsqu'il a été question de la formation des analystes strasbourgeois<sup>13</sup>. Une origine qui s'inscrit aussi dans une forme très particulière de didactique, issue de la tradition strasbourgeoise selon laquelle la transmission des savoirs s'établit à partir des relations de compagnonnage qui se nouent entre les plus jeunes et les anciens. La F.E.D.E.P.S.Y., présidée par Jean-Richard Freymann<sup>14</sup>, est née du désir de rendre lisible et transmissible cette expérience qui donc, d'une certaine façon, marque encore aujourd'hui, de son empreinte, la spécificité des liens de travail. C'est par la place faite au principe d'initiative dans la dynamique des activités proposées et par l'institution du «compagnonnage» comme le vecteur de la formation à l'analyse au sein de l'Ecole que cet héritage trouve à se perpétuer et par là, que la psychanalyse freudienne et lacanienne issue de cet enseignement trouve à exister.

Les étudiants, les analysants, les analystes et les «analysants» de la F.E.D.E.P.S.Y. sont ainsi, directement ou non et dès leurs investissements en ce lieu, concernés par la question de la transmission et par le principe du compagnonnage qui constitue la référence, le pilier, sur lequel repose tout le travail de *Durcharbeitung* de l'Ecole. A Strasbourg, la formation des analystes – et c'est ce qui en marque sa singularité – repose sur une élaboration constante de la question de la transmission de l'analyse, à partir de l'institution d'une forme de lien de travail que l'on a pu nommer «relation compagne», mais qui interroge, au un à un, sur le fil de chaque expérience singulière, aussi bien les postulants aux témoignages, dans leur devenir analyste, que les analystes-compagnons dans la fonction à laquelle ils prétendent, auprès de ces premiers. Ainsi, pourrait-on rajouter que «l'analyste-compagnon» ou «le compagnonnage», que l'on soit inscrit ou non comme membre de l'Ecole, est le signifiant de F.E.D.E.P.S.Y. qui fonctionne comme Nom-du-Père<sup>15</sup> et qui offre pour chaque investissement à l'œuvre dans notre institution, la possibilité d'un nouage du désir au désir de l'Autre.

C'est la singularité de ce lieu de la psychanalyse que j'ai tenté de restituer à Ravenne, pour montrer comment un certain désir qui le constitue s'élabore sans cesse et traverse les générations, soutenant, par là aussi, la responsabilité subjective de chacun à l'égard du devenir de la psychanalyse dans la cité. Le signifiant «compagnon» n'a pas manqué d'interpeller l'auditoire, notamment du côté italien qui en a questionné la traduction et où certaines personnes ont pu signifier qu'elles avaient trouvé, dans ces mots, matière à une relance d'un désir de travail. En ce qui me concerne, j'ai trouvé, à Ravenne, la possibilité d'inscrire quelque chose de mon propre cheminement au sein de l'Ecole de Strasbourg et sans doute aussi de mon désir de faire exister un certain Nom-du-Père.

## Un enseignement

Au terme de ce compterendu, comme à l'issue de ce séminaire, des questions demeurent qui ne manquent pas de susciter une certaine inquiétude quant à l'avenir de la psychanalyse, l'avenir de la culture, mais aussi de l'humain, quand nous comprenons à quel point les enjeux sont prégnants et de quelle manière ils nous obligent. Nous avons tellement évoqué la modernité et le contexte actuel avec les impasses d'une demande sociale de plus en plus référée à des valeurs marchandes et objectivées, que nous avons oublié combien la résistance à l'analyse concerne le psychanalyste lui-même et son rapport au désir, qu'il a à élaborer sans cesse, pour maintenir vivant le lieu de son exercice. La question de l'institution, par rapport à cela, a une place fondamentale, puisqu'il n'y a pas d'analyste sans les quelques autres à partir desquels il s'autorise. «De quelle nature sont ces autres?» interrogeait l'un d'entre nous à Ravenne. «Passeurs», «compagnons», ils sont avant tout les témoins d'une expérience qui noue la singularité du sujet, témoin comme témoignant, à la responsabilité sur laquelle repose la question analytique. A l'Ecole de Strasbourg, il s'agit d'une expérience en devenir, qui s'élabore en même temps qu'elle se constitue et produit ses effets, tant sur le plan subjectif qu'institutionnel.

La créativité des lieux analytiques n'est sans doute, certes, jamais garantie. Et nous avons, par ailleurs, beaucoup entendu combien la question du deuil de J. Lacan, de l'Ecole Freudienne, a pu interférer sur les dynamiques institutionnelles et de là, sur l'évolution de la psychanalyse et des rapports entre les psychanalystes. Mais lorsque le principe fondateur d'une institution se défend d'une quelconque allégeance à un maître, en mettant en avant la question du jeu des différences, on est en droit de se demander si, dans le fond, ce principe ne signifie pas: «point de nouveau maître, après J. Lacan». Manière détournée de maintenir justement bien en place la figure du maître Lacan, sans avoir l'air de le faire, et figeant par là toute possibilité, pour les générations qui suivent, d'inventer à nouveau l'analyse et les dispositifs analytiques.

Pourtant un petit déplacement pourrait suffire, en effet, pour introduire un autre mouvement, en l'occurrence *passer du trait d'union au trait unaire*. Considérer la différence, non plus de manière horizontale, mais verticale pourrait permettre de sortir des divisions, des luttes de pouvoir, fussent-elles celles qui s'affrontent aux psychothérapies, aux pratiques ipéistes, et qui font l'actualité de certains milieux post-lacaniens, pour véritablement relancer à la fois le désir et l'initiative, à condition de trouver aussi sur sa route... quelques maîtres.

Il y a dans le Talmud, un traité qui s'appelle le *Traité des Pères, Pirke Avot*. Il m'est revenu l'un des principes qui composent ce traité, paroles d'éthique, retranscrites par

les sages d'une certaine époque, pour être transmises dans la chaîne des générations. En voici une traduction possible: «Fais-toi un maître, acquiers-toi un ami d'étude et que la Loi intervienne pour chacun, avec juste mesure»<sup>16</sup>.

Autrement dit: «Pour que de l'Autre puisse advenir, chemine auprès de ton semblable mais trouve-toi aussi un accès à ton propre Idéal du Moi». ⑨

<sup>1</sup> «Le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire»: R. Barthes, Leçon inaugurale au Collège de France, 1977.

<sup>2</sup> Giovanni Callegari, Franco Quesito, Radjou Soundaramourty, Giuliana Bertelloni, Joseph Le Ta Van.

<sup>3</sup> Marie Noël Godet, Valérie Marchand.

<sup>4</sup> Markus Zchmeister s'est exprimé en anglais et sa parole a été doublée d'un texte en français.

<sup>5</sup> Bernardo Ferrante et Cristina Fontana.

<sup>6</sup> Décret 63/1995 qui régleme l'assistance en Santé Mentale dans le Système Sanitaire National, B.O.E. n°35, 10/02/95. Manifeste pour la Psychanalyse, Madrid, janvier 2013.

<sup>7</sup> Pierre Smet.

<sup>8</sup> Catharina Dehullu.

<sup>9</sup> 1983-1998. Issue d'un texte, la *Déclaration*, rédigée par un cartel du CERF, après la dissolution de l'EFP, cartel composé de P. Bastin, J. Clavreul, G. Raimbault, M. Safouan, R. Tostain et auquel se sont associés J.D. Nasio et les strasbourgeois J.-P. Bauer, J.R. Freymann, M. Ritter et H. Zysman.

<sup>10</sup> 1985-2000. La BRFL fut un lieu de recherche scientifique et d'échanges analytiques qui se constitua autour d'un travail sur les textes et sur l'écriture et qui vit naître les premières publications strasbourgeoises. D. Lemler: *La BRFL: 15 années de fonctionnement institutionnel*, 2000.

<sup>11</sup> Par J.R. Freymann: Charte Fédérative pour la F.E.D.E.P.S.Y. et l'E.P.S. et Lettre ouverte aux membres de PEL: «De la nécessité de créer une

Fédération et une Ecole de Psychanalyse à partir de Strasbourg», 2000.

<sup>12</sup> Par l'intermédiaire notamment de L. Israël (1925-1993). Membre de l'EFP, L. Israël a été professeur de psychiatrie à l'Université, chef de service à la Clinique psychiatrique de Strasbourg, et a fait, en quelque sorte, école pour toute une génération d'analystes à Strasbourg. Les textes de L. Israël réunis dans *Le médecin face au désir* (Arcanes-ères, 2006) retracent l'évolution de son parcours, depuis la neurologie jusqu'à la psychanalyse, ainsi que la singularité de son enseignement dans la tradition orale.

<sup>13</sup> M. Safouan, qui était membre de l'EFP, a contribué à la didactique de nombreux analystes à Strasbourg.

<sup>14</sup> J.-R. Freymann, psychiatre, psychanalyste, praticien attaché aux HUS et enseignant à l'UDS, est aussi directeur scientifique des éditions Arcanes et dirige, depuis 2002, la collection «Hypothèses» qui soutient la publication de nouveaux auteurs de la psychanalyse. Il vient de publier *L'art de la clinique, les fondements de la clinique psychanalytique* (Arcanes-ères, 2013). Il s'agit de la reprise d'un travail analytique élaboré au fil d'une traversée, qui constitue un outil de référence, traçant les lignes d'un enseignement de la clinique par un auteur qui s'inscrit, dans l'après coup, comme «passeur» de la théorie.

<sup>15</sup> Selon le mot de D. Lemler, Agora de l'E.P.S., janvier 2012.

<sup>16</sup> Chapitre 1, sixième parole dite «de Josué fils de Pera'hyâ, voix de la tradition».

# LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

## Laboratoire de psychanalyse

Pierre Alien, Renaude Gosset, Anne-Lise Stern

*Le texte que nous publions nous a été communiqué sous forme de photocopie par Jean-Michel Klinger. Il a fait l'objet d'une publication que nous n'avons pas réussi à retrouver. Ce projet d'un laboratoire de psychanalyse a pris naissance dans les années 1968-69 dans un contexte de crise institutionnelle liée à l'expérience de la passe, comme le relate Elisabeth Roudinesco dans son Histoire de la psychanalyse en France (voir p. 450, « La passe : une scission à l'envers »). Mais Elisabeth Roudinesco se trompe sur la date de création de ce laboratoire qu'elle situe en 1972 qui est l'année où il a été fermé. En réalité, sa mise en œuvre concrète date de l'automne 1969 et c'est Anne-Lise Stern qui, ayant rejoint Pierre Alien et Renaude Gosset, l'a rendu possible en donnant le montant des réparations (Wiedergutmachung) versées par l'Allemagne à sa mère, morte l'année précédente, en dédommagement de la spoliation par les Nazis du cabinet médical de son père Heinrich Stern. Ce texte-projet a été envoyé dans les services hospitaliers parisiens et distribué nominalement à chacun, depuis le chef et ses assistants jusqu'à l'aide-soignante et la femme de ménage. On pourra, sur bien des points, continuer à mesurer l'actualité de ce texte au regard de la question de la Laienanalyse.*

### Ouverture

Ouvrir la psychanalyse, c'est établir le lieu d'un certain travail. Ce lieu sera situé hors de ce qu'ont été jusqu'à présent la place de l'analyse sur le marché du savoir et la place des analystes dans la société.

La psychanalyse aujourd'hui est asservie. C'est une technique thérapeutique qui sert à étouffer la déraison d'un discours, le désordre d'une conduite, au profit de la raison d'un système, de l'ordre d'un Etat. C'est une idéologie qui renvoie toute parole à sa folie, tout acte à sa violence, pour interdire l'analyse des faits sociaux où le sujet se détermine. D'un côté elle contribue à une politique de *santé mentale*, de l'autre elle remplace une philosophie et une psychologie moribondes.

Dans ces deux fonctions le psychanalyste trouve son pouvoir et son profit. Cela se traduit d'abord par la place qu'il occupe dans les rapports sociaux, cette pratique libérale héritée de la médecine, et par le rapport à l'argent qui lui est propre.

### L'argent

L'argent, un des termes de l'échange pratiqué dans une analyse, a des conséquences qui dépendent du prix demandé comme du mode de paiement. Ceux-ci ne doivent pas avoir des effets de richesse et de prestige dans le système social qui puissent échapper à l'analyse. Or le prix demandé fait actuellement un premier partage de la clientèle, partage qui devient sélection sociale quand il s'agit de former des analystes. Et les sociétés de psychanalystes, chargées de faire les lois de ce marché, défendent des intérêts de classe. Cette contribution à un ordre économique et social revient dans la pratique et dans la théorie sous des formes que ce Laboratoire a pour but d'éviter.

Ce qui ne doit pas s'éviter, c'est que l'analyste doit vivre de son travail. Si le paiement constitue la mesure de son aliénation, il a charge précisément d'en prendre la mesure. L'existence de ce Laboratoire n'implique donc pas que son usage doit être gratuit mais qu'il peut ne pas coûter cher. L'ironie de ce *pas cher* n'empêchera pas le scandale du *trop cher*, d'avoir à gagner son analyse comme on gagne sa vie, c'est-à-dire payer chaque jour quelque chose qu'on a.

L'analyste fixe le prix de la séance en accord avec l'analysant. Le règlement se fait au compte du Laboratoire qui le redistribue aux analystes en fonction de leur temps de travail. A cette condition les effets du paiement dans la pratique peuvent être soumis au contrôle et à l'étude de la réunion des analystes.



## La guérison

Ouvrir la psychanalyse, c'est ouvrir l'accès à sa pratique. C'est ensuite empêcher le retour dans sa théorie de l'idéologie médicale, le retour dans sa pratique de l'exercice d'un pouvoir, celui du thérapeute. Car l'analyse est liée historiquement à la médecine et les efforts de Freud n'ont pas suffi à l'en dégager.

Le thérapeute est celui qui prétend posséder un savoir qui rendra au corps la santé, à l'esprit la paix, à l'homme le bonheur. Or le fou, pour la psychanalyse, l'enfant inadapté, le criminel, l'idiot, le névrosé, est celui qui porte une question sur l'horreur du monde. Parler de *maladie mentale*, c'est en réprimer le sens. Vouloir *guérir* une telle souffrance, c'est la réduire au silence.

C'est pourquoi les analystes qui travaillent au Laboratoire ne tiennent compte d'aucun diagnostic et n'en portent jamais. Le but curatif est absent de leur pratique, ils n'ordonnent aucun traitement médical ou para-médical, ils ne se réclament d'aucun autre titre que d'un projet analytique - quelle que soit leur formation, psychologique, médicale, psychiatrique, philosophique ou autre. Aucun acte relevant de ces disciplines n'y est pratiqué.

## La formation

Ne plus contribuer à une normalisation, ni produire des techniciens de la santé mentale, c'est refuser de pourvoir aux annuaires des *sociétés savantes*. Cela repose la question de la formation en récusant une *analyse didactique* faussée à son principe par la promesse d'un diplôme et, à sa fin, par l'entrée dans une hiérarchie. Cela écarte tout enseignement quand celui-ci institue un rapport au savoir que l'analyse met d'abord en question. Et si la psychanalyse a dans la science une place unique d'où elle renvoie tout savoir à la réalité de son action, ce Laboratoire met à l'étude l'action de la psychanalyse sur la structure sociale.

Ainsi les analystes du Laboratoire se réfèrent à Freud et à Lacan quant à la théorie sans être en rien engagés dans les organismes qui dans une Ecole garantissent un titre ou une compétence. Le Laboratoire est ouvert à tous, sans distinction d'école ou de formation, à la seule condition d'y soutenir un projet analytique. Son fonctionnement est assuré par la réunion de ceux qui y travaillent et nul n'y possède d'autre pouvoir.

Ce lieu d'un certain travail, nul n'y entre sans cause, nul n'y reste sans effet. L'un et l'autre sont le signe et l'ouverture pour chacun de son rapport à la vérité, et c'est le garantir que ne pas annoncer ici d'autre programme.

Laboratoire de psychanalyse  
Place de la Bastille  
(2 rue de la Roquette - Escalier Février - 2<sup>e</sup> étage) ⑨

## Caspar David Friedrich : Figures peintes de la « *Sehnsucht* »

Gabriele Daleiden

**Ce texte a été élaboré dans le cadre d'un travail pour le séminaire « Psychanalyse et création » animé par Cécile Verdet, en 2012.**

La biographie du peintre de paysage Caspar David Friedrich<sup>1</sup>, l'une des figures éminentes du romantisme allemand, est de celles qui corroborent le mythe moderne de l'artiste. Il y apparaît comme génie solitaire, mélancolique, incompris de ses contemporains, incarnant en somme une existence tragique.

D'abord, parce que son enfance est jalonnée par la mort de plusieurs membres de sa famille. Né en 1774 à Greifswald, en Poméranie, et élevé dans la tradition piétiste qui le marquera sa vie durant, Friedrich perd sa mère et une sœur à l'âge de 6 ans. En 1786, il perd un frère dans des circonstances tragiques : lors d'une partie de patinage, la glace se brise, et le jeune Friedrich s'engouffre dans les eaux. Son frère cadet le sauve mais se noie lui-même. Une autre sœur meurt en 1791. Lui-même aurait fait une tentative de suicide en 1801, à l'âge de 26 ans. Déjà, ses contemporains le qualifient de génie mélancolique. En 1804, il expose un dessin à l'encre de sépia, perdu aujourd'hui, qu'il a intitulé *Mon enterrement*. On y voit une tombe ouverte au centre d'un cimetière, avec une pierre portant l'inscription suivante : « Ici repose en Dieu Caspar David Friedrich ».

Puis, sa fortune critique connaît également des revers<sup>2</sup>. Après des débuts peu remarqués, il acquiert la célébrité avec le fameux *Retable de Tetschen* qui, à sa manière, est révolutionnaire puisqu'il substitue un paysage à l'image religieuse traditionnelle. Suit l'un de ses chefs-d'œuvre, *le Moine au bord de la mer*, qui est une sorte de manifeste peint du romantisme allemand. Le roi de Prusse achète ses œuvres, et à chaque exposition il est acclamé par la

critique. On loue son originalité, ses « inventions géniales », ainsi que la poésie et le sentiment profond qui animent ses paysages. Pendant une quinzaine d'années, son étoile brille, et puis, sa fortune critique se retourne assez soudainement, vers 1823. Ses toiles sont qualifiées de « monotones », « vides », « ennuyeuses », « tristes », « dénuées d'intérêt » ; en 1824, l'Académie de Dresde lui refuse la chaire de peinture de paysage qu'il brigue depuis longtemps pour améliorer sa situation financière ; en 1826, il tombe gravement malade. Selon de nombreux témoins, son humeur s'assombrit, il a des idées fixes, il s'isole de plus en plus. Au début des années 1830, il écrit un recueil de pensées et commentaires sur l'art de son temps : ses collègues peintres et les critiques y apparaissent comme des adversaires ; dans les passages autobiographiques, il se plaint violemment du manque de reconnaissance. Il est convaincu que le monde entier lui est hostile. Son état de santé physique et mentale décline, il peint de moins en moins, ses problèmes financiers s'aggravent. Il meurt en 1840 dans la misère et l'oubli. Un directeur de musée le redécouvrira en 1906 seulement, mais il sera encore largement ignoré en dehors des frontières de l'Allemagne jusque dans les années 1970, où des expositions à Londres et à Paris le consacreront comme l'un des grands maîtres du romantisme européen. Depuis, il a sa place attitrée dans le Panthéon des artistes célèbres ainsi que dans le répertoire collectif d'images : certaines de ses œuvres sont devenues des icônes reproduites des milliers de fois.

L'œuvre de Friedrich apparaît comme isolée et singulière dans l'histoire de l'art. Pendant ses études à l'Académie de Copenhague et au cours de longues excursions solitaires, il acquiert progressivement son langage formel et symbolique. Quand il expose ses premiers dessins à l'encre de sépia, au début des années 1800, ce langage est largement constitué. En fait, son œuvre consiste en variations « infinies » qui gravitent toujours autour du même thème central ; au regard de ses toiles, on serait tenté de dire qu'elles gravitent toutes autour du même *vide central*.

Ce sont toujours des bords de mer qu'il peint, des marines, des ports, des paysages montagneux, des plaines parsemées d'arbres et de champs, des « portraits » d'arbres, de buissons – presque toujours des paysages quelconques, tels qu'on pourrait les rencontrer dans le nord-est de l'Allemagne. Effectivement, Friedrich n'a jamais franchi les frontières du territoire de l'ex-RDA. Il privilégie les changements de lumière, les aurores et les crépuscules, les nocturnes. Il aime les grands ciels, les ambiances d'hiver, le brouillard, mais on trouve aussi des paysages sereins et lumineux. Jamais il ne peint la nature déchaînée, les tempêtes, éboulements et autres catastrophes de la nature qui ont enchanté le public une génération avant lui, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.





*Le moine au bord de la mer,*  
vers 1809, huile sur toile, 110 x 171,5 cm,  
Berlin, Nationalgalerie



*Paysage de montagne dans la brume,*  
1808, huile sur toile, 71 x 104 cm, Rudolstadt,  
Staatliches Museum Schloss Heidecksburg



*Cimetière sous la neige,*  
1826-1827, huile sur toile, 30 x 26 cm, Leipzig,  
Museum der bildenden Künste



*Le voyageur au-dessus de la mer de nuages,*  
1818, huile sur toile, 74,8 x 94,8 cm,  
Hambourg, Kunsthalle



*La grande Réserve,*  
1832, huile sur toile, 73,5 x 103 cm,  
Dresde, Gemäldegalerie



*Paysage d'hiver avec église gothique,*  
1811, huile sur toile, 33 x 45 cm,  
Londres, National Gallery



Les paysages de Friedrich sont silencieux et immobiles, le temps y semble suspendu. Dans bon nombre de ses tableaux, l'homme est absent. S'il y figure, c'est sous forme de personnage vu de dos, en tant que promeneur solitaire absorbé dans la contemplation de la nature, émanation du divin. Parfois minuscule, parfois très grand, toujours au centre du tableau, souvent seul, parfois à deux, rarement à trois ou quatre, toujours dans un silence partagé.

Par ailleurs, il faut souligner que Friedrich ne reproduit jamais la nature telle qu'elle est réellement. Il appartient encore à cette génération qui fait des études méticuleuses, très exactes dans la nature, au crayon ou à la plume, qu'il ramène à l'atelier. Puis, il construit le paysage dans un acte mental, avant de le fixer sur la toile. Il procède alors à une sorte de montage d'études faites à des époques et en des lieux différents. Aucun de ses paysages n'existe donc tel quel ; au contraire, ce sont des paysages visiblement construits : la composition est toujours déterminée par une symétrie stricte, un ordre vigoureux, des figures géométriques comme l'hyperbole ou la pyramide. Le vide joue un rôle central dans ces compositions. De surcroît, Friedrich parsème ses paysages d'éléments symboliques : des croix, des ancrs, des tombes, des dolmens ou encore des ruines d'églises gothiques.

De cette démarche résultent des toiles, souvent de petit format, extrêmement polysémiques. C'est un effet recherché et revendiqué explicitement par Friedrich lui-même, entre autres dans le fameux passage d'un texte rédigé par l'artiste lui-même en 1808, à propos de son *Retable de Tetschen* : « Quand bien même le peintre donne lui-même une explication [à son œuvre], cela ne change rien aux jugements que d'autres pourraient porter sur la toile, car elle appartient à un genre de peinture allégorique dans lequel l'artiste assemble les symboles de quelques idées générales, laissant à chaque spectateur le soin d'en préciser le sens selon ses propres penchants ». En d'autres termes, il donne carte blanche aux spectateurs qui peuvent associer comme ils le désirent, à partir de quelques éléments qui définissent la « catégorie » ou encore le « mode » qui servira de base à ces associations. Dans le même texte, Friedrich déclare que *c'est le point de vue qui détermine le regard*. A ma connaissance, Friedrich est le premier artiste qui fait aussi radicalement appel à la subjectivité du spectateur.

Friedrich vise donc ouvertement une polysémie, des lectures multiples et on peut dire que dans ce sens, sa réussite a été totale. Car son œuvre a été récupérée, voire pillée par les idéologies successives qui ont écrit l'histoire de l'Allemagne au XX<sup>e</sup> siècle, et ce n'est certes pas par hasard non plus qu'il fait sa « sortie » européenne dans les années 1970, alors que les mouvements écologiques sont en plein essor. L'histoire de l'art, elle aussi, l'a mis à toutes les sauces. Elle l'a associé à peu près tous les mouvements d'avant-garde du XX<sup>e</sup> siècle ; les interpréta-

tions, notamment du *Moine au bord de la mer* et de *la Mer de glace*, sont légion. Un historien de l'art, spécialiste contesté de Friedrich – contesté parce que chaque historien a bien sûr sa propre vérité sur l'artiste – a comparé ses toiles à une vitre épaisse où le reflet du spectateur tend à masquer ce qu'il y a à voir derrière le reflet<sup>3</sup>.

Plutôt que de confronter toutes ces interprétations – on aurait vite l'impression de tourner en rond –, essayons de cerner quelque chose de la structure des œuvres de Friedrich. Je vais me limiter à deux pistes qui me semblent particulièrement propices : d'un côté, j'aimerais faire intervenir un concept emprunté au romantisme littéraire : la *Sehnsucht* ; et de l'autre, je reviendrai sur les personnages vus de dos pour voir ce qu'ils peuvent nous dire sur la fonction du regard.

Si j'ai choisi ces deux pistes, c'est parce qu'elles ont aussi l'avantage de nous rapprocher de préoccupations qui ne sont pas étrangères à la théorie psychanalytique, là où elle s'articule autour des notions de manque et de désir.

### La « *Sehnsucht* »

La langue française ne connaît pas d'équivalent à *Sehnsucht*, ce terme spécifiquement allemand, qui est le plus souvent – mal – traduit par « nostalgie ». Le *Deutsches Wörterbuch* initié en 1832 par les linguistes Jacob et Wilhelm Grimm en donne la définition suivante : « Degré élevé d'un désir violent et souvent douloureux, notamment lorsque l'on n'a pas l'espoir d'atteindre ce qui est désiré ou quand son acquisition est incertaine ou lointaine ». « Atteindre ce qui est désiré » : en allemand, c'est « *das Verlangte erlangen* ». Cela joue donc sur le radical « *langen* » qui signifie « prendre, saisir, atteindre », mais aussi « suffire ». « *Erlangen* » devient « atteindre, acquérir », le verbe « *verlangen* » et le substantif « *Verlangen* » ont chacun deux sens : « demander, exiger, revendiquer », et « désirer ».

Penchons-nous à présent sur l'étymologie de *Sehnsucht*. Le verbe « *sehnen* », le plus souvent dans la formule « *sich nach etwas sehnen* », c'est « désirer ce qui n'est pas là, désirer ce qui manque ». Le mot français « languir », notamment dans le mode réflexif « se languir de quelqu'un, de quelque chose », va dans le même sens. « Désirer ce qui n'est pas là » – c'est pourquoi le terme français « nostalgie » est si peu satisfaisant : la nostalgie est tournée vers le passé, c'est la glorification d'un temps révolu, alors que la *Sehnsucht* s'adresse à l'autre, voire à l'Autre.

Et puis il y a la *Sucht*, formée à partir du même radical que le verbe « *suchen* », « chercher ». La *Sucht*, c'est la passion, la rage, la fureur, mais aussi la manie et l'addiction. On pourrait dire que les Romantiques étaient en quelque sorte des « toxicomanes du désir », et une traduction assez littérale du mot *Sehnsucht* serait « passion du désir ».



La *Sehnsucht* joue un rôle clé dans la littérature allemande de l'époque romantique autour de 1800. On la trouve chez Novalis, Heinrich von Kleist, Clemens Brentano, E.T.A. Hoffmann, Ludwig Tieck et d'autres ; sans oublier le Werther de Goethe qui peut être considéré comme l'une des œuvres fondatrices. Dans un article, le germaniste Christian Begemann procède à une analyse de ce concept qui m'a parue particulièrement éclairante pour une approche de l'œuvre de Friedrich, et sur laquelle je m'appuie dans ce qui suit<sup>4</sup>.

Selon cet auteur, la *Sehnsucht* serait une forme spécifique de l'utopie romantique. L'utopie de l'Âge des Lumières portait essentiellement sur l'État idéal ; elle transposait l'idéal de la vraie et bonne vie dans un lieu précis bien que fictif, faisant partie d'un monde possible (Arcadie, îles du bonheur). À l'inverse, l'utopie romantique ne connaît pas de lieu précis, délimité. L'utopie romantique est caractérisée par le mouvement. On s'éloigne des villes, du monde connu, de la vie quotidienne. Ce mouvement d'éloignement, qui n'est rien d'autre qu'une quête, ne connaît pas de destination, mais des directions : si elle est verticale, la quête mène dans la hauteur, vers l'ascension psychique ; en s'inscrivant dans une horizontale, elle mène au lointain, dans la « *lockende blaue Ferne* ».

Contrairement aux utopistes du XVIII<sup>e</sup> siècle qui imaginent un « lieu » de la vie heureuse, dans lequel ils se transportent dans un jeu de « comme si » (dans une sorte d'illusion positive qui alimente l'espoir), les Romantiques, dès Werther, savent que le voyage vers des horizons lointains n'est qu'illusion. Le Romantique est appelé par le lointain dont il imagine qu'il va le combler, mais dès qu'il s'agit de partir en voyage pour de bon, le seul résultat possible est la déception. Dès que le lointain devient visible, dès qu'il se révèle être semblable à ce qui est proche, le désenchantement se déclenche. C'est cela l'expérience fondamentale des Romantiques. La métaphore par excellence de cet appel du lointain, de cette *Sehnsucht* est le promeneur solitaire en quête d'une expérience initiatique dans les romans des auteurs cités, mais aussi des *Lieder* de Schubert et des tableaux de Friedrich. Perpétuellement, le lointain se retire devant les pas du promeneur qui avance, la promenade devient une errance sans fin, et l'objet du désir est en fuite permanente. Les Romantiques savent donc très bien que le désir est fondé sur le manque et que l'objet du désir ne peut garder ce statut que tant qu'il se dérobe.

Certains auteurs romantiques imaginent la rencontre avec l'objet du désir. C'est le cas de plusieurs héros de Hoffmann, chez qui la déception engendrée par le clivage entre la représentation imaginaire idéalisée de l'objet désiré et sa réalité limitée se transforme en agressivité contre l'objet désiré. Une autre variante – notamment chez Tieck et Eichendorff – consiste dans la mise en arrêt de ce mouvement, de cet éloignement horizontal ressenti

comme absurde. Le héros reconnaît qu'il ne fait que tourner en rond, il décide de rentrer à la maison et choisit l'éloignement vertical : l'élévation de l'âme. Mais il tombe de haut quand il constate que tout n'a été que chimère. La seule solution pour en finir avec la *Sehnsucht*, en évitant la chute et la désillusion, est le voyage vertical vers Dieu comme nom ET comme lieu.

Puis il existe une troisième figure de la *Sehnsucht* qui est celle des Romantiques par excellence. Elle consiste à éviter à tout prix la rencontre avec l'objet du désir. La *Sehnsucht* devient alors une aspiration sans fin vers l'inatteignable : l'errance peut toujours garder son sens. L'objet du désir doit se maintenir dans le lointain, le Romantique en mouvement peut tout au plus le frôler avant qu'il ne disparaisse ou ne recule. En d'autres termes : l'autre ne peut qu'être désiré à travers l'image d'un mouvement perpétuel en sa direction. Le voyageur se laisse guider par son « pressentiment » (*Ahnung*), ou encore par la « vision » – dans le sens imaginaire du terme – d'objets qui font office de « tenant-lieu ». Dès qu'un tel objet commence à prendre forme, le voyageur le laisse choir pour le remplacer aussitôt par un autre objet imaginaire.

Les plus heureux des Romantiques finissent d'ailleurs par comprendre qu'il faut diriger la *Sehnsucht* en dernière conséquence vers quelque chose qu'on ne peut plus nommer, puisque tous les objets atteignables et nommables ne font qu'augmenter l'insatisfaction. La *Sehnsucht* vise le *schlechthin Andere*, l'Autre par essence, le Grand Autre. Les Romantiques l'érigent comme fin en soi, elle devient auto-référentielle. Tous les déclencheurs de la *Sehnsucht* – l'insatisfaction de la vie réelle, l'imagination désirante – ne sont alors que des écrans, des tenants-lieu, des représentants (*Platzhalter*, *Stellvertreter*) sur lesquels elle peut se projeter, qui rendent possible la cristallisation. Si ce Grand Autre n'est pas situé dans la sphère religieuse, il ne peut être encerclé que par des formulations vagues et imprécises, dans le genre de « quelque chose d'élevé, de différent, d'inconnu ». À partir de là, il n'y a pas loin à dire que l'utopie romantique tend vers la *Leere*, le vide, le néant. Elle va de pair avec des fantasmes de *Ich-Entgrenzung*, d'un Moi libéré de ses limites, et de fusion avec le Tout-Un, à savoir l'Univers (*All*, qui a la même racine que *alles*, « tout »). Le sentiment de base du sujet romantique étant l'étroitesse de l'existence, il ressent à tout moment un clivage, une aliénation, ou encore une « déchirure » qui est pensée par rapport à la Nature, l'Univers : car dans l'état originel, l'homme faisait un avec la Nature. Puisque l'objet de désir est par définition manquant, ou identique à la *Sehnsucht* elle-même, la *Sehnsucht* vise la *Entgrenzung*, l'abolition de toutes les limites, pour atteindre à nouveau l'unité avec la Nature. Ce qui revient à une fusion, voire dissolution dans le Tout-Un (*Alleinheit*). Les Romantiques savent aussi que

tout objet de désir, en tant que fantasme, provoque du plaisir, mais que s'il devait se réaliser, il détruirait son sujet. A regarder de près, le mot *All-Einheit*, l'unité du Tout, ou encore l'unité de l'Univers, on pourrait le lire aussi comme *Allein-heit* («état de solitude»).

La littérature romantique est donc consciente de l'ambivalence entre la *Sehnsucht* «dionysiaque» de la fusion avec le Tout-Un, et la menace mortelle de l'anéantissement de l'individu. Il n'y a peut-être pas de tableau qui ait mieux rendu cela, justement, que le chef-d'œuvre de Friedrich, le *Moine au bord de la mer*. Heinrich von Kleist a écrit un court texte sur ce tableau, qui lui-même est un chef-d'œuvre, littéraire cette fois-ci : «Il est délicieux, dans une infinie solitude au bord de la mer, sous un ciel brouillé, de porter son regard sur un désert d'eau sans limites. A cela appartient toutefois qu'on y soit allé, qu'on doive revenir, qu'on aimerait traverser, qu'on ne le peut, qu'on manque de tout pour la vie et qu'on perçoive néanmoins la voix de cette vie dans le grondement des flots, le souffle de l'air, le passage des nuages, dans les cris solitaires des oiseaux. A cela appartient une exigence que pose le cœur, et une déchirure, pour m'exprimer ainsi, que vous cause la Nature. Mais cela est impossible devant un tableau, et ce que j'aurais dû trouver dans le tableau lui-même, je ne le trouvai qu'entre le tableau et moi ; à savoir une exigence que mon cœur adressait au tableau et une déchirure que le tableau causait en moi ; et ainsi, je devins moi-même le capucin, le tableau devint la plage, mais l'étendue vers laquelle je devais porter mes regards, la mer, manquait complètement. Rien ne peut être plus triste ni plus incommodant que cette situation au monde ; l'unique étincelle de vie dans le vaste royaume de la mort, le centre solitaire dans le cercle solitaire. Le tableau repose là avec ses deux ou trois objets mystérieux, tel l'Apocalypse, et comme il n'est rien en lui, dans son uniformité et sa profondeur illimitée, qui constitue un premier plan, sinon son cadre, il semble, à le considérer, qu'on vous ait coupé les paupières»<sup>5</sup>.

A partir de là, nous disposons d'un certain nombre d'éléments qui nous indiquent en quoi l'art de Friedrich pourrait être concerné par la *Sehnsucht*. Force est de constater, alors, que Friedrich a développé un nombre impressionnant de stratagèmes visuels pour inventer une forme picturale de la *Sehnsucht*.

D'abord par les aspects et phénomènes de la Nature qu'il privilégie : le brouillard qui voile les formes de manière à ce que l'on puisse tout juste les deviner ; deviner étant une traduction possible pour *ahnen*, «pressentir» ; les horizons qui se perdent dans le lointain, les vues panoramiques sur lesquelles le regard peut planer ; les cieux immenses et les vastes étendues qui vont dans le même sens, y compris les surfaces de mer ; les transitions entre jour et nuit, les aubes et les crépuscules, les nocturnes en général avec l'apparition de la lune, l'astre des

Romantiques ; et d'une manière générale, tous les états de la Nature qui renvoient aux notions de silence et d'immuabilité, et donc d'éternité. Cela explique aussi le grand nombre de paysages d'hiver dans son œuvre, la neige étant la couverture qui fige les formes, les cache aussi partiellement.

Puis par des schémas de composition :

- La stricte symétrie qui contribue à cette impression de temps suspendu qui règne dans ses tableaux, ce silence et cette immobilité saisissants ; cette «correspondance» secrète entre un nombre limité de verticales et d'horizontales qui structure l'espace pictural et qui fige les objets à la place qui leur a été assignée, et qui donne l'impression d'un ordre immuable.

- La structure hyperbolique de certains espaces qui induit un mouvement à peine perceptible, très lent, perpétuel, car circulaire, ce qui est particulièrement sensible dans *La grande Réserve*.

- L'impression de vide central dans certains tableaux : les points de fuite ne convergent pas. C'est particulièrement frappant dans *Le Voyageur au-dessus de la mer de nuages* : si on enlève la figure centrale du voyageur et essaie de s'imaginer le paysage qu'il occulte, on s'aperçoit qu'un certain nombre de points de fuite très imprécis – car plus ou moins déterminés par une structure vaguement hyperbolique – convergent à hauteur du nombril du voyageur, de manière à faire «implorer» l'espace à cet endroit.

- L'organisation spatiale d'un grand nombre de tableaux : un avant-plan étroit, et un arrière-plan qui se perd dans le lointain, les deux étant séparés par un gouffre, un abîme, une frontière. Autrement dit l'arrière-plan est inatteignable à partir de l'avant-plan. Le spectateur ne peut pas se promener dans l'espace pictural, contrairement à la théorie de l'art classique.

- Puis, Friedrich se soucie peu d'attribuer une place précise au spectateur dans ses compositions. Il ne maintient plus l'illusion d'une transition entre l'espace pictural et l'espace réel. Le spectateur reste à l'extérieur : il est clairement confronté à une fiction, à une image. De cette manière, Friedrich fait choir l'illusion de la mimésis, du «comme si». Dans le même registre, il ne dirige pas le regard du spectateur à l'intérieur de l'espace pictural. Ce dernier flotte et peut se balader à sa guise.

Enfin, les nombreux éléments «symboliques» dont il parseme ses paysages peuvent être considérés comme autant de «tenants-lieu», d'objets de désir déçus, d'images-mirages de la *Sehnsucht* : les croix, ruines, cimetières et visions d'églises empruntés au vocabulaire chrétien mais qui peuvent renvoyer aussi à d'autres sphères ; les chemins, les bateaux, les cabanes, les «portraits»





*Paysage nordique,*  
vers 1825, huile sur toile, 35,3 x 49,1 cm,  
Washington, National Gallery of Art



*Le jardin suspendu,*  
1811-1812, huile sur toile, 53,3 x 70 cm,  
Potsdam, Staatliche Schlösser und Gärten



*Bosquets et arbres sous la neige,*  
1828, huile sur toile, 31 x 25,5 cm,  
Dresde, Gemäldegalerie



*Femme à la fenêtre,*  
1822, huile sur toile, 44 x 37 cm,  
Berlin, Nationalgalerie



*Femme au bord de la mer,*  
vers 1818, huile sur toile, 21 x 29,5 cm,  
Winterthur, Museum Oskar Reinhart am Stadtgarten



*Nuages,*  
vers 1820, huile sur toile, 18,3 x 24,5 cm,  
Hambourg, Kunsthalle



d'arbres qu'on peut lire comme des métaphores du destin individuel ou pas; les ancres, les dolmens, les hiboux et autres symboles plus ouverts; et enfin, en introduisant dans bon nombre de ses toiles le sujet romantique lui-même, traversé par la *Sehnsucht*: ce sont les personnages vus de dos.

## Le promeneur solitaire

Les personnages vus de dos qui regardent dans la même direction que le spectateur, c'est-à-dire vers la profondeur de l'espace peint, apparaissent dès l'Antiquité et sont très prisés dans la peinture hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais Friedrich leur donnera un statut bien particulier.

L'homme de dos se montre dépourvu des vertus expressives du visage. Georges Banu parle d'«expressivité de substitution»: au théâtre, ce sont le corps, sa gestuelle, ses mouvements qui prennent le relais. Chez Friedrich, c'est à l'évidence le paysage peint qui a cette fonction. Dans son œuvre, les figures vues de dos (*Rückenfiguren*) se présentent:

- toujours à l'extrême bord des terres: rivages, rochers surélevés ou au bord de la mer, devant des ravins, etc.
- presque toujours au coucher du soleil (ou au lever, parfois on ne peut pas distinguer),
- à proximité de la mer, d'un gouffre, ou sur le sommet de rochers entourés de nuages,
- dans un silence parfois partagé, mais le plus souvent seuls, dans un monologue intérieur.

L'interprétation la plus courante de la figure du promeneur solitaire chez Friedrich est qu'il est le représentant (*Stellvertreter*), le tenant-place (*Platzhalter*) du spectateur. On rencontre à nouveau ces deux termes, mais cette fois-ci dans un contexte différent: le promeneur inviterait le spectateur à s'identifier à lui, à prendre sa place, et à contempler le spectacle sublime. Mais on peut aussi penser la fonction de cette figure autrement. D'abord, les figures de Friedrich sont suffisamment «caractérisées» par leurs habits, leur coiffure, leur tenue pour ne pas être des silhouettes anonymes. Puis, Friedrich n'assigne pas de place précise au spectateur du tableau. Nous avons vu qu'il ne construit pas son espace pictural selon le schéma classique qui détermine la place du spectateur devant le tableau, «comme si» l'espace pictural se prolongeait dans l'espace du spectateur. Le spectateur est clairement confronté à un espace différent, à une fiction peinte, à une vision intérieure.

Par conséquent, Friedrich n'a pas forcément peint des «tenant-place», des doubles ou enveloppes dans lesquels le spectateur peut se glisser, mais plutôt des spectateurs, au même titre que nous. Alors, l'idée s'impose que le vrai thème du tableau n'est pas le paysage, mais sa contemplation – plus précisément encore, l'action de regarder. Le spectateur assiste à l'action de regarder du person-

nage peint, il devient le spectateur du spectateur. Le spectateur réel est sollicité par le regard du personnage peint, mais pas dans une confrontation de face à face, comme dans le portrait ou dans la peinture d'histoire classique. La question n'est pas: «Comment il me regarde?», mais «Comment il regarde?». Ce n'est pas la rencontre qui est visée, mais la question: «Qu'est-ce que c'est, regarder?».

D'après ce que nous venons d'entendre, la réponse de Friedrich semble évidente: le regard nous positionne en tant que sujet. Il ne l'aurait sans doute pas formulé en ces termes, mais il y a lieu de penser que Friedrich souhaitait que le spectateur prenne conscience qu'il regarde une image. Chez lui, la mimésis n'est plus imitation de la nature dans le sens du «comme si». Il utilise la mimésis pour la transcender en quelque sorte, pour souligner son caractère fictif. C'est bien un paysage imaginaire que nous voyons, et pour souligner cela, il place la figure vue de dos qui nous barre l'accès au paysage.

Arrêtons-nous sur *Deux hommes contemplant la lune*, de 1819. Décalés par rapport à nous, les spectateurs, vers la gauche et sur une hauteur, les deux protagonistes peints voient d'une manière évidente quelque chose que nous ne pouvons pas voir: ils voient comment le paysage se prolonge derrière le chêne. Voient-ils un ravin, une vallée ou simplement du terrain incliné dans la continuation de l'avant-plan, et comme semble l'indiquer la partie droite du tableau? En même temps, ils voient la lune et l'étoile du berger (Vénus) à sa droite. Ils voient la même chose que nous, mais d'un point de vue différent.

Ou encore: les deux protagonistes regardent la lune dans le paysage qui s'étend devant eux et que nous ne pouvons pas voir; alors que nous regardons les deux hommes regardant la lune, en même temps que nous contemplons aussi la lune et l'étoile du berger qui se présentent à nous encadrées dans une très jolie «fenêtre» constituée par les arbres qui, elle, est invisible pour les protagonistes peints.

Les uns ont interprété ce tableau dans un sens politique, d'autres dans un sens théologique. Les troisièmes y ont vu une allégorie religieuse. Mais cette toile pourrait être aussi une leçon sur le regard: qu'est-ce que regarder, comment regarder? Une interrogation très actuelle en somme, qui est dans l'air du temps et que des historiens qui se sont penchés récemment sur la question, comme Georges Banu ou Johannes Grave, ont pointée, alors que les générations précédentes ne l'ont même pas formulée. Sommes-nous donc en train de faire exactement la même chose que tous les autres amateurs et exégètes de l'œuvre de Friedrich: la lire avec les lunettes de notre époque, lui infliger des réponses aux énigmes qui nous taraudent aujourd'hui? Sans le moindre doute, mais cela n'invalide pas notre propos.



Regarder non pas (seulement) pour s'instruire, se délecter ou s'incliner devant une instance supérieure (la religion, le pouvoir), comme le veut la théorie de l'art classique, mais pour se constituer en tant que sujet regardant. En fait, le spectateur des tableaux de Friedrich a le choix : soit il se substitue à la figure vue de dos et se plonge dans la contemplation du spectacle de la nature, unique et magnifique ; soit il « s'arrête » devant la figure vue de dos et médite sur le regard, l'action de regarder et tout ce qu'elle implique. Bien sûr, il peut aussi combiner les deux.

Apprendre à regarder dans la position de sujet : dans ses tableaux, Friedrich a toujours souligné que l'acte de regarder ne peut avoir lieu que dans des conditions précises, dans un lieu et un temps déterminé. La Nature apparaît toujours sous des traits particuliers et uniques. Pour lui, elle est en premier lieu l'émanation du divin – conformément à la pensée du théologien Friedrich Schleiermacher dont il se sent proche, et de ce fait, elle a

également un statut de sujet. Cependant, il faut « l'œil intérieur » de l'artiste – selon l'expression célèbre dont l'auteur n'est autre que Friedrich lui-même – pour révéler cela, le rendre visible. D'où ces paysages composites qui n'existent pas dans la réalité.

Qu'on parte d'une analyse du concept de *Sehnsucht* dans la littérature romantique pour cerner la structure des toiles de Friedrich, ou qu'on se penche de plus près sur le rôle de ces personnages qui incarnent cette *Sehnsucht*, on en arrive au même point : à chaque fois, Friedrich subordonne le message religieux, qui est sans doute le sien, à une revendication radicale de subjectivité. Cette position de sujet qu'il revendique pour lui et qu'il exige aussi du spectateur. Dans les tableaux de Friedrich, le religieux persiste comme sentiment, comme *Stimmung*, mais la théologie en prend un sacré coup. Et le spectateur, qu'il soit amateur d'art ou spécialiste, est invité à écrire son propre texte sur les toiles de Friedrich, selon ses penchants et associations, comme le suggère l'artiste lui-même. ⑨

<sup>1</sup> C'est depuis mon temps d'études en histoire de l'art que l'œuvre et la personnalité de Friedrich m'appellent et me travaillent. Ce texte est le résultat d'un long cheminement, nourri de lectures multiples et d'études approfondies de certains aspects de son œuvre. Il a été écrit d'un trait après la lecture stimulante de deux ouvrages : la monographie récente de Johannes Grave, *Caspar David Friedrich* (Munich, 2012) et le livre d'un homme de théâtre, *L'Homme de dos. Peinture, théâtre*, de Georges Banu (Paris, 2000). Ne partageant pas toujours les points de vue de ces auteurs, j'ai tenté de formuler ma propre expérience « friedrichienne ». Puis, ce texte doit beaucoup à l'article d'un expert de la littérature romantique allemande : Christian Begemann, « Brentano und Kleist vor Friedrichs *Mönch am Meer*. Aspekte eines Umbruchs in der Geschichte der Wahrnehmung », in *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, n° 64, 1990, pp. 89-145.

<sup>2</sup> La monographie sur Friedrich la plus complète à ce jour, incluant un catalogue d'œuvres et reproduisant toutes les critiques d'époque, est celle de Helmut Börsch-Supan et Karl-Wilhelm Jähnig, *Caspar David Friedrich. Gemälde, Druckgraphik und Bildmäßige Zeichnungen*, Munich 1973.

<sup>3</sup> Voir note 1.

<sup>4</sup> Helmut Börsch-Supan, *Caspar David Friedrich. Gefühl als Gesetz*, Munich/Berlin, 2008.

<sup>5</sup> Heinrich von Kleist, *Impressions devant la marine de Friedrich*, traduction par John E. Jackson, in *L'Ephémère*, n° 19/20, 1972-1973, pp. 380-381.

La fenêtre de l'atelier  
(gauche),  
1805-1806, crayon  
et encre de sépia,  
31,4 x 23,5 cm,  
Vienne,  
Österreichische  
Galerie  
im Belvedere



La fenêtre de l'atelier  
(droite),  
1805-1806, crayon  
et encre de sépia,  
31,2 x 23,7 cm,  
Vienne,  
Österreichische  
Galerie  
im Belvedere



## « Ce que ma mère m'a transmis » : témoignage sur les camps de concentration et d'extermination. Désir, nécessité et difficulté de témoigner

Frank Hausser

*Ce témoignage a été  
présenté dans le cadre  
du séminaire préparatoire  
au congrès de la F.E.D.E.P.S.Y.  
« Clinique de la déshumanisation.  
Pulsions – jouissance – collectif »,  
le 1<sup>er</sup> juin 2013 à Strasbourg.  
L'auteur, enseignant-chercheur  
à l'Université de Strasbourg,  
tient à préciser qu'il s'agit plus  
d'un travail personnel que d'un  
travail de recherche. Il ne sera  
pas question des thématiques  
de recherche universitaire de  
l'orateur, quoiqu'elles y trouvent  
peut être leurs origines.*

*L'auteur remercie les membres de  
la F.E.D.E.P.S.Y. pour leur accueil.  
Il remercie particulièrement Jean-  
Richard Freymann qui lui a permis,  
donné le moyen de rendre  
possible cette difficile mais  
nécessaire transmission.*

Ma mère Hélène Hausser née Weinberg a été déportée à l'âge de 16 ans à Auschwitz, convoi n° 71 du 13 avril 1944.

Dans diverses circonstances, elle m'a raconté sa captivité, souvent avec l'humour et l'autodérision de la jeune fille de 16 ans qu'elle était au camp. C'est au nom de sa force et de son besoin de vie qu'elle a voulu me transmettre, que j'ai eu le désir de rapporter et d'essayer de comprendre ses paroles.

Si j'ai vécu ce désir d'être un témoin comme une nécessité, cette simple retranscription de paroles relatant des faits s'étant déroulés il y a 70 ans, a été douloureuse. Il est difficile d'être le témoin indirect d'événements sortant de l'entendement, il est difficile de faire partie d'une des dernières générations ayant été en contact avec les témoins directs.

Me promenant avec ma mère dans la campagne, je devais avoir quinze ou seize ans, l'âge qu'elle avait à son arrestation, elle me dit, « tu vois, il fera beau demain ». Je lui fais part de mon étonnement concernant sa prévision météorologique. Elle me dit alors, non sans une certaine fierté, « tu vois cette fumée qui sort droit de cette cheminée d'usine, à Auschwitz quand la fumée sortait droit du crématoire, c'était signe de beau temps. Tu vois, je ne suis pas allée pour rien à Auschwitz, j'ai au moins appris ça ».

Ne me disait-elle pas aussi : « Auschwitz, touristiquement, ça n'a aucun intérêt, le paysage n'est pas beau, les arbres, les forêts sont moches, vraiment ça n'a aucun intérêt de visiter Auschwitz ».

Au nom de son désir de mémoire j'ai su alors que je rapporterais un jour ces terribles paroles, paroles empreintes de cet humour juif plein d'autodérision, autodérision que j'autorise à ma mère mais à personne d'autre, sinon ce ne serait plus de l'humour.

Après avoir proposé quelques éléments bibliographiques qui ont pu faire écho à ce que j'ai pu ressentir en préparant cette intervention, j'expliquerai les difficultés mais aussi les motifs à l'œuvre dans ce besoin de témoignage. A l'image de ces premières citations, citations qui démontrent, s'il le fallait, la force, la force de vie, ce besoin de vie que nous/m'a transmis ma mère, je tenterai simplement de citer des paroles qu'elle a pu prononcer dans différentes circonstances, en public ou en privé, je tenterai de les comprendre, d'expliquer cette difficulté qu'il y a de les transmettre. Dans cette difficulté de transmettre, il s'agira tant de sa difficulté que de la mienne, en tant que témoin indirect dont il sera question.

#### Difficulté de témoigner de l'indicible...

Difficulté de témoigner de l'indicible, difficulté peut-être simplement de faire partie de l'une des dernières générations en contact avec ceux qu'elle qualifiait de survivants, de personnes en sursis.

J'évoquerais là le titre de cette superbe bande dessinée de Michel Kichka, *Deuxième Génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père*. Récit autobiographique de Kichka, fils d'un rescapé des camps, récit se situant entre cauchemars, souvenirs drôles, moments joyeux et actes de délivrance, récit qui montre comment, certes on parlait d'Auschwitz, même à table, mais comment aussi l'auteur aurait souhaité que l'évocation de ce passé ne se limite pas à une anecdote sur la soupe, ou sur le droit que cela donnait à son père de roter en plein repas.

Ensuite, il me semble que le titre de l'entretien entre Jorge Semprun et Elie Wiesel diffusé sur ARTE le 1<sup>er</sup> mars 1995 et publié en 2012, « Se taire est impossible », signe formidablement là ce qui constitue ma motivation.

#### Quelques citations

Jorge Semprun : « On ne peut pas tout dire, tout faire imaginer, tout faire comprendre. »

Elie Wiesel : « Se taire est interdit, parler est impossible. »

Jorge Semprun : « Combien d'histoires ne sont pas racontées encore aujourd'hui parce que certains survivants ne parlent pas. Parce que nous sommes une minorité à parler. »

Elie Wiesel lui répond : « Moi, j'ai écrit mon premier livre pour eux. Pour dire qu'il faut parler... il faut témoigner. Et maintenant ils commencent quand même de plus en plus. Je le sens. »

Jorge Semprun : « Parce que c'est la fin. Parce que nous arrivons au moment où il n'y aura plus de survivants bientôt. Et donc devant cette urgence de la fin, devant cette incompréhension d'un côté et, au contraire, devant la compréhension d'une nouvelle génération, les gens parlent mieux. »

Elie Wiesel avait dit : « Ce sont les jeunes qui font la différence. Les jeunes aujourd'hui veulent savoir. Si tu veux, ce que j'aime moi, c'est parler aux jeunes. »

En miroir de ces phrases, je citerai ma mère : « Je pense que nous avons une obligation de parler. D'abord *on a promis à nos disparus de parler d'eux*, de ce qu'ils ont subi. Et je pense qu'il faut absolument en parler. D'abord ce que nous voulons, c'est que l'on soit vigilant, parce que quand on voit tout ce qui se passe... Il faut absolument en parler, parce que les gens banalisent, et il ne faut pas banaliser. Car ce n'est pas une légende, d'abord il ne faut pas que ça recommence, mais à mon avis il faut en parler. Il ne faut

pas que ça soit un oubli, il faut que ça reste dans les mémoires. Et quand j'ai fait des exposés l'année dernière dans les collèges, j'étais très contente que les jeunes étaient très intéressés par ce qui s'est passé. Ils m'ont posé beaucoup de questions et j'étais très contente de pouvoir leur répondre. Ils étaient assez ahuris d'entendre certaines choses qu'ils ne pensaient pas. Il faut absolument en parler maintenant beaucoup plus qu'avant ». Elle faisait référence là aux discours négationnistes qui démarraient. Ce discours négationniste – néologisme créé par l'historien Henry Rousso en 1987 – a été, pour elle, je crois, comme un effet catalyseur lui ayant permis de parler dans les écoles.

Me référant à nouveau à son discours d'autodérision, elle me confiait un jour : « Peut-être que les négationnistes ont raison, c'est tellement incroyable ce que nous avons vécu, ils ont peut-être raison, peut-être ça n'a jamais existé... ».

Sur cette question de la difficulté de transmettre, je pense à Joseph Bialot qui, après avoir écrit des romans policiers connus pour leur humour noir, a mis 50 ans pour témoigner de son expérience concentrationnaire. En 2002 il a publié ce livre au titre qui me questionne également, « *C'est en hiver que les jours rallongent* ». Il dira : « Il m'a fallu plus de vingt-cinq ans et une psychanalyse pour réussir à sortir du camp ».

J'en ferai quelques citations : « Il y a dans l'histoire des camps, "quelque chose" présent chez les survivants, qui ne peut être ni défini ni décrit en termes humains. La mort vécue ne peut pas se raconter, pas plus qu'on ne peut regarder le soleil en face ou rester indéfiniment sous l'eau. Auschwitz ne peut pas être "mis en mots", ni en images, ni en son ». - « Oui, Auschwitz a aussi été cela, une invraisemblable vérité. »

Enfin, je citerais quelques lignes de ce « beau » livre, de Marcel Cohen, Sur la scène intérieure - Faits.

« Bien des survivants, par ailleurs, n'ont trouvé la force de fonder une famille qu'en se murant dans le mutisme. Pressé par l'une de ses filles de dire enfin ce qu'il savait de ses parents, de ses frères, de sa tante, l'un de mes oncles paternels n'a su qu'éclater en sanglots. Livide, les lèvres tremblantes, incapable d'articuler la moindre parole, il était si ébranlé par cette mise en demeure à laquelle, pendant soixante ans, il s'était si bien soustrait, qu'on se demanda s'il ne fallait pas faire venir un médecin. Son amnésie était si parfaite, qu'elle avait effacé des pans entiers de sa propre existence liés aux disparus. A l'exception de ce qu'il avait raconté cent fois déjà, et qui ne l'engageait plus, il aurait été inhumain de tenter de lui arracher davantage. Lorsque nous étions seuls, ce que cet oncle pouvait faire de plus aventureux à mon égard, consistait à prendre un instant ma main dans les siennes en détournant les yeux. J'en déduisais que ma présence



lui rappelait si bien mon père qu'elle était à la fois synonyme d'affection et de douleur intense.

A la fin de sa vie, ses filles obtinrent pourtant qu'il révélât quelques bribes. Elles posèrent à leur père des questions par écrit. Il devait se sentir libre de ne pas répondre, ou de ne le faire que le moment venu. C'est ainsi, lorsqu'il se trouvait seul dans l'appartement, que de menus détails apparurent sur la page blanche. On les trouvera dans les pages qui suivent : une adresse, le nom d'un village, les plats que cuisinait sa mère, le surnom que les voisins donnaient à son père, le titre d'un journal que lisait son frère.»

Dans ses discours, ma mère a toujours eu deux styles, l'un privé, voire intime et l'autre public.

Son discours privé avait ceci de particulier qu'il utilisait l'humour, ou plutôt cette autodérision évoquée plus haut, pour exprimer, pour conjurer l'horreur. Humour qui, dans certains cas, était porteur d'espoir. L'humour, n'a-t-il pas, comme le dit Freud, «non seulement quelque chose de libérateur, mais encore quelque chose de sublime et d'élevé».

Je me rappelle, ayant rencontré un jour, par hasard, des gens de Marseille, elle leur avait dit dans la conversation, sans crier gare, «ah, moi Marseille, je connais, j'étais aux Baumettes». L'actualité évoque souvent ce centre pénitentiaire pour décrire sa vétusté. Devant la surprise provoquée, elle rajoutait aussitôt, «... mais, c'était pendant la guerre», et avec une certaine fierté, «c'était la prison où était Gaston Dominici, les murs allaient jusqu'au ciel».

Son discours public est plus officiel, plus factuel mais aussi plus cru. Je n'ai jamais su lequel était le plus supportable, ce qui est sûr c'est que le premier a marqué ma façon de voir et de dire le monde.

Mais elle évoquait souvent son vécu en gardant ses yeux d'adolescente. Elle m'avait ainsi raconté sa conversation avec un médecin lors de sa convalescence en Suisse après sa déportation. Elle lui avait expliqué qu'à sa sortie des camps, elle ne pesait plus que 28 kg. Ce dernier, dans un discours très académique, lui expliquait que la science avait démontré que le poids d'un corps, os plus chair représentait au minimum, pour une fille de sa taille, un poids de tant et tant de kilos. L'œil pétillant, elle rajoutait alors : «Je lui ai dit, docteur, moi je n'ai pas rencontré la Science à Auschwitz ! J'avais 17 ans, j'étais fière de lui avoir dit ça».

Ne répétait-elle pas aussi, comme elle devait le faire adolescente à Auschwitz, parlant de déportés d'un pays du sud de l'Europe, «tu sais, je ne supportais pas bien ces déportés là, ils pleuraient tout le temps, c'était agaçant».

## Alors, maintenant, pourquoi ai-je eu envie de transmettre à mon tour ?

Je rapporterai deux raisons.

Première raison : j'ai souhaité présenter pour la première fois un témoignage en 2012, lors de la cérémonie qui a lieu chaque année au cimetière israélite de Strasbourg-Cronenbourg, le samedi soir et le dimanche matin précédant la fête de Roch Hachana, Nouvel An juif. Ce discours était depuis des années prononcé par un ancien déporté. Ces dernières années, un rabbin, parfois jeune, faisait un discours basé sur des textes de témoignages. Je me disais que tant que cela s'avèrerait possible, il semblait important que ce témoignage puisse émaner, à minima, d'un témoin indirect.

A ce propos, la psychanalyste Anne-Lise Stern, décédée le 6 mai 2013, décrit dans son fameux *Le savoir-déporté. Camps, Histoire, Psychanalyse*, un petit garçon de quatre ou cinq ans, de la deuxième génération, petit garçon écoutant sa mère et ses amis parlant d'Auschwitz autour d'une tasse de thé. Elle dira : «Le petit sous la table, tout ça lui rentre direct. Et plus tard il l'aura...dans la peau.» Elle évoque alors à son égard ce qu'elle qualifie de fonction de «transmission parentérale». Elle poursuit : «Tous les gens nés après ont été atteints par ces retombées comme anatomiques du nazisme et des camps. Pas nécessaire pour cela d'avoir été un petit enfant juif. Mais pour ceux-là, l'injection aurait quand même été plus forte». Comme le dit Woody Allen, ce n'est pas la peine d'être juif pour être angoissé, mais ça aide.

Je me suis d'ailleurs demandé en lisant ce livre ce qui faisait que certains des exemples cités me parlaient tant. J'ai alors découvert que comme ma mère, Anne-Lise Stern faisait partie du convoi n°71, Anne-Lise Stern avait été le matricule 78765, ma mère le matricule 78795...

Deuxième raison : il s'agit là de comprendre le besoin de témoigner que développait ma mère. Je la cite : «Encore aujourd'hui, mon subconscient travaille, pour se demander comment je suis là. Une question avec un grand point d'interrogation. On se demandait aussi si j'arriverais à réapprendre à vivre... Il y a beaucoup de gens qui ont repris après... Et on a toujours promis à celles qui ne sont pas revenues, on a dit, ils nous ont fait promettre de dire ce que nous avons vu. Je pense que c'est pour ça que je parle».

Anne-Lise Stern dira : «La construction d'un nouveau monde, d'un monde de paix et de liberté est notre but. Nous le devons à nos camarades qui ont été assassinés et à leurs familles. Mais pour nous, rescapées juives d'Auschwitz, ça ne marche pas ; nous autres, notre serment chacune se le faisait à elle-même : je leur dirai, je leur dirai la vérité».

Je rajouterai à cela que ma mère a fait un accident vasculaire cérébral massif en 1993. A compter de cette date, date où ma mère est venue habiter chez nous, jusqu'à son décès en 2010, elle n'a plus pu communiquer par la parole, mais ses propos nous ont toujours paru présents et paradoxalement parlants. J'ai souhaité alors prendre le relais.

#### Une trace

Je dirais que peut-être la trace de son tatouage nous y a aidé. Je trouve d'ailleurs que ce mot « trace » est significatif de ce qui nous est transmis, ce numéro tatoué sur le bras en est un signe. Malgré son aphasie cette trace inscrivait ses témoignages dans un réel.

Avant d'expliquer comment ma mère parlait de cette trace, je voudrais vous raconter une réaction de mon fils face à ce numéro. Mon fils est né deux ans après l'accident vasculaire cérébral de sa grand-mère. Elle vivait au quotidien avec nous. Il a toujours été très proche d'elle, lui racontait ses journées, lui avait chanté les textes qu'il devait lire à la synagogue pour sa Bar Mitzvah. L'absence de paroles n'était pas un obstacle pour lui. Un jour, à la vue du tatouage de sa grand-mère, et ceci avant qu'il ne sache lire, il nous dit, très énervé : « Qui a fait ça à mamie, j'ai déjà vu des choses comme ça mais c'était pas écrit, c'était dessiné. »

Une « trace » persiste dans la deuxième génération et ceci même sans parole.

Autre exemple : son professeur de matières juives en classe primaire, m'avait rapporté une de ses réactions pendant un cours sur Amalek. Rappelons qu'Amalek est ce chef d'une tribu de la région d'Edom, les Amalécites. Il représente l'ennemi archétypal des Juifs. Amalek est connu pour avoir attaqué sans raison les juifs, à peine sortis d'Egypte. Après son explication, Benjamin lève le doigt et dit : « Ma mamie connaît Amalek, elle était chez Amalek ».

Revenons à ce que disait ma mère de cette question du tatouage, de cette trace. Son premier contact, après le voyage en train de Drancy à Birkenau, avait été le moment de la prise d'identité et du tatouage. Etant identifiées par ce numéro tatoué, toutes les femmes se voyaient attribué le nom de Sarah. Un SS lui avait demandé d'écrire ce nom. Traumatisée par cette première demande, elle orthographia ce mot « Sahara », comme le désert. Ce furent alors ses premiers coups de bâton. Elle nous expliquait : « Je pense que le SS croyait que je me moquais de lui ».

Elle nous a rapporté également la rigueur avec laquelle les SS effectuaient ces tatouages. Un gardien, ayant commis une erreur de numéro sur le bras d'un déporté, a alors consciencieusement barré ce numéro par ce processus de tatouage pour écrire le numéro correct.

Ma mère expliquait que quelques-unes de ses camarades avaient fait enlever leur tatouage à leur retour. Elle nous a toujours expliqué que pour elle il n'en était pas question. Elle avançait une série de raisons. La première était que peu de gens avaient encore ce tatouage - il faut rappeler ici que cette pratique était uniquement faite à Auschwitz. Donc cela lui paraissait une raison suffisante pour le garder, elle en éprouvait même une certaine fierté. Il sera alors facile de comprendre quel ne fut son choc en entendant ce médecin-conseil (femme) de la sécurité sociale lui demander, dans les années 1970, si c'était son numéro de téléphone qu'elle avait tatoué sur son bras. On conçoit encore mieux qu'elle n'ait jamais souhaité faire disparaître ce numéro. Elle expliquait par ailleurs qu'enlever cette marque nécessitait une petite intervention chirurgicale, intervention qui laisserait des cicatrices, raison supplémentaire et suffisante pour ne pas faire cette opération, pour n'avoir qu'une trace de la trace...

Ce questionnement est soulevé dans cet étonnant livre d'Ephraïm Oshry, *La Torah au cœur des ténèbres*. On y trouve plus de cent questions qui lui furent posées pendant et après la Shoah, questions sur le respect de la loi juive face à des situations extrêmes.

Une femme demandant à Rav Oshry si la loi juive permet de recourir à la chirurgie esthétique pour enlever cette marque qui lui rappelait trop de difficiles souvenirs, Oshry répond : « Non seulement ces numéros ne devraient pas nous humilier, mais il fallait au contraire les considérer comme un signe d'honneur et de gloire. Je pensais que cette femme ne devait sous aucun prétexte retirer le numéro marqué sur son bras parce que, en faisant ainsi, elle accomplirait le désir des Allemands et encouragerait leurs efforts pour faire oublier la Shoah, comme si les juifs avaient inventé une fable entre eux ; qu'elle porte ce signe avec fierté ! »

Après avoir planté le décor, si je peux m'exprimer ainsi, je souhaiterais présenter son parcours et à nouveau la citer pour appréhender son témoignage.

#### De Francfort a Auschwitz

Ma mère est née le 27 août 1927 à Francfort-sur-le-Main dans le foyer de Bernard et Lucie Weinberg. Elle est jumelle de René qui habite à Anvers. La famille Weinberg était déjà composée de deux enfants, Claude, né en 1920, décédé à Metz en 1980, et Margot, née en 1925, épouse de David Kuhn, décédé, lui-même déporté quatre années à Auschwitz. Elle habite Luxembourg. A la naissance des jumeaux, la belle maison de la Luxemburger Allee est alors trop petite, la famille déménage dans un appartement plus grand au 4 de la Schaeffelstraße.

Son père, Bernard, avait un important commerce de peinture à Francfort.

Sentant le danger proche la famille quitte Francfort en 1933, pour s'établir à Thionville où ils avaient de la famille.

1940, nouveau déracinement, la famille quitte Thionville, avec les grands-parents maternels, d'abord Plombières dans les Vosges, puis Aigues-Mortes dans le Gard.

Arrivés à Aigues-Mortes, ils sont d'abord hébergés par la famille Mariné, boulanger, réfugié républicain espagnol. En contrepartie les enfants travaillent à la boulangerie Mariné, mais aussi dans leur exploitation agricole. Claude s'engage dans le maquis Cévennes-Aigoual, maquis dont l'histoire est racontée par l'écrivain cévenole, Jean-Pierre Chabrol dans son livre *Un homme de trop*, livre dont Costa-Gavras a tiré un film.

Ayant eu des informations sur d'éventuelles rafles, la famille décide de quitter Aigues-Mortes pour se réfugier dans les Cévennes. Ma mère étant grippée, la famille Mariné propose de la garder quelques jours, puis, dès qu'elle irait mieux, de lui faire gagner les Cévennes.

C'est là que commence la terrible saga de ma mère. Elle se fait arrêter le lendemain sur dénonciation...

Quand elle racontait son arrestation, elle ne manquait pas de préciser, toujours avec des paroles d'adolescente: «Ils étaient six, dont quatre miliciens français... J'avais 16 ans, tu parles, six pour m'arrêter, je ne risquais pas de me sauver». Elle rajoutait en général, «c'est la première fois que je quittais mes parents, je ne connaissais rien de la vie». Et de faire des comparaisons avec des jeunes filles ou jeunes garçons, du même âge, de notre entourage, «j'avais leur âge, tu t'imagines...».

Après son arrestation, interrogatoire: où était le reste de sa famille? Qu'en est-il des activités «terroristes» de son frère Claude? Puis, la prison de Nîmes, la prison des Baumettes à Marseille, Drancy, Birkenau et Auschwitz, ma mère a 16 ans.

Convoi n° 71, parti le 13 avril 1944 de Drancy, arrivé le 15 avril 1944 à Birkenau, 624 hommes, 854 femmes, 22 non déterminés. Parmi ces personnes, 295 avaient entre 12 et 19 ans, 148 moins de 12 ans. De ces 1500 personnes, sont rentrés 70 femmes, 35 hommes, 0 enfant.

## L'arrivée

«Nous sommes comptés, rasés, tatoués et je deviens le N° 78795. Se tromper, ne pas entendre l'appel de son numéro, ne pas répondre à cet appel, peut signifier la mort.»

«A notre arrivée on a déjà pu comprendre un peu ce qui nous attendait puisqu'on voyait déjà la fumée du four crématoire, puisque nous en avons à peu près six qui

brûlaient jour et nuit. Tout de suite, les enfants... c'était horrible, puisque les enfants étaient arrachés de façon tragique à leurs parents. Nous nous demandions pourquoi certaines personnes allaient à pied et d'autres en camion, nous croyions que c'était une faveur. Alors que les camions amenaient les gens directement à la chambre à gaz et au four, nous allions à pied. D'ailleurs, il fallait appeler ça une chance, puisqu'il fallait avoir la chance si on peut dire, de rentrer dans le camp... sur un transport de 1500 personnes, peut-être, 50 ou 70 ou 80 personnes rentraient directement dans le camp, combien de temps on ne savait pas, puisqu'il faut savoir que la survie était comptée là-bas deux mois. Donc le reste c'était du sursis. Et nous avons été alignées, il faisait d'ailleurs très froid déjà là, on nous a rasées de la tête aux pieds. Ce sont les SS hommes qui nous ont rasées, c'était encore plus avilissant tout de suite, pour savoir bien où nous étions.»

«On était tributaire évidemment des SS, les femmes SS, allemandes, polonaises, étaient encore bien pires, on en recrutait parmi d'anciennes prostituées, elles avaient des primes pour les gens qu'elles tuaient. Il va de soi qu'elles en tuaient le plus possible. Moi je me souviens d'une prostituée, qui était là, qui était arrêtée aussi, elle portait le n° 1, alors je me souviens toujours, toujours d'elle parce qu'elle nous tapait avec un caoutchouc qui était rempli de plomb, je me souviens, je la reconnaîtrais entre mille, aujourd'hui je la vois dans mon subconscient. Je vois cette femme qui était horrible, et toutes celles qui lui ressemblaient...»

En écho Anne-Lise Stern écrit: «C'est alors qu'intervient le *Posten*, nous menaçant des pires représailles: "Vous resterez debout toute la nuit, vous allez voir. Vous. Sales femmes. Vous n'êtes même pas des femmes, vous êtes des bêtes"».

## La maladie

«De notre convoi 105 sur 1500 sont revenus, pourquoi? Parce que si ce n'était pas la mort par les coups, c'était la mort par maladie... et il y avait le typhus, la gale, on nous contrôlait si on avait la gale, alors on partait encore plus vite à la chambre à gaz parce qu'il était défendu d'avoir la gale ou d'avoir des maladies, ça c'était interdit. Et les gens avaient peur d'aller au Revier, l'infirmerie, car ils savaient que pratiquement ils n'en sortiraient pas. Moi je me souviens qu'on a voulu également m'y mettre. Nous étions 2 ou 3, on a réussi, on a sauté par une fenêtre, on s'est fait très mal, la vitre s'est cassée, on avait des coupures, on avait absolument rien pour se soigner. Personne évidemment, personne ne pouvait nous donner quelque chose et tout le monde était logé à la même enseigne. Nous étions regroupés par nationalité, même par religion. Heureusement qu'il y avait la solidarité qui jouait. Et à ce moment-là tout le monde était logé à la même enseigne et tout le monde était solidaire...».



#### Solidarité, ce mot revenait souvent dans ses paroles

Je me souviens de son émotion quand elle nous racontait comment une camarade lui avait donné un morceau de son pain ce matin du 1<sup>er</sup> janvier 1945. « J'étais, jeune, j'étais incapable d'économiser mon pain, j'avais tout mangé tout de suite, je n'avais plus rien. En voyant ça, mon amie m'a dit : "Je n'ai pas eu plus de pain que toi, il m'en reste, je vais t'en donner un petit morceau, car dans mon pays on dit qu'on finit l'année comme on l'a commencée, je ne veux pas que tu commences l'année sans pain" ». Elle a fini l'année avec du pain. Je dois dire que cette histoire me revient à l'esprit systématiquement à Rosh Hachana et au 1<sup>er</sup> janvier.

#### Solidarité même pendant la longue marche

« Les Russes avançaient, les SS ne voulaient absolument pas qu'on nous trouve, que nous soyons encore des témoins. C'était le 18 janvier 1945, il faisait 30° sous zéro, on pesait entre 28 et 30 kilos et ça s'appelait la marche à la mort. Nous sommes partis sans savoir évidemment où nous allions, on a dû marcher 3 ou 4 jours, 3 nuits, enfin quelque chose à peu près comme ça. Les derniers étaient abattus. On entendait les coups de feu, on savait ce qu'il y avait, ce qui nous attendait et puis il fallait continuer. Je sais qu'un jour, j'ai dit non, je ne peux plus, alors une camarade m'a dit allez viens, on va y arriver... et comme on voyait les gens qui tombaient, on se demandait pourquoi on avançait, mais il fallait, on avait pas le droit de ne pas avancer ! D'ailleurs pas tout le monde avait fait cette marche. Tous les gens qui m'ont revue par la suite, m'ont dit ce n'est pas possible que tu sois là car on a dit qu'il ne restait pratiquement personne.

On avait rien à manger, ce qu'on a trouvé c'étaient des racines de choux gelés. Evidemment, c'était toujours pareil, leur sadisme raffiné, leur cruauté, ça n'avait pas changé. Et eux mangeaient évidemment... Alors on nous a amenés dans une gare de triage, on nous a mis dans des wagons découverts, c'était en hiver, il y avait plein de neige. Quand il y avait des morts, on n'avait pas le droit de les enlever. Là on est encore une fois parti avec ce train, sans savoir où nous allions. Nous sommes arrivés à Ravensbrück.

A Ravensbrück nous étions parqués, sous une tente, un petit enfant est né à la lueur d'une bougie sous cette tente. Evidemment, nous n'avons jamais su ce qu'est devenu cet enfant. Enfin d'ailleurs quand les enfants naissaient on les tuait tout de suite devant les parents. Moi je connais quelqu'un dont l'enfant a été tué devant elle. Enfin, eux ça ne les touchait pas, c'était tout à fait normal.

Nous sommes donc restés à Ravensbrück. La nuit il fallait faire la queue pendant des heures, enfin moi je ne pouvais

plus la faire, pour essayer d'avoir un tout petit bout de pain. C'était une amie qui heureusement est encore là, qui m'a aidée car je ne pouvais plus marcher. Elle a fait la queue toute la nuit, elle était plus petite que moi, alors elle s'est faufilée, parce qu'il fallait rester toute la nuit pour ramener un petit bout de pain. Alors un jour on nous a dit, voilà on va vous changer de camp, si vous voulez aller dans un *Kommando* vous aurez un petit bout de pain. Alors, j'ai dit bon, je vais là. Mais malheureusement, on était obligé de quitter les camarades, il n'y en avait plus beaucoup, car ça c'était la plus grande chose, la chose la plus merveilleuse, c'était la solidarité, c'était l'amitié. »

#### Se projeter dans l'avenir

Il y a également l'évocation de scènes de la « vie quotidienne ». Il y a pour moi la nécessité de mettre ce mot « vie » entre guillemets quand on parle d'Auschwitz. Cette évocation montre la force de ces déportés ou plus précisément l'importance que représentait le fait de se projeter dans un avenir.

La nourriture était un sujet de discussion. Ma mère nous racontait qu'entre camarades elles se parlaient de plats qu'elles aimaient. Cela allait alors jusqu'à l'échange de recettes de cuisine. Il y a eu même cette promesse qu'elles se sont faites, confectionner une tarte au fromage... si elles en revenaient, précisait-elle. On sait la place de cette tarte au fromage (*Käsekuche*) dans la cuisine juive en général et dans la fête de *Chavouot* (Pentecôte) en particulier.

La nourriture représente un élément fondamental dans la vie, la survie des déportés. Elle a également une place extraordinaire dans le travail de transmission. Je pense à ce propos au livre d'Eric Emmanuel Schmitt, *Odette Toulemonde et autres histoires*, huit récits de femmes, de femmes justement. Le dernier récit de l'ouvrage, « Le plus beau livre du monde », fait écho à cette question. Ce récit se situe dans le pavillon 13 d'un camp de femmes en Sibérie. Ces femmes ont le projet de transmettre quelque chose à leurs enfants. Elles conservent le papier de leurs rations de cigarettes depuis des mois. Un premier problème se pose à elles : elles n'ont pas de stylo ou de crayons. Arrive Olga, une femme dure, ne parlant pas. Elle a une grosse chevelure crépue et robuste. Elles en déduisent que cette femme a pu y cacher un crayon. Ce qui s'avéra exact. Après tout un travail d'approche, au bout de plusieurs jours, on définit l'échange, elles fourniraient le papier, Olga le crayon. Il fut convenu que chaque femme aurait droit à trois feuillets et devrait s'astreindre à rédiger sans rature pour ne pas user le crayon.

Mais, un deuxième problème, plus angoissant encore se fait jour : que doivent ou peuvent transmettre à leurs enfants ?

« Comment constituer trois feuillets essentiels testamentaires qui graveraient l'essentiel de sa vie, qui légueraient à ses enfants son âme, ses valeurs et leur indiqueraient à jamais quel avait été le sens de son passage sur terre ? L'exercice tourna à la torture. Chaque soir des sanglots sortant des couches. Certaines perdirent le sommeil les autres gémissaient pendant leurs rêves. »

Finalement, « Lilly, la plus écervelée d'entre elles, la plus sentimentale, la moins volontaire, bref, la plus "normale" déclara, je le veux bien, merci. Et les autres de s'inquiéter, tu es sûre... une des femmes osa lui demander ce qu'elle avait écrit, tu es géniale dit-elle, toutes lui demandèrent la permission de suivre son exemple... ». Sur chaque page était rédigée une recette de cuisine.

Une autre évocation de ce rattachement au religieux et ceci en relation avec la nourriture. Ma mère disait qu'à Auschwitz on savait quand était Kippour. Cette information circulait comme une rumeur. Elle expliquait que des rabbins, dans le camp, avaient gardé dans leur tête les dates des fêtes juives et transmettaient cette information. Et elle concluait alors, « ce n'est pas qu'on jeûnait, cela aurait été trop difficile, mais on se restreignait un peu ce jour-là, pour marquer le coup ». Cette attitude dénote certes le rattachement à la tradition mais aussi, et autant, un défi : chaque aliment en moins représentait un danger vital.

A propos de cette force de la tradition j'avais également le besoin de relater une question étonnante traitée dans *La Torah au cœur des ténèbres*, livre cité plus haut.

Chaque matin, lorsque le Rav Avraham Yossef qui dirigeait l'office au ghetto de Kovno en Lituanie, arrivait à la bénédiction de louanges à l'Eternel, « roi du monde qui ne m'a pas fait esclave », criait : « Comment puis je réciter la bénédiction, comment un esclave affamé, continuellement abusé et malmené, peut-il louer son créateur en faisant entendre : "qui ne m'a pas fait esclave" ? »

Rav Osry, consulté, donna cette réponse exemplaire : « Un des premiers commentateurs des prières remarque que cette bénédiction n'est pas formulée pour prier D. pour notre liberté physique mais plutôt pour notre liberté spirituelle. Il en déduit qu'on ne pouvait l'omettre ou la changer sous aucun prétexte. Au contraire, en dépit de la captivité physique, nous sommes plus obligés que jamais, dit-il, de réciter les bénédictions pour prouver à nos ennemis que même si, physiquement nous étions esclaves, comme peuple nous restons spirituellement libres. »

## Le retour

« Et alors on a trimballé encore de ville en ville... c'est des gens du STO qui se sont occupés de nous. Alors on nous a trimballé d'hôpital en hôpital. Les gens n'avaient rien

pour nous soigner. Jusqu'un beau jour où on est arrivé à... je ne me rappelle plus le nom, là il y avait des tas de gens qui attendaient. Quand nous sommes passés en Allemagne à pied, d'abord nous avons vu des camps de prisonniers de guerre français. Il fallait voir ces hommes, ils pleuraient à chaudes larmes quand ils nous voyaient. Je trouve que de voir pleurer des hommes, c'est pire que de voir pleurer des femmes. On se disait mon Dieu de quoi avons-nous l'air et ils ne peuvent pas nous aider. Donc après, d'hôpital en hôpital, on a essayé... on a pas pu nous soigner. Ces anciens prisonniers, ils ont voulu faire quelques photos, et alors il y a quelqu'un qui a dit pour moi, "ne fais pas de photo, il ne faut pas envoyer cette photo en France, parce que si quelqu'un la reconnaît... parce que... il y a des chances qu'elle ne rentrera pas..." A l'époque j'avais 17 ans et demi, on me donnait 12 ans... on m'apportait des robes de petite fille comme ça... parce que vraiment on croyait que j'avais 12 ans. Oui on m'a apporté une poupée. J'ai gardé longtemps cette poupée, la seule chose que j'avais ramenée, c'était cette poupée que quelqu'un m'avait donnée. »

« Pour moi une autre chose qui avait été terrible encore, à la fin c'était... Il y avait un camarade de Dora, qui était là et qui s'est beaucoup occupé de moi et c'est grâce à lui que je suis revenue, il m'a dit, maintenant je pense que nous allons partir, les ambulances sont prêtes. Alors on m'a préparée, on m'a mise sur un brancard. Je me vois encore très bien sur le brancard. C'était des Canadiens français qui s'occupaient de nous. J'étais presque en bas, et ce camarade qui s'occupait tellement de moi, est parti, je te retrouverai me dit-il. Là on m'emmène à l'avion, avec une ambulance. Et là quand j'étais sur ce brancard, on vient dire, ah, on ne peut plus vous emmener, car il n'y a plus de place. Alors je ne sais pas si vous vous imaginez, j'ai dit ou alors on ne veut pas, ou alors je n'arriverai pas en France, parce qu'on peut pas me transporter, ou alors il y a quelque chose, ou alors il n'y a plus personne. bon les nerfs étaient encore beaucoup plus ébranlés, car j'ai dit si jamais je ne rentre pas. Et quand même, il fallait que je reste quelques jours, et après, enfin, on nous a rapatriés en avion, en avion sanitaire, j'étais couchée.

Nous sommes arrivés à Paris, au Bourget, Quand je suis arrivée dans les hôpitaux, personne ne voulait de moi, ils disaient ça c'est pas possible. Je me souviens après, quand enfin à l'hôpital Broussais, on a bien voulu m'accueillir, on a lavé tout le monde. Et quelqu'un a dit, "celle-là il faut pas la mettre dans l'eau, car on ne la ressortira pas". Les médecins avaient beaucoup de chance avec moi, j'avais toujours le matin, toute une cour de médecins autour de mon lit, parce qu'ils n'avaient pas besoin d'appareils, ils pouvaient faire leur leçon d'anatomie directement sur moi, parce qu'on voyait tout. J'étais vraiment un spécimen de l'hôpital... ».

Le séjour à l'hôpital représente encore une période de doutes. Recevant de la nourriture de ses visiteurs, elle prit l'habitude de cacher sous ses coussins ce qu'elle ne pouvait pas manger. « La nourriture pourrissait », disait-elle, « mais j'avais peur de manquer ».

Cela m'avait rappelé ce cours de Rav Eliahou Abidbol (Strasbourg), cours à propos de cette manne quotidienne que les Juifs, tout juste sortis d'Egypte, recevaient dans le désert. Ce don était soumis à un commandement divin : ne pas ramasser plus qu'une ration par jour. Les contrevenants virent leur deuxième ration ramassée malgré l'interdiction, de laisser pourrir.

Peut-être alors comme elle, n'avaient-ils pas (encore) confiance dans un avenir, peut être alors comme elle, malgré leur sortie d'Egypte, étaient ils encore esclaves ? Premières confrontations, premières difficultés du retour...

Les premières confrontations au retour avec les parents, la remise en place du lien familial ont été vécues douloureusement. Ses rencontres avec sa famille ont été souvent difficiles. Non compréhension du regard de ses proches : « Quand mon oncle venait me voir, il s'asseyait à côté de mon lit et pleurait. Je lui disais alors, si c'est pour pleurer, ce n'est plus la peine de venir me voir ».

Elie Wiesel, dans son dialogue avec Jorge Semprun cité plus haut, n'a-t-il pas dit : « On ne voulait pas nous écouter. Parce qu'on faisait honte à l'humanité. On avait pitié de nous. Moi ça m'a pris dix ans pour commencer à parler, et d'ailleurs, je parle peu et j'en parle peu. Mais quand même on voulait pas nous écouter. »

Cette difficulté a été au plus fort lors de sa première rencontre avec sa mère à l'hôpital. « Je ne savais pas du tout où étaient mes parents. Un beau jour, il y a un télégramme qui est arrivé. Je me souviens, je l'ai mis sous mon oreiller, j'ai dit peut-être ça va réussir... Et enfin, maman est arrivée, c'était dans une salle où il y avait uniquement des déportés, et ma pauvre maman est ressortie et elle a dit ma fille n'est pas là. Elle ne m'a pas reconnue. Alors je me suis dit, bon c'est que vraiment, je dois quand même être... Alors après, quelqu'un l'a ramenée devant mon lit et elle ne m'a absolument pas reconnue. Alors je pense que ça veut dire beaucoup de choses ». Et ma mère de rajouter, « ça démontre aussi ce que l'être humain peut supporter parce que c'est incroyable ce que nous avons souffert ».

### Conclusion sous forme de paroles d'espoir et de vie

Pour conclure, et avant de redonner la parole à ma mère, je voudrais citer ces belles phrases prononcées par Simone Veil quand elle a remis à ma mère les insignes de chevalier de la Légion d'Honneur le 5 mars 1979 à Colmar.

« Il y a près de 35 ans, nous faisons connaissance à Birkenau. Nous descendions des trains, des wagons

plombés, mais tu étais déjà dans le même wagon que Marceline (Loridan), qui est ici, et que Ginette (Kolinka) qui est également ici et que tu avais connue aux Baumettes. Moi je ne te connaissais pas, mais très vite, toutes les quatre, nous avons fait connaissance parce que nous étions parmi les plus jeunes du camp, les plus indisciplinées sans doute. Et c'est grâce à cette indiscipline aussi que nous avons survécu. »

« Mais nous nous sommes connues surtout parce que nous avons quelquefois essayé d'échapper au travail forcé. Ensemble nous avons ri de nos tenues grotesques, car on nous montre aujourd'hui dans les films des déportés avec des tenues rayées, mais des tenues rayées convenables. C'était toute notre ambition d'avoir de belles tenues.

Nous étions, en réalité, habillées d'oripeaux qui nous rendaient grotesques, et je crois que ce qui nous a permis de vivre, de survivre, c'est justement que nous avons le sens de l'humour et qu'au-delà de la misère extrême dans laquelle nous étions toutes, d'abord envie de survivre, mais surtout la faculté de rire et de sourire de notre situation.

Mais aujourd'hui, nous rions non pour ce que nous avons à assumer, mais parce que c'est une fête.

C'est une fête parce que d'abord nous rendons gloire à Hélène, Hélène Hausser pour son courage. Le courage qu'elle a manifesté tout d'abord en évitant à sa famille d'être arrêtée, en étant déportée dans les conditions qu'étaient les nôtres et ainsi, pour certains de leur sauver la vie. Courage aussi sous la torture comme on vient de le dire, mais un courage qui fait qu'elle est là aujourd'hui, mais aussi et surtout qu'elle a tant de fois remonté le moral des autres, même quand elle ne pesait plus que 28 kilos à la fin. Et moi, le souvenir que je conserve d'Hélène, c'est un souvenir toujours riant, Hélène Hausser, elle ne s'appelait pas comme cela, mais je ne savais de toute façon pas son nom de jeune fille, pour moi c'était la petite Hélène. Et puis, Hélène Hausser, ce même courage elle l'a montré ensuite en rentrant, dans sa vie de tous les jours et aussi dans la vie qu'elle a consacré à ses camarades, à des déportés, à des familles d'internés, aux familles de disparus, où elle a su, en dépit de son mauvais état de santé, toujours pouvoir être disponible et leur apporter tout son soutien. Mais c'est surtout son courage devant la vie, son courage, sa gaieté qui font qu'elle a toujours vu le meilleur des choses, et aussi le meilleur chez les êtres humains. »

Mais c'est bien sûr avec des paroles de ma mère que je souhaite terminer mon propos.

« Alors on se demande comment est-ce possible des choses pareilles. Mais par contre, comme je disais, la solidarité, l'amitié qui s'est créée là, c'était... mais on espérait toujours, on espérait encore en l'homme, on espérait, on luttait jusqu'au bout, on pensait quand même, qu'il y avait

quelque chose qui restait de l'homme. Enfin là-bas, on ne s'était pas rendu compte, et toujours on disait comment peut-on, comment peut-on... ».

Malgré tout ce vécu ma mère a créé une famille, a eu des enfants, des petits-enfants, aimait la vie, nous a fait aimer la vie.

Pour terminer, une réflexion forte qui montre s'il le fallait encore, sa force de vie ici après là-bas. Quelqu'un lui demandait un jour : «Faites vous des cauchemars par rapport à votre déportation? », elle répondit : «Oui bien sûr, mais ce n'est pas très grave, ce qui était plus difficile, c'est quand là-bas on rêvait d'ici.» ⑨

## BIBLIOGRAPHIE

Joseph Bialot, *C'est en hiver que les jours rallongent*, Seuil, 2002

Jean-Pierre Chabrol, *Un homme de trop*, Gallimard, 1958

Marcel Cohen, *Sur la scène intérieure - Faits*, Gallimard, 2013

Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, Gonthier, 1965

Ida Grinspan, Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré. Poitou - Auschwitz et retour*, Robert Laffont, 2002

Michel Kichka, *Deuxième Génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père*, (bande dessinée), Dargaud, 2012

Noah Klieger, *La Boîte ou la vie - Récits d'un rescapé d'Auschwitz*, préface d'Elie Wiesel, Elkana, 2008

Marceline Loridan-Ivens, *Ma vie Balagan*, Robert Laffont, 2008

Rabbi Ephraïm Oshry, *La Torah au cur des ténèbres*, Albin Michel, 2011

Jorge Semprun, Élie Wiesel, *Se taire est impossible, Mille et une nuits* - ARTE Editions, 1995

Eric-Emmanuel Schmitt, *Odette Toulemonde et autres histoires*, Albin Michel, 2009

Anne-Lise Stern, *Le Savoir-Déporté. Camps, histoire, psychanalyse*, Seuil, 2004

Simone Veil, *Une vie*, Stock, 2007



# Les fondements contemporains de la clinique psychanalytique

Jean-Richard Freymann

***Cette conférence a été prononcée à l'Université de Sao Paolo, en août 2013. Le support en était l'ouvrage de l'auteur, L'art de la Clinique. Les fondements de la clinique psychanalytique, paru aux Editions Arcanes-érès, en 2013.***

## 1. La place actuelle de la psychanalyse dans le monde

Nous sommes dans un nouveau moment de rapport à la psychanalyse car au regard de l'évolution du monde sa place a changé. Je ne crois pas qu'on puisse enterrer la psychanalyse ne serait-ce que parce qu'elle est actuellement le symptôme du rapport à la culture. Il y a le problème du champ qu'elle constitue en tant que telle, avec son fonctionnement, sa pratique, ses spécificités, qu'il faut connaître, mais à côté de cela elle a cette valeur de quelque chose qu'on veut détruire, faire disparaître institutionnellement. On voit le déchaînement institutionnel, cette expulsion ou cette tentative de forclusion qui fonctionne qui est non seulement une histoire individuelle mais qui est vraiment la question du mal être et du malaise dans la civilisation.

Il y a une fonction de la psychanalyse qui n'est plus celle d'un temps premier, la découverte de l'inconscient, invention considérable où Freud n'a jamais été accepté, et c'est bien pourquoi il a procédé à la création d'institutions. Puis *la deuxième révolution freudo-lacanienne* en France, car elle n'a pas eu lieu partout, loin s'en faut, qui est une révolution structuraliste où les rapports à la culture, au langage, à la linguistique, aux mathématiques sont venus, par le biais de J. Lacan, s'intégrer, faire intersection avec la théorie analytique, ce qui a provoqué une sorte de subversion à l'intérieur même de la culture qui a habité autrement le rapport à l'inconscient et a provoqué nombre d'intersections avec d'autres champs. Quelque chose s'est passé là, autour des années 1970, où la place de la psychanalyse est venue interpénétrer et entrecroiser à la fois le côté scientifique et le côté littéraire des choses. Ce qui a donné cette glorification importante où la pratique de l'analyse faisait partie de la pratique de tout un chacun. Tous les universitaires faisaient une analyse. Dans les hôpitaux psychiatriques tout le monde était analyste, même si en réalité ils ne l'étaient pas tellement. C'était l'envers du malaise. Cela devenait dans les institutions: la psychanalyse «à l'aise»... Ce qui a conduit à un certain nombre d'abus qui, contrairement à ce qu'on raconte, ne sont, à mon avis, pas tellement à l'origine de ce qui se passe actuellement. Quand la psychanalyse est présente dans d'autres champs, que ce soit dans les hôpitaux, dans les CMPP, en psychologie, cela a des effets assez forts parce qu'on s'en prend beaucoup plus facilement à la subjectivité des gens qu'en étant dans des questions de troubles bipolaires et d'évaluations. Cocher de un à cinq pour les douleurs, les addictions ou la dépression, cela n'écorche pas tellement celui qui coche. Alors que, lorsque tout le monde est soit analysé soit pour l'analyse, cela amène de drôles de choses dans les sphères institutionnelles. De l'avoir vécu à la clinique Sainte Anne à Paris ou à la Clinique psychiatrique de Strasbourg je peux vous dire que ce n'est pas rien non plus; cela a aussi son autre face. Ce n'est

pas seulement «les méchants cognitivistes»; quand les analystes sont au pouvoir – il suffit de voir certaines institutions analytiques – cela ne fait pas trop envie.

Ainsi il y a eu un deuxième temps d'épanouissement inouï, d'aspiration jouissive massive, période post soixante-huitarde. Mais maintenant nous sommes dans une autre position qui, contrairement à ce qu'on dit, est d'attendre de la part de la psychanalyse et de ses moyens techniques des capacités de formation de l'individu dans les fonctions professionnelles. Il y a une demande qui n'est pas du tout la même et qui est celle de pouvoir un peu se décoller des situations dans lesquelles les gens se retrouvent dans leur travail. C'est vrai pour «les professions impossibles», comme disait Freud, pour l'éducation, les professeurs, les travailleurs sociaux, les psychiatres, les médecins, mais c'est au niveau d'une formation individuelle. Il y a une individualisation de l'attente de formation.

Actuellement existe une schize assez intéressante. D'un côté il y a le discours ambiant qui mène son propre chemin – je n'ai pas dit le discours de l'Autre – et à côté de cela il y a son propre rapport à sa subjectivité, son devenir comme sujet, son rapport au désir. Il n'y a pas de jonction directe. Ça ne fonctionne pas ensemble et ça ne pose aucun problème.

On est là dans un processus quasiment psychotique en tant que tel, dans un rapport au monde qui est souvent psychotique. La main gauche ne voit pas ce que fait la main droite et le pont n'apparaît pas comme nécessaire puisque la réflexion de la pensée, l'élaboration de la culture ne poussent pas vers un rapport à la parole qui n'est pas du langage. Le rapport à la parole ce n'est pas la même chose que *le rapport au langage*. Au niveau du langage vous pouvez raconter n'importe quoi. Cela peut partir dans tous les sens. Le rapport à la parole c'est un autre domaine, c'est déjà le rapport à la psychanalyse.

## 2. La spécificité de la psychanalyse par rapport à la psychothérapie

Le discours ambiant n'est pas le discours de l'Autre. Qu'est-ce que cela veut dire ?

### a. Le problème politique

La conduite à tenir consiste à définir la spécificité de notre champ. Partir avec la bannière de la psychanalyse n'a aucun intérêt, d'autant plus qu'il y a un problème très particulier en France qui est la question des psychothérapies. Il y a en France un accord, certainement unique dans le monde, qui est le suivant : l'Etat, pour l'instant, a accepté que si les milieux et les institutions analytiques acceptent de participer aux commissions concernant les psychothérapies, la formation analytique serait alors dévolue uniquement aux associations d'analystes et l'Etat n'y mettrait

pas les doigts. La formation des analystes ne serait pas nouée aux affaires des psychothérapies, ce qui est encore assez unique en Europe. Que vous alliez en Allemagne ou surtout en Italie, il n'en ira pas de même.

Nous sommes encore, concernant les analystes, dans une position institutionnelle à part. Cela ne le restera pas mais, pour l'instant, vous n'êtes pas obligés, si vous voulez vous installer comme analyste, de rentrer dans une société de psychothérapie dépendante de l'Etat. Ainsi la situation n'est-elle pas aussi catastrophique ici qu'elle peut l'être ailleurs. Mais il vaut mieux quand même, quand on veut faire de la psychanalyse, que ce soit en tant que psychologue ou psychiatre, avoir une double formation. Pour les médecins, c'est déjà plus compliqué.

### b. Une nouvelle clinique ?

Pour ceux qui pensent qu'il y a une «nouvelle clinique»<sup>1</sup> je réponds tout de suite : le discours ambiant n'est pas le discours de l'Autre.

La psychopathologie de l'être, les symptômes de l'être, sauf à penser que les êtres humains sont des grenouilles, ne sont pas directement l'effet du discours ambiant. On ne lève pas la patte si on nous y met de l'acide chlorhydrique... Autrement dit, il n'y a pas de nouvelle clinique au sens où structurellement, il y a bien sûr tout ce qui est énoncé sur les addictions, les bipolaires. Ce n'est pas ce discours ambiant qui fait que vos enfants vont être plus débiles que ceux d'avant. C'est une méconnaissance analytique que de penser que le discours ambiant passe directement dans la structure elle-même. Je prends le problème à l'envers : quand quelqu'un fait une psychanalyse ou va voir un analyste, il faut, pour qu'il y ait analyse, que le lieu que l'analyse va produire soit un lieu Autre. Pour qu'il puisse y avoir un processus analytique, il faut, pour le dire naïvement, passer de ce discours ambiant à un discours Autre dans lequel le sujet pourra se constituer. Vous ne vous constituez pas dans le discours ambiant. Donc pour qu'il y ait analyse il faut créer un espace où cette analyse va être possible, d'où la place considérable des *entretiens préliminaires* aujourd'hui. On est obligé de penser à un «avant préliminaires» : les prolégomènes du préliminaire. Là, en 30 ans, quelque chose a changé car comment introduire quelqu'un à la question du discours ? D'emblée il est pris dans les questions d'avoir, de rapport au corps, donc dans un certain rapport excessif à l'avoir, à l'objet. Tout un travail pré-analytique consiste à passer d'une part par une sorte de désobjectalisation et d'autre part par un désaisissement du rapport à la jouissance. Je ne dis pas qu'on va perdre de la jouissance mais elle est rendue mobile. Il est très intéressant de voir comment les jeunes de 13 ou 14 ans boivent ! Ils ne boivent pas comme nous le faisons, mais d'emblée dans un rapport à l'excès. Ce n'est pas une imprégnation progressive, ce n'est pas la fête, mais il faut sentir le pré-coma pour se sentir vivre et tout de suite tomber dans le coma. Ce n'est

pas le rapport au corps qui est en cause, mais un certain rapport à la jouissance, au plaisir, à l'hédonisme, qui est d'emblée quelque chose de frénétique. Comme s'il y avait une extrême difficulté à ressentir, à sentir les choses. Cela nous ramène immédiatement à la question du rapport aux pulsions et à à voir avec le domaine de la psychanalyse. Il y a quelque chose du rapport aux pulsions qui est un effet générationnel. Pourquoi ? Je ne sais pas, ce sont des effets ethnologiques, de transformation de la société. Mais le rapport aux pulsions est autre. C'est une histoire transgénérationnelle qui a à voir avec les générations précédentes, avec ce qui s'est passé, le rapport à la science, un autre rapport au plaisir du fait que rien n'est impossible. D'une génération à l'autre le rapport au plaisir, à la jouissance et à la perte de jouissance change.

Ce qui fait qu'il y a quelque chose d'extrêmement positif dans ce qui se passe. Si on regarde les choses topologiquement, on est en train de passer d'une génération à l'autre. Une nouvelle génération se produit, pas une génération de l'âge, mais une nouvelle génération dans le rapport au langage, à la parole, à la perte, au manque et à l'objet cause de désir. Il y a là quelque chose qui signe un changement générationnel.

La seule manière pour l'analyste, ou quelqu'un qui a un positionnement d'analyste, de se sortir un peu de cela, c'est de saisir la spécificité de notre champ qui, pour moi, passe par le rapport à la clinique psychanalytique. L'endroit qui est subversif, au niveau individuel – au niveau groupal ce n'est pas terrible – au niveau du rapport à la formation, c'est la clinique psychanalytique dont Lacan dit en 1977<sup>2</sup> que c'est ce qui vient limiter le champ analytique. La *clinique psychanalytique*, « ça castre le champ analytique ». Pourquoi ? Parce que l'analyste est impliqué. Parce qu'on n'est pas dans une position où on regarde simplement le pauvre destin de l'analysant. L'analyste lui-même est impliqué dans la situation analytique. Il n'est pas hors-jeu. Il n'est pas phénoménologiquement en train de regarder un processus se dérouler. C'est ce en quoi on est dans une position qui d'emblée pose la question du réel.

### c. La clinique psychanalytique castre le champ analytique

De quelle clinique parle-t-on aujourd'hui ? On parle de la clinique psychanalytique qui est quelque chose d'extrêmement précis, qui, en plus, vient limiter les prétentions du champ analytique lui-même. Le champ analytique a pris un coup parce qu'institutionnellement il n'a plus sa place. Dont acte. D'où la nécessité politique : par rapport à une politique de continuer à occuper le terrain. A quel titre ? C'est égal que ce soit au titre de l'analyste mais il faut continuer à occuper le terrain parce que sinon institutionnellement les choses se referment sur elles-mêmes. La résistance, non pas à l'analyse, mais au discours ambiant consiste à occuper le terrain. Il faut être là et tenir un autre discours.

### 3. Qu'en est-il alors de la clinique psychanalytique ?

Elle est très spécifique et a un certain nombre de caractéristiques qu'on peut parfaitement définir.

#### a. Liberté d'association et règle fondamentale

Aux « Journées sur la clinique » qui ont eu lieu à Strasbourg en 2013, un intervenant disait que c'était bien de parler de clinique psychanalytique, mais que chez l'enfant, on est bien obligé de tenir compte des développements de l'enfant, de la pédagogie... d'ailleurs Françoise Dolto ne disait-elle pas qu'il fallait tenir compte des étapes du développement ? En effet il y a tout cela mais ce n'est pas du discours analytique. Qu'on ait besoin d'autres discours, d'accord. On a besoin d'un tas de choses, même de temps en temps de s'habiller pour sortir, mais ce n'est pas du discours analytique. S'agissant de la psychanalyse avec l'enfant, ce n'est pas sur la pédagogie du développement que vous allez juger si cela a à voir avec la psychanalyse. *Le discours analytique fonctionne à partir de la liberté d'association et de la règle fondamentale.*

Vous pourriez dire : l'enfant lui, il n'associe pas librement. Croyez-vous ? Avez-vous déjà vu un enfant ? Il n'associe pas librement ? Il faut le faire dessiner ! Ils le font tellement bien dessiner qu'au tribunal où j'étais comme expert j'ai rencontré des gens qui sur un dessin d'enfant décident qu'il y a eu un inceste avec le père... Cela va loin. Ce n'est pas du discours analytique pur !

Il y a donc une spécificité, laquelle passe par la liberté d'association de la règle fondamentale et par un certain nombre d'options consistant à penser qu'il y aura un travail sur la conflictualité qui va s'opérer, la visée de l'affaire étant la constitution du sujet lequel n'est pas là d'emblée, et la « liquidation » du transfert. Ce sont des choses extrêmement précises.

#### b. « Il faut cliniquer »

Le 5 janvier 1977, lors de l'ouverture de la Section clinique de Vincennes, Lacan a dit une phrase clé : « Il faut cliniquer ». Drôle de phrase ! Cliniquer et de plus il faut ! Qu'est-ce que c'est que ce « il faut » ? Ce n'est pas le sens en allemand de *müssen*, mais de *sollen*, le même que dans « *Wo Es war, soll Ich werden* » « Là où c'était, le sujet doit advenir ». *Sollen* indique une exigence éthique et non une obligation au sens « tu dois ». Ce « il faut cliniquer » repose sur une idée importante, la phrase complète étant « Alors il faut cliniquer, c'est-à-dire se coucher ». Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? C'est ce qu'on dit dans la psychanalyse. Ecoutez la suite : « *Dites n'importe quoi mais pas de n'importe où* ». Ce « de n'importe où », c'est justement à partir de ce lieu Autre qui n'est pas le discours ambiant. Il faut bien que l'analyste ait réussi à produire ce lieu. Il ajoute, point encore plus compliqué :

« Le dit ne se "socie" pas à l'aventure ». Ce qu'on appelle la liberté d'association, c'est dans un premier temps l'impression d'une liberté formidable, puis dans un second temps « je vais voir de quoi est fait le nouage de cette liberté, de quoi sont faites ces associations qui me viennent et m'apparaissent complètement libres ». Or justement « Le dit ne se "socie" pas à l'aventure », c'est-à-dire qu'il va s'accrocher d'une certaine manière. La deuxième boucle dans l'analyse sera déjà de saisir un peu de quoi ces boucles sont faites.

Pourquoi se coucher ? C'est un texte où Lacan n'insiste pas directement sur la question du regard mais il insiste sur le fait qu'être couché donne une autre importance aux mots. Cela leur donne un poids tout à fait différent. Je n'y insiste pas car je voudrais en venir à la question du corps.

#### 4. Le corps et la psychanalyse

Cette question du corps nécessite un trajet particulier.

##### a. Les différenciations

Le rapport au corps tel qu'on le pense aujourd'hui à partir de l'analyse se différencie pour une part de ce que Freud pensait. Ce qu'a amené Lacan concernant la question du corps n'est pas tout à fait symétrique à ce qu'a dit Freud. Le point sur lequel il faut qu'on s'appuie est le mythe du « stade du miroir »<sup>3</sup> qui montre qu'avant l'Œdipe il se passe déjà chez l'enfant des choses très importantes du côté de la constitution du corps ou de l'image du corps. L'enfant est pris dans le langage et même s'il ne parle pas il est déjà pris dans le rapport au langage du discours de l'Autre.

Il suffit de voir la définition de Lacan concernant l'inconscient : « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre ». Tout un chacun se constitue à partir du discours de l'Autre. Cela décentre complètement la question. Cette idée de l'Autre règle un certain nombre de problèmes freudiens mais en crée d'autres.

Cela part d'une idée incroyable : l'enfant, pris dans le discours, au départ est morcelé au point de vue de l'image. Sa prise dans le discours et dans les pulsions ne lui donne pas une unité, au contraire il est littéralement éclaté, en petits morceaux. Le corps est en pièces détachées<sup>4</sup>. Au départ l'enfant n'est absolument pas pris dans une unité, dans une plénitude : il est pris dans le morcellement, dans une espèce de psychose première. Il n'y a pas encore de nouage entre ces morceaux de corps et la parole. Et l'idée très forte du stade du miroir est qu'en étant à côté de l'Autre, que ce soit la mère ou un autre, quelque chose va se passer où l'enfant, à un moment donné, va voir dans le miroir, donc dans une extériorité, une image unitaire alors que, embryologiquement, il ne l'a pas développée, ce n'est pas encore existant. Neurologiquement les choses sont très lentes. Il est pris dans les pulsions mais aussi dans le

fait qu'embryologiquement la genèse continue. S'il ne marche pas, c'est aussi parce que les nerfs ne sont pas développés. Ce n'est pas une histoire psychologique. Alors pourquoi à un moment donné va-t-il voir dans le miroir une image où il n'est pas réellement ? Il est aspiré par une sorte d'unité, mais qui est du dehors, qui commence par le dehors. Et c'est à partir de cela qu'il va se constituer.

C'est important car cela veut dire qu'on a la possibilité dans une analyse - et on le sait depuis peu de temps - de revenir dans des états qui ne sont pas des états unitaires, mais qui sont des états dissociatifs, des états où l'image est décomposée par rapport à l'affect. Ce ne sont pas des psychoses psychiatriques mais des états qui sont dus au rapport du corps et de la parole. Cela concerne les avancées des cures elles-mêmes, qui vont beaucoup plus loin dans les cures qu'on a jamais pu le faire. Ce qui fait qu'il y a aussi des moments de vacillations beaucoup plus durs et il faut que l'analyste puisse se débrouiller avec ça. C'est beaucoup plus difficile que du temps de Freud et même de Lacan. Ces moments de vacillation touchent à la question pulsionnelle et d'autant plus que là où quelque chose a aussi avancé, c'est ce qu'on repère. Maintenant qu'on a une théorie de l'objet, une théorie du fantasme, une théorisation du désir, on peut repérer qu'on peut atteindre quelque chose d'une certaine reconnaissance des effets de désir, ce qu'on appelle « la traversée du fantasme inconscient ou reconnaissance du fantasme ». Mais on sait aussi que quelqu'un qui a poussé son travail jusqu'à un certain point va accéder au rapport à la pulsion, ce qui n'est pas nécessairement la fête mais qui peut l'être ! Toute la suite de ce qu'on va découvrir concernant l'analyse va amener à ce que devient ce rapport à la pulsion après une analyse. Ce qui est très important.

Ceci est la physiologie analytique du sujet normal, du névrosé en constitution. Mais il y a les mécanismes qui touchent à la symptomatisation concernant le corps.

##### b. Quatre pôles

Il y a trois pôles, trois terrains qui ne sont pas les mêmes et qu'il ne faut pas confondre.

- Celui de la conversion est quelque chose de très spécifique que nous amène l'hystérique. C'est l'expression par le corps d'un conflit inconscient. On ne comprend d'ailleurs pas très bien la conversion hystérique, le fait de passer d'un conflit psychique à une paralysie du bras... D'accord, Freud est passé par là mais comment passe-t-on du conflit avec le père à une paralysie du membre... Ainsi y a-t-il ce mécanisme qu'on élargit à outrance, comme si on y comprenait quelque chose, et qui va vers la psychosomatique.

- Or ce n'est pas de la somatisation. *La somatisation est réservée à quelque chose de l'ordre de la lésion, qui est*



*véritablement lésion*, maladie, expression organique. Quand vous dites de quelqu'un qui a un cancer qu'il fait de la conversion, je vous souhaite beaucoup de plaisir pour arriver à le prouver ! Ce n'est pas comme cela, surtout quand vous savez qu'il faut trois ans pour constituer un cancer, selon les biologistes. Ce n'est pas parce que vous rencontrez votre fiancé au bras de quelqu'un d'autre que vous allez faire un cancer. Donc là on est dans d'autres mécanismes. A un moment donné on a beaucoup cherché autour de J.-P. Valabrega et on s'est posé la question : existe-t-il une conversion psychosomatique ? Est-on, dans un certain nombre de cas, à même de produire une lésion à partir de mécanismes psychiques ? Cela a été une question. Cela se pose le plus souvent dans des cas comme l'anorexie. C'est sûr qu'il y a des choses organiques mais on ne sait pas si ce sont des causes ou des conséquences. Il en va de même pour les effets toxicomaniaques.

- Enfin le troisième niveau de troubles dans le rapport au corps concerne l'*hypochondrie*. L'hypochondrie, c'est par exemple de dire que « quand je lève le bras mon nez commence à frémir, et j'ai des crampes dans les jambes ». C'est la mise en place d'un certain nombre de liens entre des parties du corps qui fonctionnent comme un système. Dans la psychopathologie psychiatrique, ce système n'est pas obligatoirement réputé délirant. Vu sous l'angle analytique, il est souvent délirant car c'est déjà une reconstruction de quelque chose qui a vacillé.

- Et le quatrième mode du rapport au corps qui lui est typiquement freudien, c'est le rapport *post-traumatique* qui n'est pas le même que le rapport au traumatisme freudien. Le traumatisme freudien est un écho. Pour qu'il y ait traumatisme au sens freudien, il faut que ce soit un écho ; ce n'est pas un événement. La névrose post-traumatique c'est, comme dit Lacan, entre « *tuche et automaton* », c'est-à-dire du réel qui n'a pas été symbolisé. Cela conduit parfois à des hypochondries et surtout à des rêves et plus précisément des cauchemars qui ne vont pas dans le sens de mettre en place un désir inconscient.

## 5. Les effets de la cure analytique sur les différents mécanismes

D'expérience, la cure analytique peut-elle avoir des effets sur la somatisation et /ou peut-elle produire des somatisations ? Ce sont de vraies questions mais qui se posent à l'envers. Quand quelqu'un déclenche un problème organique durant un travail analytique, on est là au niveau de la somatisation. On peut repérer – je l'ai vu au niveau de cancers déclenchés durant la cure – que ce sont des choses qui sont parfois réversibles à condition que cela se soit produit pendant l'analyse. On ne peut pas dire : « Je viens parce que j'ai un cancer ou une rectocolite », on n'est pas dans une logique où on vient parce qu'on a cette maladie. Mais quelqu'un qui était venu pour tout autre chose, qui fait son analyse et déclenche un cancer,

cela a des conséquences pratiques. Cela a un effet fonctionnel : cela vient fonctionner en se réduisant, quand ce sont des maladies de Crohn ou des colites. Cela ne fait pas disparaître la maladie mais cela vient réduire la rythmicité des accès. Quant aux cancers, ils peuvent être réversibles. Naturellement cela dépend des cellules en cause. Mais quand c'est à l'intérieur du travail transférentiel que cela se produit, on n'y comprend rien, puisque cela apparaît pendant le transfert, cela vient fonctionner comme un symptôme. Cela se symptomatise à condition que l'analyste, pour cause de maladie organique, ne se permette pas de lâcher le patient en passant la main aux médecins car cette maladie est survenue pendant l'analyse. Il y a une responsabilité de l'analyste qui se poursuit, même si c'est une maladie grave, et cela a des effets. Dans les questions de somatisation, l'analyste est là pour poursuivre quelque chose de la cure analytique au-delà même de l'éternité. On n'a pas à cet endroit à tenir compte de la réalité du discours ambiant. On retombe sur le lieu Autre, il doit continuer à poursuivre ce frayage. Cela a des effets qu'on ne saisit pas et ce n'est pas parce qu'on ne les saisit pas qu'il ne faut pas poursuivre. Je pense que la théorisation qu'on pourrait ouvrir à cet endroit, c'est que cela vient symptomatiser, produire de la conversion à l'endroit de la somatisation. Vous névrotisez quelque chose qui ne l'est pas du tout et cette érotisation de la lésion a un certain nombre d'effets. Et je pense que ces lésions ont à voir avec le cannibalisme dont je vous parlais. Parce que les théories sur le cancer reviennent souvent avec l'idée immunologique qu'une partie du corps ne répond plus immunologiquement, une partie du corps se retourne par rapport à l'autre partie. Tout le monde produit des cellules cancéreuses ou anormales mais immunologiquement vous allez éliminer ces cellules. Et la création d'un cancer c'est le fait que le système immunologique ne réussit plus à éliminer ces cellules. C'est un processus « d'auto-cannibalisme » : une partie du corps dévore l'autre.

## Questions

### *Peux-tu revenir sur le discours ambiant et la constitution de que tu nommes lieu Autre ?*

Je vais faire de la linguistique appliquée à la psychanalyse. C'est du métalangage mais il me faut bien répondre.

*Le premier niveau c'est la stéréotypie de bistrot. C'est la dimension psychothérapique banale du bistrot. Devant mon verre je cause comme ça me vient, je n'écoute pas tellement l'autre mais je retrouve cette espèce de lieu heimlich où je vais écouter les dernières informations de ce qui se passe dans mon quartier. C'est du langage. C'est un discours déjà plus subjectivé que le discours d'évaluation lequel fait comme s'il y avait une espèce d'objectivité dont l'exemple type est : « Dites, de un à cinq,*

à combien vous ressentez votre tristesse». La stéréotypie de bistrot met en place du transfert imaginaire<sup>5</sup>. Le discours d'évaluation n'a pas du tout besoin de transfert imaginaire.

Ce qui a changé, c'est qu'on est passé de la stéréotypie de bistrot au discours d'évaluation. On a ôté quelque chose du lien pour des raisons objectives. Il faut qu'on sache par exemple combien coûte un patient. On ne s'est plus occupé des relations médecin/malade ou infirmière/malade, ce qui fait que tout est dirigé par des administratifs. C'est une démarche politique, un effet du discours capitaliste. Lacan<sup>6</sup> pose quatre discours qui n'ont rien à voir avec le discours capitaliste et, à côté, il pose le discours capitaliste dont il dit que c'est *un discours qui est sans discours*, soit un discours où il n'y a pas de sujet, il n'y en a pas besoin, et où l'objet fonctionne tout seul et tourne en rond. Le sujet pourrait être quelque part, mais ce n'est pas le problème.

Un deuxième aspect est la place de la psychologie collective que je n'ai pas du tout abordée. La psychologie n'est plus seulement du côté du texte de Freud «Psychologie collective et analyse du moi»<sup>7</sup>. Nous ne sommes plus seulement du côté de la psychologie de l'hypnose et du groupe, mais du côté de la foule et de la masse.

S'il y a une dynamique ou une logique du groupe, elle repose sur la confusion entre l'objet extérieur et l'idéal du moi. Vous prenez un objet extérieur, un *Führer* quelconque et vous allez reporter là-dessus votre idéal et cela va mettre entre parenthèses votre moi. Vous allez être complètement suspendu. Il s'agit là encore de la version groupale.

Qu'est-ce qui se passe du côté de la masse, du côté de la foule? C'est encore un autre problème. Et donc la deuxième réponse est que là il y a eu passage de la psychologie du groupe de type hypnotique à la psychologie de la foule, beaucoup plus proche de la terreur, du terrorisme, de l'arbitraire, et où il peut se passer n'importe quoi.

Donc cela c'est le premier niveau de questions. On est passé du niveau du langage à un niveau de «détransfération» et d'autre part on est passé du groupe à la foule.

*Le deuxième niveau pose la question du signifiant.* C'est ça le discours Autre. Le discours Autre c'est le discours où «le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant». Première locution branchée sur la deuxième locution: le fantasme c'est le S barré losange de petit a ( $\$ \diamond a$ ). Il y a deux sujets en psychanalyse, tout cela dans l'Autre, le sujet du signifiant et le sujet du fantasme. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Dans un des cas vous avez un glissement signifiant, vous glissez d'un signifiant à l'autre, vous passez votre vie à cela, c'est ce qu'on appelle la métonymie du désir etc. Mais cela c'est juste un

des sujets. L'autre sujet c'est le sujet qui est accroché à de l'objet et cela c'est la structure du fantasme. Il y a une séquence, dit Lacan, qui a un sujet auquel il s'accroche et il y a une séquence signifiante qui tourne autour d'un objet plus spécifique et cette séquence c'est le fantasme. Là on est au niveau de l'Autre. Le discours Autre c'est cela, c'est ouvrir l'accès à la métaphore à la métonymie, au déplacement et la condensation et pousser vers l'analyse du fantasme et non l'interprétation du fantasme.

*Dans un troisième niveau, il y a ce qui cause le signifiant.* Pour les patients qui poussent leur analyse, le but de l'opération est de tomber non plus sur les signifiants eux-mêmes. Car après il y a un travail sur ce qui cause le désir, c'est-à-dire sur les pertes qui occasionnent la création du mot. Ce sont les histoires de meurtre de la chose, et on tombe sur ce qu'on appelle la castration. Quand on parlait du stade du miroir, je vous disais que le niveau premier c'était la dissociation, la perte, le non constitué or le niveau après c'est de pouvoir supporter qu'il y ait une perte qui est première. C'est insupportable pour le névrosé, si bien qu'il va, tout le temps, la couvrir par le symptôme. Supporter qu'il y ait un trou qui nous constitue, c'est absolument insupportable. Et quand on est une femme c'est encore différent.

C'est un niveau qui est exigible du côté d'une analyse qui ne serait pas thérapeutique. C'est là qu'on retombe sur le fait, et Lacan en était d'accord<sup>8</sup>, il y a des analyses qu'on arrête quand les gens vont bien. Mais si quelqu'un veut en faire une pratique, pas obligatoirement une analyse, c'est exigible qu'il ait touché à cette place de l'endroit qui a constitué le signifiant car c'est là où il peut écouter l'autre. C'est de la place de cet orifice, de ce pertuis, c'est à cet endroit-là que son oreille peut se percer. Autrement il ne peut pas; il va coller ses propres signifiants, ses propres stéréotypies de bistrot, ou on pourrait dire qu'il va coller ses évaluations.

Sans doute que tout un chacun n'a pas besoin d'être analyste. Mais rien que d'avoir mobilisé la question du signifiant, cela permet déjà de fonctionner et d'écouter les autres. D'où nos formations.

### ***Qu'en est-il de la psychose par rapport au discours ambiant ?***

Les psychoses psychiatriques, les psychoses psychologiques et les psychoses psychanalytiques ce n'est pas la même chose. Vu sous l'angle de l'analyse, il y a toujours un clivage du moi. Dans son dernier texte, «*Ichspaltung*»<sup>9</sup> Freud met en place chez un enfant une part névrotique et une part perverse. Et quand on a un peu d'expérience, on se rend compte qu'il y a toujours un clivage. Il y a toujours une cohabitation de divers types de mécanismes. Il y a des mécanismes psychotiques, des mécanismes névrotiques, des mécanismes pervers, mais il y a quand

même un privilège de mécanismes. On peut très bien avoir des processus névrotiques et avoir des éléments psychotiques, mais où il y a prépondérance du refoulement ou il y a prépondérance de la forclusion ou du déni du réel, et surtout la capacité d'un individu ou non de produire du symptôme. Le critère analytique, c'est la capacité de symptomatiser en n'oubliant pas que le symptôme ce n'est pas le signe clinique. On retombe sur l'histoire de l'Autre. Le symptôme c'est quelque chose qu'on constitue dans la cure, ce n'est pas le signe clinique, ce n'est pas «il avait peur des chats». Ce qu'on appelle symptôme se constitue dans la cure. Freud dit qu'au départ il y a surtout des inhibitions.

Qu'est-ce que c'est les inhibitions pour Freud ? Quelle est la différence entre inhibition et symptôme pour Freud ? L'inhibition concerne une fonction. C'est l'atteinte d'une fonction, ce qui n'est pas le cas pour le symptôme. Vous avez les fonctions locomotrices, sexuelles. Analytiquement, au sens freudien, l'inhibition est l'existence de deux motions contradictoires. J'y vais ou je n'y vais pas ? C'est l'âne de buridan, vous ne pouvez pas bouger. D'après Freud, les gens commencent leur demande d'analyse à partir d'inhibitions. Ils sont arrêtés. Si bien que le travail préliminaire va consister à passer d'un état d'inhibition, que ce soit la locomotion, la pensée etc. à la question du symptôme c'est-à-dire à quelque chose de la naissance du symbolique par rapport au réel, donc quelque chose qui va passer par le signifiant. L'inhibition laisse encore toute la question du signifiant cachée.

### **Qu'est-ce qui permet de repérer le passage de l'inhibition au symptôme ?**

C'est parfois simple. C'est la création d'une formation de l'inconscient, en particulier le rêve. Parce que Freud dit nettement que le rêve est un symptôme transitoire. C'est la même structure que le symptôme. Après va se poser une question par rapport au sinthome<sup>10</sup> car ce que vous

soulevez comme problème c'est la question du traitement possible de la psychose<sup>11</sup> qui est une autre question. Parce qu'il y a deux choses différentes : la métaphore délirante n'est pas le sinthome. Un délire n'est pas un sinthome. Un sinthome c'est comme l'histoire de l'écriture chez Joyce. C'est la création d'une nouvelle inhibition : Joyce ne peut pas s'empêcher d'écrire, il faut que ça fonctionne tout le temps, que ça ne s'arrête pas.

Je ne crois pas qu'au sens freudien la sublimation c'est peindre un petit truc ou pousser la chansonnette... C'est quand même un devenir des pulsions. La sublimation met en place tout le temps quelque chose de métaphorique. On répond à côté.

### **La différence entre sublimation et sinthome ?**

La sublimation est une production métaphorique. C'est la mise en place d'une production d'un sens nouveau pour le sujet. Ce n'est pas l'autre qui peut dire cela. Bien sûr qu'il faut du regard de l'autre. Il y a eu des films sur Picasso. A un moment donné, il y a quelque chose qui sort de la répétition. Il copie un certain nombre de tableaux anciens d'autres peintres, mais, à un moment donné, il va créer un sens nouveau et vous n'aurez pas l'impression qu'il a copié. Ce n'est pas une répétition. Le sinthome, ce serait de continuer à refaire toujours la même copie. La métaphore ce n'est pas cela, il copie, il part de quelque chose et il va rajouter une étincelle personnelle subjective dont on va dire que c'est le style de Picasso. Il y a du sujet dans la sublimation. Alors que, dans le sinthome, ce n'est pas sûr. Mais ce n'est pas simple comme question. En tout cas, le sinthome permet de tenir. Dans l'alcoolisme c'est souvent comme cela : ce besoin de boire pour tenir même si la personne a fait de nombreuses cures de désintoxication. Ce n'est plus du symptôme, vous ne pouvez pas mettre sur le divan un alcoolique sauf, dans certains cas, à couper dans le sinthome pour tenter d'en faire un symptôme. ⑨

<sup>1</sup> C. Melman, *L'homme sans gravité*, Denoël, 2002.

<sup>2</sup> J. Lacan, «Ouverture de la section clinique», in *Ornicar?*, n° 9, 1977, pp. 7-8.

<sup>3</sup> J. Lacan (1949), «Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je», in *Écrits*, Seuil, 1966.

<sup>4</sup> Titre du congrès de bioéthique qui s'est tenu à Strasbourg en 2013.

<sup>5</sup> L. Israël, *Le médecin face au désir*, Arcanes-ères, 2005.

<sup>6</sup> J. Lacan (1969-1970), *L'envers de la psychanalyse. Le Séminaire*, Livre XVII, Seuil, 1991.

<sup>7</sup> S. Freud (1921), «Psychologie des foules et analyse du Moi», in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1971.

<sup>8</sup> J. Lacan (1975), «Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines», in *Scilicet*, n°6/7, Seuil, 1976.

<sup>9</sup> S. Freud (1939), «*Ichspaltung*, le clivage du moi dans les processus de défense», in *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1987.

<sup>10</sup> J. Lacan (1975-1976), *Le sinthome. Le Séminaire*, Livre XXIII, Seuil, 2005.

<sup>11</sup> J. Lacan, «Du traitement possible de la psychose», in *Écrits*, Seuil, 1966.

# Echos à cinq voix. Séminaire de lecture de l'œuvre de Jacques Lacan et de ses références

Frédérique Riedlin, Amine Souirji, Khadija Nizari-Biringer, Antoine Aufray, Yves Dechristé

## Introduction

Frédérique Riedlin

*Un grand merci à Sylvie Lévy pour son travail de retranscription référencée des séances du séminaire, sans lequel un tel retour sur nos travaux de cette année n'aurait pas été possible.*

Comme l'avait évoqué d'un mot P. B. Pereira dans ses « Considérations sur l'angoisse »<sup>1</sup> qui venaient faire retour l'année passée sur notre travail de lecture du *Séminaire X*, se posait déjà alors la question d'un effet de coupure entre psychanalyse freudienne et psychanalyse lacanienne, coupure marquée bien entendu par l'introduction de l'objet *a* dans la théorie et dans l'élaboration de la pratique psychanalytique. L'objet *a*, l'objet de Lacan, son « invention », qui venait générer une production nouvelle à partir de Freud, repérée ainsi par Jean-Richard Freymann dans la séance du 11 février 2013 : « Il y a une sorte de retournement très important. Chez Freud, il s'agit de soutenir la question du désir, chez Lacan, il s'agit d'aller au-delà de la question du désir, de partir en quête de ce qui cause le désir tout en sachant qu'en aucun cas il y a quelque chose qui le cause. »

Nous verrons ici, au fil d'une traversée de notre travail de cette année, à quel point cette remarque peut soutenir la lecture de ce qui s'opère dans le *Séminaire XI*, celle qui concerne une fondation lacanienne de la théorie de l'inconscient à partir de la logique du signifiant.

Or ce mouvement de coupure ou de franchissement repérable dans le séminaire *L'Angoisse*, sera finalement à la fois interrompu et poursuivi, dévié, peut-être radicalisé par « l'excommunication » de Lacan dans les circonstances décrites ici dans le texte d'Amine Souirji : Lacan se voit démis de son statut de didacticien au sein de l'IPA et de fait s'en voit exclu. Le mouvement de séparation théorique se double d'une rupture sur le plan politique et institutionnel, et pose la question du rapport à l'Eglise, à l'autorité, à la filiation. Sans doute, la question de « s'autoriser de soi-même » ne prendra plus tout à fait le même sens pour Lacan à partir de ce moment-là. En tous les cas, il renonce à poursuivre son séminaire sur les Noms du Père et entame un *Séminaire XI* qui me semble dans ce contexte, à la fois marqué par l'idée de refondation et la confirmation d'une ouverture nouvelle.

Une idée de refondation tout d'abord, qui apparaît déjà dans le titre du séminaire et dans la volonté de situer le lieu de la psychanalyse par rapport à la science essentiellement, mais aussi par rapport à la philosophie. La première question de Lacan ici en effet, est celle de la pratique

***Ces textes sont une reprise de la lecture des cinq premiers chapitres du Séminaire XI de J. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Cette lecture a eu lieu durant l'année universitaire 2012-2013 sous la direction de J.-R. Freymann. Ce travail a été coordonné par Khadija Nizari-Biringer.***



analytique par rapport à la démarche scientifique : qu'est-ce que la praxis psychanalytique ? Est-ce que la psychanalyse est une science ? D'emblée, il laisse apparaître le fer qui pourra toujours être porté par la psychanalyse dans le discours de la science, celui du sujet de l'énonciation et de la vérité qui la cause. Lacan s'interroge en introduction : on se pose la question du désir de l'analyste, pourquoi ne se pose-t-on pas la question du désir du physicien ? Qu'advient-il du désir du physicien dans le savoir promulgué par la science ?

Or en se confrontant ainsi à la question de la science, Lacan commence à mettre à l'épreuve les limites du symbolique, et les termes de division, de trou, de béance, d'impossible, de coupure s'affirment : il semble que ce séminaire découvre de manière plus nette la visée du réel pour Lacan, et que, comme le disait J.-R. Freymann à propos du réel pulsionnel, Lacan commence ici « à le mettre en place un peu sérieusement », à dégager de plus en plus les termes d'une mise au travail de deux appréhensions du réel, là où la psychanalyse procède et rencontre la science moderne et les mathèmes, c'est-à-dire au lieu du réel comme impossible, au-delà de la réalité, et là où elle prête l'oreille au réel dont la science ne veut rien savoir sur le mode de la forclusion de la vérité comme cause, le réel de la vérité qui la cause, c'est-à-dire le sujet du désir ; visée du réel qui devient dans le séminaire suivant l'impossible savoir du sexe, qui ne cessera plus de faire travailler Lacan de toutes les manières, et qu'il tentera de mathématiser.

Le travail mis en œuvre cette année, et qui s'est constitué de l'enseignement de J.-R. Freymann articulé à ce qu'il a appelé « le questionnement étudiant », et au travail d'interventions sur les références lacaniennes dans le *Séminaire X<sup>P</sup>*, nous invite ici à plusieurs formes de retours : retour sur les circonstances de « l'excommunication »<sup>3</sup>, retour à ce stade de notre parcours sur ce que le travail de cette année nous permet de saisir des enjeux cliniques et théoriques de la reprise par Lacan des quatre concepts fondamentaux<sup>4</sup>, retour enfin sur la manière avec laquelle Lacan amène et introduit ce qui constitue un point clef d'entrée dans la question de l'inconscient lacanien, le sujet du signifiant<sup>5</sup>.

Mais tout d'abord, pour introduire ce travail, je tenterai de dégager un fil de lecture, à partir de l'enseignement de J.-R. Freymann cette année, qui nous a permis d'ouvrir et de mettre au travail notre appréhension du texte, de la démarche de Lacan, de la progression de sa théorisation entre différents temps de son enseignement, mais aussi de ce qui commence à s'esquisser d'une théorisation de la passe et le tour que cela donne à l'élaboration de la cure psychanalytique. Ce fil de lecture se constitue de la confrontation/articulation de dualités qui peut-être finalement se font écho : de la logique du signifiant à la logique du fantasme, de l'articulation entre désir et transfert, des volets synchroniques et diachroniques de l'inconscient chez Freud et chez Lacan, de ce qui se différencie, de l'*automaton* au *tuché*, mais aussi du *tuché* au réel pulsionnel, et que nous voudrions évoquer en deux points.

• *Logique du signifiant et logique du fantasme*. Il me semble que quelque chose s'est d'abord dégagé là, dans un travail de questionnement qui articulera deux logiques et deux temps du séminaire de Lacan (*Séminaires XI et XIV*) soutenu par une question : Qu'en est-il du sujet du fantasme, qui n'est pas le même que le sujet du signifiant ?

• *Transfert et vérité du sujet*. Cela concerne ce qui reste pour moi encore énigmatique et qui a été formulé ainsi par J.-R. Freymann : « le pôle de la naissance du désir et le pôle du transfert sont deux choses tout à fait différentes ».

## 1. Logique du signifiant et logique du fantasme

La logique du signifiant comme point de repère pour aborder l'inconscient lacanien nous permet d'aborder ce qui se formule cette année là : « Il n'y a de cause que ce qui cloche. » Et J.-R. Freymann ajoutera : « Dans la démarche de Lacan, ce qui est énorme c'est de penser que cette logique de l'inconscient est à la base de toutes les logiques. »

Or effectivement, Lacan indique cela dès le début du *Séminaire XI* : la logique du signifiant prédétermine toutes les logiques - en tant qu'elle les cause ? - en tant en tout cas qu'elle se constitue de ce qui fait la condition même de toute conscience, donc aussi d'une ontologie et de la science, c'est-à-dire une faille, une coupure, une division, un manque et pose en deçà la question de l'être ou de non-être, celle d'un « non-réalisé ». Le signifiant est toujours déjà là, et avec lui une logique basée sur une division originaire. Cette logique, Lacan l'expose à partir de son interprétation de l'aliénation et de la séparation et de l'endroit de leur recouvrement comme recouvrement de deux trous et c'est là que l'on peut saisir ce que J.-R. Freymann soulignait pour nous dans cette mise en question de la logique du signifiant par la logique du fantasme : la logique du signifiant vise la constitution du sujet. Et il apporte à cet endroit cette définition plus tardive de l'inconscient lacanien : « L'inconscient est la trace de ce qui opère pour la constitution du sujet ».

Mais le sujet du signifiant, est-ce le sujet du fantasme ? Le sujet du signifiant apparaît ici comme évanescent, « un moment d'évanescence entre deux signifiants », de disparaître de fait dès qu'il représente un signifiant au champ de l'Autre ; et sa logique apparaît dans ce mouvement d'apparition en S2, disparition en S1. Lacan en dégagera la formulation d'un « *cogito* lacanien ».

Le sujet du fantasme n'est pas structuré de la même manière. Et la question reste en suspens, notamment de savoir où se situe le sujet du fantasme dans la logique aliénation-séparation ? Le sujet et l'objet du fantasme sont-ils confondus ?

Nous avons dégagé des éléments d'élaboration de ces questions :

- A partir de l'enjeu, notamment éthique et politique, de la « retraduction » lacanienne du « *Wo Es war, soll Ich werden* », en « Là où c'était, je dois advenir ».

- Concernant la structuration du fantasme, qui jouera dans l'interprétation du transfert, puis qu'il y a ici d'un côté les chaînes signifiantes, qui glissent, et qui glissent dans le cadre de la cure, et le fantasme qui n'est pas une chaîne signifiante mais « une séquence signifiante » qui tourne autour d'un objet. Où se pose l'enjeu du repérage des dimensions diachronique et synchronique de l'inconscient, entre structure et synchronie signifiante<sup>6</sup>.

Le fantasme est support du désir, mais il n'est pas le désir ; c'est-à-dire que même si l'on tourne autour de son fantasme, même si l'on en repère la phrase, cela n'est pas encore la vérité du désir – ce qui pose la question du rapport entre la vérité du désir et l'appréhension du fantasme dans la cure, et notamment dans le truchement du transfert.

## 2. Le transfert et la vérité du sujet

C'est une réflexion que nous avons entamée à partir de l'interprétation lacanienne du cas Dora, plutôt de la position de Freud dans le transfert avec Dora. Lacan relève, entre autres, la dimension de tromperie inhérente à la dynamique du transfert, qu'il abordera par ailleurs de manière notoire à partir de la question du malin génie chez Descartes : comment garantir que la réalité n'est pas causée par une intention tricheuse ? Quand l'Autre se met à faire signe comme Lacan le saisit dans le *Séminaire III* sur les psychoses. Sauf qu'ici Lacan pose la question du transfert à partir de l'enjeu de l'Autre *trompé*, à la base du transfert hystérique.

A cet endroit, J.-R. Freymann différenciera deux temps thématiques de l'élaboration du transfert chez Lacan, d'où découlent deux articulations différentes entre transfert et vérité du désir :

- Celui de l'amour de transfert, celui auquel Lacan se réfère à propos du cas Dora. Dans ce cas là, oui, on pourrait dire que la vérité du sujet est à l'opposé du transfert.
- Celui du sujet supposé savoir. Quand le sujet met l'analyste en place de sujet supposé savoir : à ce moment-là, ce qui est mis en jeu c'est la vérité du sujet dans le sens qu'il suppose à l'Autre le savoir que d'une certaine manière il ne sait pas encore sur lui-même.

Les ouvertures pour élaborer le transfert sont ici multiples, mais à un moment J.-R. Freymann montre que le transfert n'est pas seulement un lien, mais aussi la mise en mouvement d'un agir déterminé par le transfert : comment croiser ces questions ? Qu'est-ce qui est en jeu de l'actualisation du désir et du fantasme dans cette sorte d'agir transférentiel ?

La pause estivale est intervenue au moment où nous abordons la distinction entre tuché et automate, au point où surgit la question du pulsionnel : au-delà du « retour de... » de l'automate, de la chaîne signifiante, à partir de la question du tuché comme rencontre d'un réel « en apparence » accidentel<sup>7</sup> à la question du réel repéré par la psychanalyse, « essentiel », pulsionnel, le *Trieb*, analysée ici par Yves Dechristé : de quelle manière cela serait-il supportable en fin d'analyse, en admettant que l'on ait « traversé » le fantasme fondamental ? Qu'en est-il de la question de l'*Urteil* à cet endroit, d'un jugement évoqué comme devant intervenir au moment de la levée du refoulement, comme tranchant un indécidable ?

Quelque chose revient ici dans les échanges : Lacan vise un au-delà de la traversée du fantasme en fin d'analyse, qui pour J.-R. Freymann serait peut-être plus saisissable aujourd'hui au point où l'on en est d'élaboration de la cure psychanalytique. Et dans ce cadre, il donne un fil de repérage qui irait de la question de la fin d'analyse comme roc de la castration chez Freud, à la question de la fin de l'analyse comme étant l'analyste, chez Lacan, l'analyste en tant qu'il produit un discours, ce qui ouvrirait des perspectives du côté d'une appréhension de la fin d'analyse comme création d'un nouveau discours - discours qui aurait les mêmes référents mais placés autrement.

Toutes ces réflexions et ces hypothèses ont nourri et affûté notre lecture du *Séminaire XI*, c'est ce dont nous tenterons de rendre compte dans les textes thématiques suivants.

---

<sup>1</sup> P. B. Pereira, « Considérations sur l'angoisse », in *Analuein*, n°20, juin 2013, p. 32.

<sup>2</sup> Vous trouverez ci-joint les références des textes qui ont donné lieu à des exposés ou interventions cette année.

<sup>3</sup> Cf. ci-après le texte d'Amine Souirjisur « Le contexte historique du Séminaire XI ».

<sup>4</sup> Cf. les textes de Khadija Nizari-Biringer, « Lacan et l'inconscient freudien », et de Yves Dechristé, « Transfert, répétition, réel ».

<sup>5</sup> Cf. le texte d'Antoine Aufray : « Le sujet et le signifiant dans les quatre premiers chapitres ».

<sup>6</sup> J.-R. Freymann nous indique à ce propos, que l'on peut différencier les séminaires de Lacan à partir de ces deux dimensions, selon qu'il axe tout son travail sur le plan diachronique ou sur le plan synchronique. Ce fil du repérage de l'inconscient lacanien nous a mené par ailleurs jusqu'à la question de l'élaboration du dispositif de la passe comme la question de ce qui s'opère structurellement pour un sujet dans le passage à la position d'analyste.

<sup>7</sup> J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Le Séminaire, Livre XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 55. La référence n'est pas précisée ici mais en utilisant les termes « accidentel » et « essentiel », Lacan semble, dans le prolongement de sa référence à Aristote, faire référence à l'opposition entre essence et accident chez Aristote.

## Le contexte historique du Séminaire XI

Amine Souirji

Avant de déployer son enseignement théorique dans le Séminaire XI, Lacan rappelle pour son nouvel auditoire sa place dans la scène psychanalytique française. Il fait un parallèle entre sa position sur cette scène en ce temps-là et celle de Spinoza, philosophe qui a marqué sa jeunesse. Celui-ci fut exclu de la communauté juive d'Amsterdam le 27 juillet 1656. Il fut l'objet, rappelle Lacan, d'une excommunication majeure (*herem*) puis d'une excommunication sans retour (*shamatta*). Spinoza est né juif et n'a jamais été obligé de se convertir au christianisme bien qu'il ait fait partie, de par ses origines, de cette communauté marrane qui a fui l'Espagne à cause de l'inquisition. Lacan aurait vécu, selon ses dires, le même double rejet par le bannissement prononcé contre lui par l'IPA, bannissement qui a été ratifié par la SFP. Aussi est-il important de signaler que l'IPA a pris soin de ne pas mettre Lacan en position de martyr ou d'excommunié. Elle souhaitait en fait qu'il accepte de lui-même de renoncer à ses fonctions de didacticien au sein de la SFP. La radiation de la liste des didacticiens de la SFP n'entraînait pas de facto, comme le rappelle Elisabeth Roudinesco, une exclusion de l'IPA. D'ailleurs Lacan est resté membre de l'IPA après cette radiation du 13 juin 1963. Lacan affirme qu'il a été négocié pour faire de sa défaite une victoire.

En vérité, il n'a été ni excommunié, ni exclu, mais poussé à un choix intenable pour lui. L'IPA voulait faire de Lacan un maître sans élèves et sans droit à la formation. Sa réponse fut d'agir lui-même un processus d'excommunication et de mettre en œuvre une dissidence sans possibilité de retour.

À l'automne 1963, trois directions étaient possibles pour lui : changer sa pratique, accepter son bannissement ou entrer en dissidence. En optant pour cette dernière option, il fut contraint de fonder son école.

À l'hiver 1963, ayant pris conscience d'avoir perdu une partie de son auditoire, il se tourna vers la philosophie et les philosophes. Jusque-là, il n'avait pas reçu de leur part la reconnaissance qu'il attendait. Mais la situation était en train de changer avec l'avènement d'une nouvelle génération de philosophes toute pétée de structuralisme (Foucault, Althusser, Deleuze, Derrida...). Ils furent des lecteurs attentifs de son œuvre et lui procurèrent par leurs critiques et réflexions la reconnaissance attendue.

À l'âge de trente ans, Althusser commença à s'intéresser à la psychanalyse. En juillet 1963, Lacan entra en contact avec lui dans l'espoir qu'il le fasse venir à l'Ecole Nationale Supérieure (ENS). Il était au courant de ses problèmes psychiatriques. Dans la première lettre qu'il lui adressa après

son séminaire d'adieu à Sainte Anne sur « les noms du père », il mentionna, entre autres, les élèves qui gravitaient autour d'Althusser à l'ENS, et lui demanda de les inviter à lui rendre visite. Le 3 décembre 1963, Lacan et Althusser dînèrent ensemble et parlèrent tard dans la nuit en marchant dans les rues de Paris. Althusser cherchait une alliance avec Lacan et celui-ci un lieu d'hébergement. Un dialogue s'établit entre les deux hommes. Lacan avait comme visée dans cette rencontre les élèves de l'ENS. Il était au courant qu'Althusser avait sensibilisé ses élèves à la doctrine lacanienne. Il espérait faire de ces nouveaux adeptes, rompus à la pensée philosophique, des disciples capables de le lire et de donner un nouveau souffle à son œuvre.

L'intervention d'Althusser auprès de l'historien Fernand Braudel, alors directeur de l'Ecole pratique des hautes études, permit à Lacan d'y avoir une charge de conférence et de tenir son séminaire à l'ENS dans la salle Dussane. Il prépara minutieusement sa première intervention du 15 janvier 1964. Outre ses disciples restés fidèles, il invita à cette conférence de nombreuses personnalités de la scène parisienne (Flacelière, Lévi-Strauss, Henri Ey, e.a.). Sa rupture avec l'IPA y fut mise en acte.

En même temps qu'il proposait une alliance à Lacan, Althusser demanda à ses élèves de travailler sur son œuvre. Il convient de rappeler que c'est par le biais d'Althusser que Lacan fit la connaissance de Jacques-Alain Miller qui aura la place que l'on sait par la suite.

Le 21 juin 1964, Lacan lança un appel pour fonder son école. Tout le monde, sachant qu'il avait décidé sa rupture finale, attendait de lui un acte significatif et fort. Il avait enregistré une déclaration sur magnétophone, dans laquelle il annonçait la fondation de son école. Il avait, paraît-il, rédigé dans le plus grand secret son acte de fondation et travaillé tout l'été à la rédaction des statuts de son école.

### BIBLIOGRAPHIE

J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Le Séminaire, Livre XI*, Seuil, 1973.

E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, tome 2, Seuil, 1986.

E. Roudinesco, *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, 1994.

# Lacan et l'inconscient freudien

Khadija Nizari-Biringer

En 1976 Lacan a dit que Freud a découvert l'inconscient et que lui-même a trouvé ce qu'il y a dedans. Par cette affirmation, Lacan annonce que son élaboration théorique s'inscrit, sans doute, dans le cadre de la découverte freudienne, mais qu'elle cherche surtout à aller au-delà. Son objectif est de préciser comment ce même inconscient, qui constitue en réalité l'hypothèse fondatrice de la psychanalyse, est structuré.

En effet, si Lacan est toujours parti des écrits théoriques de Freud, rappelons que ce dernier les a plus ou moins rédigés au fur et à mesure de sa découverte dans le cadre de sa pratique clinique, qui est elle-même nouvelle et surtout différente de ce qui se pratiquait à l'époque. Il est ainsi nécessaire de garder à l'esprit l'importance de distinguer les différentes élaborations conceptuelles en fonction des courants théoriques qui les soutiennent.

Si c'est à partir de sa pratique clinique que Freud a découvert l'inconscient et son fonctionnement, il lui a fallu mettre en place, après coup, un développement métapsychologique, qui allait lui permettre de soutenir les fondamentaux de cette découverte. En effet, dans l'avant-propos des traducteurs du petit recueil intitulé *Métapsychologie*, on peut lire la phrase suivante: «En mars 1915, Freud entreprend une série d'articles destinés, selon ses propres termes, "à clarifier et à approfondir les hypothèses théoriques sur lesquelles un système psychanalytique pourrait être fondé" »<sup>1</sup>. C'est dire qu'aussi bien la découverte de l'inconscient que son fonctionnement et ses implications théoriques ont nécessité une précision conceptuelle instantanée, et ce dans le but de définir un statut spécifique et différentiel d'inconscient et de la théorie psychanalytique.

Dans son séminaire sur *Les quatre concepts fondamentaux*<sup>2</sup>, Lacan tient à différencier l'inconscient freudien de la notion de l'inconscient telle que développée dans la philosophie ou encore dans la théologie: «L'inconscient freudien n'a rien à faire avec les formes dites de l'inconscient qui l'ont précédé, voire accompagné, voire qui l'entourent encore»<sup>3</sup>. Ensuite, il souligne, mais cette fois-ci au sein même de la théorie psychanalytique, les points fondamentaux qui lui permettent de distinguer le concept de l'inconscient, tel qu'il le définit lui-même, de l'inconscient freudien. L'élaboration de ce qu'il a appelé lui-même «linguisterie» était, sans doute, un appui majeur qui lui a permis de se démarquer, dans ses développements, de certaines conceptions freudiennes.

Avant de reprendre ses explications, rappelons brièvement les idées principales du texte de Freud sur «L'inconscient»<sup>4</sup>.

Pour Freud, l'inconscient est constitué de représentants de pulsions. C'est un contenu qui est régi par les mécanismes du processus primaire, à savoir la condensation et le déplacement. Le système inconscient est un système vivant et très actif, puisque son contenu tente continuellement de franchir la barrière de la censure pour venir à la conscience. Ce contenu, nous dit Freud, renvoie en réalité à des désirs d'enfant qui sont restés fixés dans l'inconscient. Et en dernier lieu, ce qui caractérise particulièrement l'inconscient, c'est qu'il s'agit d'un système a-temporel, contradictoire et qui échappe à la logique.

De plus, Freud avance deux hypothèses au sujet de l'inconscient. Selon la première, la représentation peut être inscrite aussi bien dans le système conscient que dans le système inconscient, ce qui veut dire d'une part que l'inconscient n'existe que par rapport à d'autres systèmes (conscient et préconscient), et que d'autre part, il existe une séparation topique de ces systèmes conscient, préconscient et inconscient.

Selon cette première hypothèse, la représentation peut être présente à deux endroits différents de l'appareil psychique; ce qui sous-entend qu'elle peut passer d'un système à l'autre, mais à condition que la barrière de la censure le permette. Freud précise que ce mouvement de la représentation n'altère pas sa première inscription. Au contraire, ces différents niveaux d'inscription renvoient à la question des traces mnésiques qu'il avait déjà développée dans son article «De l'esquisse d'une psychologie scientifique»<sup>5</sup>.

Quant à la deuxième hypothèse, Freud dit que quand une représentation change de localisation, ce changement d'état n'est que fonctionnel. Autrement dit, il y a eu levée de refoulement du fait de la levée de la censure. Mais le plus important dans ce mouvement, c'est qu'après la levée du refoulement suit un travail de jugement qu'il faut opérer par rapport aux différentes pulsions qui vont apparaître et qui peuvent être très ambivalentes. Ce travail de jugement est, lui-même, un travail inconscient qui fait partie du processus même de la levée du refoulement.

Dans le chapitre intitulé «L'inconscient freudien et le nôtre», Lacan commence, comme mentionné plus haut, par distinguer épistémologiquement l'inconscient freudien de l'inconscient des philosophes et des théologiens. Il rappelle que l'inconscient chez les philosophes ou dans les autres disciplines est ce qui renvoie au «non conscient» ou le «non su». Cela est totalement différent de ce qui se passe en psychanalyse. Car comme l'a expliqué J.-R. Freymann lors de nos séances de lecture de ce séminaire, «le rapport à l'inconscient est ce qui se fait par le biais des formations de l'inconscient». C'est la reprise, dans un certain cadre, des formations de l'inconscient tels que l'oubli, le rêve, le symptôme, etc., qui permet de reconstituer l'inconscient lui-même et de le penser. C'est autour de cette question de la reconstitution qu'un rapprochement peut avoir lieu avec les



conceptions philosophico-théologiques, car cela évoque la question de la mémoire et des traces mnésiques. C'est à ce niveau aussi qu'un croisement entre la dimension diachronique et la dimension synchronique peut prendre forme, souligne J.-R. Freymann.

Qu'en est-il de l'inconscient lacanien ? Quand Lacan a affirmé avoir trouvé ce qu'il y a dans l'inconscient que Freud a découvert, il parle en réalité de ce qu'il a appelé «la logique signifiante». Cela peut renvoyer, dans un premier temps, à ce fonctionnement des processus primaires défini par Freud et qui se base sur la logique du déplacement et de la condensation.

Lacan va reprendre, et ce durant plusieurs années, cette question de «la logique signifiante». Il va même jusqu'à soutenir qu'elle est la base de toutes les logiques. C'est dans le séminaire sur *L'acte psychanalytique* qu'il va enfin dire que : «l'inconscient est la trace de ce qui opère pour la constitution du sujet»<sup>6</sup>. Autrement dit, la «logique signifiante» est une logique qui a pour visée la constitution du sujet. J.-R. Freymann rappelle cette autre formule : «Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant». C'est pour dire que le sujet n'est pas très consistant et que sa place est toujours en mouvement, il est le moment d'évanescence pris entre deux signifiants ; autrement dit, le sujet n'est que dans ce moment de coupure, le moment où il passe inconsciemment d'un signifiant, par lequel il est agi, à un autre signifiant.

Ainsi si le travail de la cure analytique s'élabore sur l'association libre, définie depuis le début par Freud comme règle fondamentale et soutenue comme technique de base, il va sans dire que le but de l'analyse, d'après la théorie lacanienne, est la constitution du sujet et non pas la solidification du moi, comme cela peut être le cas dans un travail de thérapie. La constitution du sujet fait qu'il y a une dimension synchronique, c'est-à-dire qu'à un moment donné, au fur et à mesure que les signifiants glissent, dans le cadre de ce mouvement de signifiants il va y avoir une sorte d'effet qui fait qu'un sujet va se constituer et va, surtout, se supporter comme sujet manquant. Ainsi, le sujet n'est ni un être ni un «néo-moi», ni un «ego», le sujet est fondamentalement clivé. Autrement dit, c'est une sorte de béance qui fonctionne à l'intérieur même de la structure psychique. Dans la cure, il ne s'agit pas d'opérer un changement de structure, mais plutôt un changement dans la structure. C'est un travail qui doit se baser sur une éthique précise du sujet, une éthique du désir et du manque.

Lacan rappelle que c'est Freud qui, dans sa démarche de découvreur de l'inconscient, a délimité le cadre de sa découverte, c'est lui qui a donné son statut d'éthique à l'inconscient. Selon Lacan, quand Freud dit : «Quoi qu'il en soit il faut y aller»<sup>7</sup>, cela renvoie à sa soif de vérité, puisque malgré son statut d'être évasif et inconsistant, l'inconscient finit par se manifester. Lacan précise, ensuite, que la

démarche de Freud est une démarche cartésienne, car elle s'appuie sur le mécanisme de doute qui permet d'atteindre ce dont on peut être certain. Autrement dit, dans l'abord du fonctionnement même de l'inconscient le plus important est de surmonter toute idée reçue, et toute interprétation préalable du contenu de l'inconscient : «Je ne suis pas sûr je doute»<sup>8</sup>. Ainsi le doute est ce qui fonde le sujet de la certitude.

En effet, quand Lacan affirme que l'inconscient est une structure de béance, c'est pour dire que c'est le manque fondamental qui provoque la structuration du sujet : «L'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet - d'où ressurgit une trouvaille, que Freud assimile au désir - désir que nous situerons provisoirement dans la métonymie dénudée du discours en cause où le sujet se saisit en quelque point inattendu»<sup>9</sup>. Nous l'avons vu avec Freud, l'inconscient est ce qui échappe à la contradiction, à la localisation spatio-temporelle et à la fonction du temps. Son statut reste donc particulièrement difficile à délimiter, d'où cette phrase de Lacan : «l'inconscient, c'est l'évasif», «ce qui cloche» ou encore «ce qui n'est pas réalisé». Face à cette dimension de l'évasif, Lacan va introduire la notion des temps logiques. Il va différencier le temps du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Et il précise que c'est surtout entre le temps du regard et le moment de conclure que l'apparition évanescence du sujet va se faire.

Et J.-R. Freymann de préciser que ce ne sont pas les mots de l'Autre qui structurent l'enfant, c'est plutôt ce qu'il y a entre les mots qui est à la base de la structuration du sujet. C'est à cet endroit même que le désir émerge, c'est-à-dire au lieu du manque à être, là où le sujet est indéterminé, où il est mené, véhiculé par un signifiant à l'autre.

---

<sup>1</sup> S. Freud (1915), «L'inconscient», in *Métapsychologie*, coll. Folio/essai, Gallimard, 1968, p. 7.

<sup>2</sup> J. Lacan (1964), Les quatre concepts fondamentaux de l'inconscient. *Le séminaire, Livre XI*.

<sup>3</sup> Ibid., p. 32.

<sup>4</sup> S. Freud, op. cit., p. 65.

<sup>5</sup> S. Freud (1895), «De l'esquisse d'une psychologie scientifique», in *Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956.

<sup>6</sup> J. Lacan (1967-1968), *L'acte psychanalytique. Le Séminaire, Livre XV*, inédit.

<sup>7</sup> J. Lacan J., op. cit. note 2, p. 41.

<sup>8</sup> Ibid., p. 41.

<sup>9</sup> Ibid., p. 36.

## Sujet et signifiant dans les premiers chapitres du Séminaire XI de Jacques Lacan

Antoine Aufray

Dans le présent texte, j'essaie de dégager, en suivant de près le texte du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* dans son édition du Seuil<sup>1</sup>, ce que Lacan dit du sujet et du signifiant dans les quatre premiers chapitres. Ces deux concepts ne sont pas au cœur du séminaire, qui ouvre une nouvelle période dans l'enseignement lacanien par l'étude des concepts *d'inconscient, de pulsion, de répétition et de transfert*, comme cela est annoncé dans le premier chapitre. Lacan aborde cette étude par la question épistémologique fondamentale : « La psychanalyse est-elle une science ? », et s'appuie dans sa réflexion sur les outils conceptuels forgés dans les premières années de son séminaire, notamment ceux qu'il a tiré de la linguistique structuraliste. Son discours tourne autour de la notion de *sujet*, terme qui semble aussi évanescent que ce qu'il désigne, Lacan se distingue, déjà en cette année 1963, de la pensée structuraliste de l'époque, tout en éclairant d'un jour nouveau le concept freudien de *Ich*.

Dans la première leçon introductive, Lacan pose plusieurs jalons pour la suite. Il parle tout d'abord de la situation dans laquelle il fait son nouveau séminaire, conséquence de l'« excommunication majeure » dont il vient d'être l'objet. Situation qui lui a donné la sensation d'être « négocié ». Au moment de cette réflexion, il livre les premières remarques du séminaire sur la notion de *sujet*, puisqu'il dit qu'il n'est pas exceptionnel pour un sujet d'être négocié, étant donné que « ce que nous livre toute appréhension un peu sérieuse de la structure sociale est l'échange » (p. 13), et ce qui s'échange, ce sont des individus que Lacan appellent « supports sociaux ». Les sujets sont donc des supports et ils existent dans l'échange au sein de la structure sociale.

Lacan pose que la psychanalyse est une praxis, qu'il définit de la façon suivante : « Qu'est-ce qu'une praxis ? [...] C'est le terme le plus large pour désigner une action concertée par l'homme, quelle qu'elle soit, qui le met en mesure de traiter le réel par le symbolique » (p. 15). La psychanalyse est donc une *praxis*, mais est-elle une science ? C'est la question que pose Lacan. Une science se définit entre autres par son objet, et par une mise en formules, ce qui ne suffit néanmoins pas. Cette question est là pour permettre de redonner une assise théorique à la psychanalyse, et sortir de la litanie de la littérature psychanalytique qui ne fait que ramener un matériau clinique hétéroclite à une série de platitudes, selon lui. Par une série de métaphores filées tenant du jeu de kyrielles,

Lacan en arrive à pointer que « le trait différentiel de l'hystérique est précisément celui-ci – c'est dans le mouvement même de parler que l'hystérique constitue son désir. De sorte que ce n'est pas étonnant que ce soit par cette porte que Freud soit entré dans ce qui était, en réalité, les rapports du désir au langage, et qu'il ait découvert les mécanismes de l'inconscient » (p. 20). Dans ce passage, Lacan revient sur l'expérience clinique princeps de Freud pour mettre en valeur le rapport du désir et de la parole chez l'hystérique, ce qui lui permet de dire que c'est en explorant les rapports du désir au langage que Freud a mis au jour les mécanismes de l'inconscient. Les trois sont donc déjà liés : *désir-langage-inconscient*. On voit comment cette mise en valeur peut s'articuler avec la conception d'un sujet comme intriqué dans l'échange et comme « support » évoquée par Lacan sans lien particulier, semblait-il, avec la suite. À partir de cette mise en valeur du rapport du désir et du langage, Lacan explique qu'il a placé l'examen des quatre concepts freudiens *d'inconscient, répétition, transfert, pulsion*, en relation avec la fonction du signifiant.

Dans le deuxième chapitre, Lacan aborde la notion d'inconscient. Il cherche à la fois à situer son approche pour les auditeurs nouveaux et à démarquer le concept de l'inconscient freudien des autres, y compris du sien.

On voit en filigrane cheminer de conserve, à travers son discours sur l'inconscient, les références à son approche par le langage et le signifiant. Comme dans le premier chapitre, le langage n'est pas ici l'objet premier du discours, mais est néanmoins toujours là, en relation avec ce qu'il dit.

Il commence par prévenir qu'il a dû mettre l'accent sur l'« instrument du psychanalyste », la parole, tombé dans le mépris ou du moins la méconnaissance. Il continue ensuite son propos sur l'inconscient en rappelant sa propre formule « l'inconscient est structuré comme un langage ». Pour expliciter cela, il fait référence à la linguistique structuraliste, par lui assimilée à « la » linguistique, qui mettrait en avant un modèle qui serait selon lui « le jeu combinatoire opérant dans sa spontanéité, tout seul, d'une façon présubjective - c'est cette structure qui donne son statut à l'inconscient » (p. 29). On pense ici à la notion de valeur du signe développée par Saussure, qui dit qu'un élément du système linguistique a une valeur en fonction de sa place dans le système et en particulier en fonction de tout ce qu'il n'est pas. Mais quand on parle de « l'arbitraire du signe » ou de la valeur du signe, il s'agit là de langue et non de parole. Lacan s'appuie donc sur le fait que dans le système d'une langue, personne en propre n'a « décidé » l'agencement des éléments (mis au jour par le linguiste), est-ce là le « jeu combinatoire opérant dans sa spontanéité » ? On peut le supposer, malgré le terme de « combinatoire », qui fait plutôt référence en linguistique à la parole, où, précisément, c'est le locuteur qui combine les unités

linguistiques pour effectuer un acte de langage, certes dans les limites des règles combinatoires de la langue, ce n'est donc plus vraiment un « jeu combinatoire spontané ». En tout cas, Lacan s'appuie sur l'absence de volonté subjective dans l'émergence des systèmes linguistiques mis au jour par les linguistes pour attribuer la même « structure » à l'inconscient. L'inconscient « qui parle » (p. 35). Mais avant d'y revenir, il situe d'abord l'inconscient de Freud, comme différent. L'inconscient freudien se comprend par référence à la notion de cause et sa dimension de masque d'un inexplicable, de discontinuité : on pose une cause là où entre la cause et la chose causée il y a de l'inexplicable.

« L'inconscient freudien, c'est à ce point que j'essaie de vous faire viser par approximation qu'il se situe, à ce point où, entre la cause et ce qu'elle affecte, il y a toujours la clocherie » (p. 30). L'inconscient freudien se présente comme du « non-né ».

Passés ces développements sur la situation de l'inconscient freudien, Lacan va faire le lien avec les notions qu'il a lui-même développées autour de la fonction du signifiant. Tout d'abord, d'après lui, son approche permet de se garder des identifications abusives, comme par exemple inconscient = sujet (p. 34). L'inconscient n'est pas le sujet, mais il se comporte comme lui : « Au niveau de l'inconscient, il y a quelque chose en tous points homologue à ce qui se passe au niveau du sujet – ça parle, et ça fonctionne d'une façon aussi élaborée qu'au niveau du conscient, qui perd ainsi ce qui paraissait son privilège » (p. 33). De quoi parle l'inconscient ? Du sujet dans sa dimension de coupure : « Bref, au niveau où tout ce qui s'épanouit dans l'inconscient se diffuse, tel le mycélium, comme dit Freud à propos du rêve, autour d'un point central. C'est toujours du sujet en tant qu'indéterminé qu'il s'agit » (p. 35). Lacan pose que le travail le plus important de l'inconscient, avant le refoulement, c'est la censure, qu'est-ce qui tombe ainsi dans l'oubli ? Des signifiants. C'est eux qui continuent à parler du sujet dans les manifestations qui en percent parfois dans les rêves, les actes manqués (« Oblivium, c'est que qui efface, quoi, le signifiant comme tel », p. 35).

Dans le troisième chapitre, Lacan poursuit sur la notion d'inconscient et son statut. Il trace un parallèle entre la méthode de Freud et celle de Descartes. Chez Descartes, la méthode du doute renvoie dans l'hypothétique non-existence toute certitude antérieure, mais cette déréalisation du monde s'arrête sur la certitude de l'existence du sujet du doute, puisque pour douter, il faut penser, et au moment où le sujet se livre à cet exercice, il pense, donc il y a bien un sujet agent (ou support ?) de cette pensée, donc le locuteur qui énonce je doute peut conclure, je pense et donc j'existe. Revenant sur la formule des *Méditations métaphysiques*, il pointe que, de la même façon, Freud s'appuie sur le doute, qui est partout là

présent dans son expérience, en particulier dans le récit de rêve : « A cette fin, la première chose à faire est de surmonter ce qui connote tout ce qu'il en est du contenu de l'inconscient - spécialement quand il s'agit de le faire émerger de l'expérience du rêve - de surmonter ce qui flotte partout, ce qui ponctue, macule, tachette le texte de tout communication de rêve - je ne suis pas sûr, je doute ». Ainsi, pour Lacan, la démarche de Freud est cartésienne, puisqu'il fonde une certitude sur un doute : « Freud, là où il doute - car enfin ce sont ses rêves, et c'est lui qui, au départ, doute - est assuré qu'une pensée est là qui est inconsciente, ce qui veut dire qu'elle se révèle comme absente » (p. 44). Une différence se dessine toutefois entre les deux penseurs, puisque, comme le signale la formulation précédente, la pensée, attestée par le doute du rêveur, est inconsciente, c'est-à-dire qu'elle est absente à la conscience, à l'état de veille. Ainsi, pour Lacan, la pensée précède la certitude chez Freud, pas forcément chez Descartes : « Descartes ne le savait pas, sauf que ce fut le sujet d'une certitude et le rejet de tout savoir antérieur - mais nous, nous savons, grâce à Freud, que le sujet de l'inconscient se manifeste, que ça pense avant qu'il entre dans la certitude » (p. 45) ; le sujet est chez lui dans l'inconscient (p. 44). En conséquence de quoi, il convient dans l'analyse de se départir de la hiérarchisation entre ce dont le sujet est sûr ou n'est pas sûr, en effet : « La plus frêle indication que quelque chose entre dans le champ doit le faire tenir, par nous d'une égale valeur de trace quant au sujet » (p. 46). Ce chapitre est finalement le moment où Lacan fait le lien entre le concept freudien qu'il avait commencé à développer, *l'inconscient*, et le concept, plus lacanien de sujet par le biais d'un rapprochement original entre la démarche freudienne et la démarche cartésienne. On note dans les formulations que quelque chose pense hors de la conscience que l'on peut en avoir et que le sujet, qui est chez lui dans l'inconscient, se manifeste par des traces.

Dans le quatrième chapitre, Lacan introduit la répétition en développant ce qu'il disait sur le doute, le sujet et les signifiants. Ce développement se fait en croisant les notions en un réseau, le chapitre s'intitulant précisément dans l'édition de Miller « Le réseau des signifiants », il organise lui-même les concepts dont il est question en réseau. L'inconscient est constitué de pensées : « Il l'affirme constitué essentiellement, non par ce que la conscience peut évoquer, étendre, repérer, faire sortir du subliminal, mais par ce qui lui est, par essence, refusé. Et cela comment Freud l'appelle-t-il ? Du terme même dont Descartes désigne ce que j'ai appelé tout à l'heure son point d'appui : *Gedanken*, des pensées » (p. 53). L'inconscient qui parle du sujet, Freud va le chercher dans le texte du rêve, marqué par le colophon du doute. Tout devient, dans ce texte, matière à apporter du signifiant : « Le colophon du doute fait partie du texte. Cela nous indique que Freud place sa certitude, *Gewissheit*, dans la seule constellation des signifiants tels

qu'ils résultent du récit, du commentaire, de l'association, peu importe la rétractation. Tout vient à fournir du signifiant, sur quoi il compte pour établir sa *Gewissheit* à lui». Le rêve, c'est là où le sujet est chez lui, et le sujet est «le lieu complet, total, du réseau des signifiants». C'est en ce que les signifiants du sujet forment un réseau, que précisément, on le repère dans le texte. C'est ce que Lacan dit page 54. Pour repérer le lieu du sujet, le «là où c'était», il n'y a pas d'autre méthode que de repérer les recoupements du réseau signifiant: «Et pour savoir qu'on y est, il n'y a qu'une seule méthode, c'est de repérer le réseau, et un réseau, ça se repère comment? C'est qu'on retourne, qu'on revient, qu'on croise son chemin, c'est que ça se recoupe toujours de la même façon, et il n'y a pas, dans ce chapitre sept de la Science des rêves, d'autre confirmation à sa *Gewissheit* que cela» (p. 54).

Par un saut qui passe par l'évocation d'une lettre à Fliess, Lacan introduit un autre lieu du sujet: l'interstice entre perception et conscience: «C'est là le lieu où se joue l'affaire du sujet de l'inconscient. Et ce n'est pas, dit Freud, un lieu spatial, anatomique, sinon comment le concevoir tel qu'il nous est présenté? - immense étalement, spectre spécial, situé entre perception et conscience comme on dit entre cuir et chair». La perception laisse des «traces», *Wahrnehmungszeichen*. Lacan traduit dans ses concepts à lui, issus de ce qu'il a fait du structuralisme linguistique, ces *Wahrnehmungszeichen* par «signifiants»: «Mais nous, nous pouvons tout de suite leur donner, à ces *Wahrnehmungszeichen*, leur vrai nom de signifiants» (p. 55). Les signifiants du sujet, qui se repèrent dans le texte du rêve, marqué au sceau du doute, se forment donc dans le passage de la perception à la mémoire, la perception laissant derrière elle des traces, que Lacan identifie comme des signifiants. Ces traces ne se déposent pas au hasard mais en fonction de la structure du sujet (p. 55). C'est ainsi, par le biais des signifiants dans leur lien au sujet, leur organisation en réseau indiquant le lieu du sujet, formés dans la mémoire de la perception, qu'est introduit la répétition (*Wiederholen*, p. 59). Le sujet creuse un sillon énigmatique, énigme qui se retrouve dans le terme de répétition: «Rien n'a plus fait énigme [...] que ce *Wiederholen*, qui est tout près [...] du haler du sujet, lequel tire toujours son truc dans un certain chemin d'où il ne peut pas sortir» (p. 60).

## Transfert, répétition, réel

Yves Dechristé

Dans le *Séminaire XI*, Lacan aborde de façon innovante la fonction de la répétition en s'appuyant sur deux articles principaux de Freud que sont les articles «Remémoration, répétition et perlaboration» de 1914<sup>1</sup> et «Au-delà du principe de plaisir» (1920)<sup>2</sup>. Il restitue à la répétition sa véritable nature, ce qui oblige de distinguer répétition et transfert.

Freud avait introduit la notion de répétition très tôt, notamment dans le cas Dora, à travers la dimension du transfert défini comme répétition d'un amour infantile d'une part, et d'autre part comme idéalisation de l'état amoureux, puisque les figures parentales sont les premières à être idéalisées. Cette observation a conduit à confondre le transfert comme répétition et la répétition comme transfert. La référence à l'«Au-delà du principe de plaisir» apporte une première distinction lorsqu'il dit que la reproduction dans le transfert «survient avec une fidélité non désirée [...] elle a toujours pour contenu un fragment de la vie sexuelle infantile, donc du complexe d'Œdipe et ses ramifications». Le transfert actualise donc le conflit infantile, il met au premier plan la répétition de situations, émotions, qui ne doivent pas être prises en un sens réaliste. Autrement dit, «répétition n'est pas reproduction», souligne Lacan<sup>3</sup>. Ce qui se répète donc dans les manifestations transférentielles, c'est la réalité psychique, à savoir le désir inconscient et les fantasmes qui y sont associés. Il exprime ici l'indestructibilité du fantasme inconscient.

Dans «L'amour de transfert» (1915)<sup>4</sup>, Freud souligne: «Ce que cherchent tous les patients: (c'est) traduire en acte, reproduire dans la vie réelle, ce dont ils devraient seulement se ressouvenir et qu'il convient de maintenir sur le terrain psychique en tant que contenu mental». L'accent est ici porté sur la dimension de mise en acte dans le transfert. Ce qui a été oublié se manifeste en acte plutôt qu'en souvenir, sans que l'analysant sache qu'il s'agit d'une répétition, ni que les actes qu'il est en train de commettre sont en rapport avec le lien transférentiel actuel. Et c'est au moment où des contenus refoulés particulièrement importants risquent d'être dévoilés, qu'apparaît la résistance, soit sous la forme d'une panne dans les associations de l'analysant, soit sous la forme d'un renforcement de l'amour de transfert. Ce peut être également le moment de survenue d'un amour qui est un transfert latéral. Plus la résistance à se souvenir est grande, plus la mise en acte, c'est-à-dire la compulsion de répétition, va s'imposer. La fonction du transfert porte ainsi en elle-même une contradiction; elle est résistance au sens où elle s'oppose à la remémoration par la mise en acte. Dans un autre sens, elle est le terrain privilégié pour saisir à chaud, «in statu nascendi», la singularité du patient avec la force de ses désirs et fantasmes inconscients.

<sup>1</sup> Les numéros de pages cités dans le présent texte font référence à l'édition de poche du séminaire: Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Le Séminaire, Livre XI*, texte établi par Alain-Jacques Miller, coll. Points Essais, Paris, Seuil, 1973.



Les postfreudiens vont confondre transfert et répétition, entendue comme jouant toujours la même position. Le transfert devient une régression, l'analyse consiste à conscientiser, avec comme finalité de l'analyse une identification au moi fort de l'analyste mis en position d'idéal du moi. Mais ce qui est compatible n'est pas nécessairement identique, il y a une différence entre réédition d'un modèle infantile et une relation actuelle de même forme.

Cette contradiction, ces résistances, ces déviations de la pratique analytique, vont pousser Lacan à conceptualiser. On ne peut en effet que constater l'inefficacité des interprétations qui assimilent le transfert à un déplacement et à une répétition des conflits infantiles du patient sur l'analyste, comme à trouver un répondant biologique ou réel à l'objet du fantasme. Lacan va définir le transfert autrement.

D'une part en introduisant la dimension du sujet qui n'est pas présente chez Freud. Elle y était déjà implicitement présente, comme le montre Lacan dans l'analyse de Dora (c'est le retour à Freud de Lacan), où il met en exergue les moments de retournement dialectique dans la cure. Alors qu'elle vient dénoncer auprès de Freud une situation dont elle est parfaitement consciente concernant les relations entre son père et Madame K., qui l'amène à se trouver placée comme objet des avances de Monsieur K., Freud l'interpelle: «D'accord, mais quelle est ta part dans ce qui t'arrive?». Il intervient dans le transfert en lui pointant un volet du fantasme, dont le sujet ne veut spontanément rien savoir. Cette intervention, nous dit J.-R. Freymann, qui vise à retourner le sujet et l'objet, est essentielle dans les entretiens préliminaires, en ce qu'elle pose la question du sujet. L'acceptation souvent limitée de telles interventions soulève la part de résistance du sujet à la vérité. Rester dans un discours qui veut faire sens, c'est mettre en place un système de croyance, ce n'est pas la psychanalyse. Si dans l'expérience freudienne, le moi est une instance qui se met en travers du discours à mesure que celui-ci suit son propre mouvement, vers quelque chose que l'on va appeler vérité, fût-elle mensongère ou trompeuse, Lacan «démôitise» la question.

De façon corrélatrice, il désigne le support du transfert par le Sujet supposé Savoir (SSS). La vérité du sujet n'est pas dans l'amour de transfert, mais dans la supposition d'un SSS; c'est-à-dire que je suppose à l'Autre un savoir qui est au fond le savoir que je ne sais pas encore sur moi-même. Dans le cas Dora, l'insistance de Freud à vouloir reconnaître un désir inavoué de Dora pour Monsieur K., témoigne de son ignorance à avoir été mis à son insu à la place de Monsieur K. Par cette insistance, il reprend celle de Monsieur K., et n'occupe plus la place d'interprète qui lui aurait permis d'interpréter ce qui était là mis en acte. Il n'occupe donc pas cette position de tiers, dénommée position du Sujet Supposé Savoir. Freud ne pouvait pas encore voir que le désir de l'hystérique, c'est de soutenir le désir du père, dans le cas Dora, de le soutenir par procuration<sup>5</sup>.

Lacan insiste ainsi sur la division du sujet qui parle: son ambition de connaissance à vouloir englober la vérité de la parole est une illusion, puisque cette vérité se situe en un autre lieu, ek-centré, autre que celui du discours intentionnel, où s'accumulent les signifiants. Autrement dit, «l'inconscient, c'est le discours de l'Autre»: le discours du sujet n'est pas premier, c'est en tant qu'autre qu'il désire, et il faudra à ce sujet, se débrouiller avec le discours de l'Autre pour se constituer, et il y aura toujours un manque de signifiant pour le signifier, d'où perte, manque à être. Le discours analytique permet le déroulement des chaînes signifiantes, avec les réseaux signifiants auquel répond le sujet du signifiant d'une part, et le sujet du fantasme supporté par la structure du fantasme de l'autre.

C'est ici que Lacan apporte une clé pour avancer par rapport à la question de la répétition. Il fait appelle à la philosophie d'Aristote avec les fonctions de la *tuché* et de l'*automaton*.

L'*automaton*, c'est le réseau des signifiants<sup>6</sup>; il renvoie à l'idée d'un retour au même point, à un état antérieur où le sujet ne serait pas confronté à son manque à être lié à sa dépendance aux signifiants. Là où il pourra venir s'identifier en tant que manque, le sujet interpose sa réalité, ses fantasmes, le transfert pour parer au vide de l'angoisse face au désir de l'Autre. L'*automaton* fait penser à l'idée que l'on peut dépasser les limites imposées par la prise du sujet dans le langage, ce qui soutient un mouvement de retour.

A cette première perte se superpose une deuxième perte liée à un manque réel, antérieur au dire, un point mythique, évoquant le narcissisme primaire, un point vers lequel on veut aller alors qu'il n'a jamais existé, par conséquent inaccessible. La fonction de la répétition, c'est de pointer le rapport de la pensée et du réel<sup>7</sup>. Une pensée évite toujours la même chose, le réel, ici ce qui revient toujours à la même place. C'est ce point que Lacan interroge en évoquant la *tuché*: «La *tuché* [...], c'est en effet d'une rencontre, d'une rencontre essentielle, qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert – d'un rendez-vous où nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe [...] Le réel est au-delà de l'*automaton*»<sup>8</sup>. Ce réel qui se dérobe, on n'y a pas accès, si ce n'est qu'en extrême confrontation, dans les effets de rencontre. Par rencontre essentielle, il désigne une rencontre nécessaire, non accidentelle<sup>9</sup>, qui va au-delà du principe de plaisir, présentée initialement sous la forme du traumatisme par défaut d'écran fantasmatique, motivée ici par l'hypothèse de la pulsion de mort qui veut rétablir un état antérieur. Par «rendez-vous», il évoque un lieu où le sujet est appelé, poussé, indépendamment de sa volonté consciente. Ce qui est inscrit au cœur de la répétition, c'est un ratage, un échec, un manque.

Reprenant la question du rêve «Père, ne vois-tu pas que je brûle ?», il situe la rencontre, toujours manquée, entre le rêve et le réveil, lequel n'est autre que la conscience de la représentation de ce qui s'est passé. Ce qui nous réveille, c'est l'autre réalité derrière le manque, la béance du réel, à l'origine de ce que l'inconscient produit dans le rêve.

Ce que l'on touche, c'est le réel de la pulsion, puisqu'elle n'est ni dans une dimension symbolique, ni imaginaire. Le réel de la pulsion, c'est la question de la limite, de l'absence de satisfaction pulsionnelle, de l'absence d'objet qui confronte de façon radicale, intime, au statut de sujet divisé, marqué par le manque. Ce qui compte dans l'analyse, ce n'est pas la satisfaction hypothétique du désir par un artéfact, mais le réel qui se trouve derrière le a et désigné par lui, qui indique le trou dans la représentation. Autrement dit, reconnaître que l'objet du désir est fondamentalement perdu, ce qui maintient le sujet dans son rapport au désir, et permet la mise en place des signifiants au-delà du narcissisme.

Ainsi, le sujet se structure à partir du nouage des trois dimensions, Réel, Imaginaire et Symbolique. Le transfert analytique, symbolique (qui permet d'extraire les termes signifiants qui reviennent) est toujours associé au transfert imaginaire avec de l'amour de transfert qui met également en jeu une forme de répétition. Le point ultime du questionnement de Lacan en 1964, c'est d'aller au-delà

du fantasme, pour «toucher» à la question du réel, de la pulsion. L'objet de la psychanalyse se déplace du désir vers le réel: «La place du réel, qui va du trauma au fantasme – en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier dans la fonction de la répétition»<sup>10</sup>. Ce réel, toujours couvert par le trauma ou l'écran du fantasme, «c'est le *Trieb*».

En imputant la compulsion de répétition à la pulsion, Lacan ne contredit pas la thèse freudienne de 1920. Il introduit l'idée de la répétition, comme «rencontre manquée», rencontre «essentielle», et fait entendre le texte de Freud d'une autre façon. De la même façon, il différencie, distingue répétition et transfert. La pulsion apparaît comme ce qui du réel se manifeste au sujet comme poussée, non repris par le fantasme, ni intégré avec le désir, ni lié avec l'amour. Il y aurait ainsi un en-deçà de la question du désir: la jouissance. L'au-delà de la question du désir; les pulsions, avec cette question de savoir comment signifier quelque chose d'un désir. C'est également ainsi que l'on peut entendre le transfert comme résistance; il est ce qui tente de cacher, d'escamoter, ce réel de la pulsion. Ainsi, c'est bien souvent au moment où l'analysant se trouve confronté à un certain rapport au réel, qu'il s'approche d'une création signifiante qui permettrait le passage à une forme de symbolisation, qu'apparaît une séquence fantasmatique, là où s'origine le transfert, qui vient arrêter les associations. ⑨

---

<sup>1</sup> S. Freud (1914), «Remémoration, répétition et perlaboration», in *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1989, pp. 105-115.

<sup>2</sup> S. Freud (1920), «Au-delà du principe de plaisir», in *Métopsychoanalyse*, Paris,.....

<sup>3</sup> J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1989, p. 49.

<sup>4</sup> S. Freud (1915), «Observations sur l'amour de transfert», in *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1989, p. 124.

<sup>5</sup> J. Lacan, *op. cit.*, pp. 38 et 49.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 58-59.

**MICHEL FORNE,**

*L'inconscient ça (nous) parle !*

*Un parcours entre théorie et clinique psychanalytique*

Paris, Ed. L'Harmattan, 2013

Marcel Ritter

Comme son sous-titre l'indique, le livre de Michel Forné nous invite à un parcours entre théorie et clinique psychanalytique, avec pour seule boussole, l'inconscient et ses manifestations. Sa parution n'est pas une surprise pour tous ceux qui ont eu l'occasion d'apprécier le rapport de l'auteur à l'inconscient et à ses processus.

Cet ouvrage ne constitue rien de moins qu'une nouvelle « Introduction à la psychanalyse », claire, bien structurée dans un langage accessible, sans pour autant tomber dans le piège de la vulgarisation, et ceci grâce aux richesses de la dimension métaphorique de notre langue nous plongeant d'emblée dans l'univers des mécanismes inconscients.

Signalons également les nombreuses références éclairantes à l'étymologie – dont celle du mot « désir » – en guise d'entrée en matière, ainsi qu'à la mythologie, de même que dans le choix judicieux des citations mises en exergue au début de certaines parties. Le texte est, par ailleurs, truffé de réflexions pertinentes concernant la théorie et la praxis psychanalytique ; quant aux fragments cliniques, ils font preuve d'une solide expérience du travail analytique et permettent, au lecteur, une approche convaincante des éléments théoriques exposés.

Deux questions liminaires introduisent le périple proposé. Tout d'abord : « Qu'est-ce que la psychanalyse ? ». La réponse est en apparence simple : la rencontre avec soi-même via la rencontre avec un autre. Mais elle ouvre dans le même temps de vastes horizons ; en effet, que sont cette « rencontre », ce « soi-même » et cet « autre » ? Voilà de quoi mettre en appétit. Puis : « Qu'est-ce qu'être psychanalyste en 2013 ? ». La référence à l'année en cours a sans doute sa raison d'être, vu l'évolution actuelle de la clinique rencontrée ; mais il n'en demeure pas moins que le psychanalyste reste, comme aux premiers temps, « un entrecroisement d'un lieu, d'une fonction et d'un temps », selon l'heureuse formule de Michel Forné.

Dans un chapitre à visée historique, l'auteur nous propose un rapide voyage à travers la pensée philosophique d'avant la reconnaissance de l'inconscient freudien.

Son point de départ se situe dans la Grèce antique, du côté des présocratiques et nous conduit jusqu'au romantisme allemand avec Schopenhauer (dont la pensée a fortement marqué Freud), pour finir avec l'évocation de Nietzsche. Michel Forné y tient le pari de nous montrer que cet inconscient – tout comme un certain nombre d'autres notions de la théorie psychanalytique – était en germe depuis bien longtemps.

N'oublions cependant pas que « l'inconscient freudien » est le fruit d'une rupture radicale d'avec tout ce qui se formulait auparavant à propos du terme même d'« inconscient ». Ce sera l'objet du chapitre suivant.

Après un intermède consacré à la relation médecin/malade – question dont Michel Forné peut également parler en se référant à son expérience personnelle au vu de sa formation initiale de médecin généraliste – le livre nous introduit aux notions fondamentales de la psychanalyse (un tour rafraîchissant dans la plupart des concepts), puis à la théorie des névroses et enfin à la clinique des névroses, perversions et psychoses ; ceci en suivant les pas de Freud puis en précisant les apports de Lacan.

La pratique de la cure n'est pas en reste. Sont ainsi évoqués – en dehors des considérations concernant le cadre – les deux piliers de la cure : l'énoncé de la règle fondamentale et l'attention flottante de l'analyste, de même qu'un certain nombre de critères pour la fin de la cure.

Dans une dernière partie, Michel Forné questionne la place du discours analytique dans le monde actuel et son implication dans le champ du politique. Il en conclut que la psychanalyse « demeure une nécessité parce qu'elle permet de symboliser la vie et ses souffrances, sans nulle autre pareille ».

On l'aura compris, ce livre s'adresse à tous ceux qui sont « travaillés » par l'inconscient et ses processus... et qui pourrait prétendre y faire exception ? Il justifie, dès lors, pleinement son titre : « L'inconscient, ça (nous) parle ! » ⑨

## PROCES VERBAL ASSEMBLEE GENERALE de la F.E.D.E.P.S.Y. (Exercice 2012)

Le 15 octobre 2013 à 20h les membres de la Fédération Européenne de Psychanalyse et de l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg (F.E.D.E.P.S.Y.) se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

### 1. Assemblée générale ordinaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

#### 1.1. Approbation du PV de l'assemblée générale 2011

#### 1.2. Rapport moral et rapport d'activités du président, Jean-Richard Freymann

Je déclare ouverte l'assemblée générale ordinaire de la F.E.D.E.P.S.Y., et je vais dire en quelques traits les éléments qui ont marqué l'année 2012.

Nous avons trois associations qui sont en intersection complexe, d'une part la F.E.D.E.P.S.Y. qui regroupe le G.E.P. où se déroule l'ensemble des activités, et l'E.P.S. qui regroupe les analystes qui travaillent à l'intérieur de cette école qui est notre lieu référentiel.

La question qui se pose de manière exceptionnelle est la préparation d'un dossier de « mission d'utilité publique » destiné à la préfecture ce qui peut nous donner des avantages d'abord par rapport à la sphère publique, de subventions, de notre reconnaissance et sur les questions de l'enseignement et des formations. Nous nous devons de voter sur l'appréciation des membres quant à cette demande.

Il faut savoir qu'il y a une solidité de la F.E.D.E.P.S.Y. d'une part par le résultat du bilan financier, et par ses développements. Nous avons non seulement à penser la question du présent, mais aussi à préparer l'avenir. Nous utilisons une méthodologie originale par la mise en

place d'un parrainage ou compagnonnage au niveau des structures de la F.E.D.E.P.S.Y. Nous essayons d'associer aux différents postes des gens de différentes générations pour éviter un relai en cassure. Dans l'ensemble les choses se développent.

En matière d'activités exceptionnelles en prévision aura lieu un Séminaire d'été fin août 2014. Il reprendra l'ensemble des activités 2012-2013, et les personnes qui ont soutenu des séminaires pourront faire part de leur expérience. Ce sera pour passer à une dynamique institutionnelle plus large. Second point: la date des 5<sup>e</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. se précise. Ces dernières auront lieu dans la seconde quinzaine du mois de novembre 2015, s'étendront sur trois jours et seront préparées avec l'Association *Parole sans Frontière* et toutes les associations adhérentes à la F.E.D.E.P.S.Y., notamment le Brésil, pays avec lequel se sont mis en place des échanges intéressants.

Le second pôle qui continue à se développer est celui du côté de la Faculté de Médecine et de Psychologie, des internes, des médecins, des psychologues dans ce sens que la F.E.D.E.P.S.Y. essaie de garder des contacts avec l'université non pas pour confondre ses fonctions formatrices en temps qu'Ecole de psychanalyse mais, à partir du discours analytique, de pouvoir faire enseignement vers d'autres champs. Nous avons deux pôles en fonctionnement, l'un qui tourne autour de la « psychanalyse en intension ». C'est la question de la formation des analystes qui est très différente de la formation des psychothérapeutes ou psychiatres et psychologues, mais l'important est de rester présent à l'intérieur de ces autres formations inscrites dans la psychanalyse en extension. Il y a un certain nombre de demandes de séminaires qui viennent pas ce biais et qui demandent des activités pour les débutants. Ce point est très nouveau.

La participation active à certains grands rassemblements – nous revenons du Brésil où a eu lieu un Congrès avec des psychologues – prouve que notre mode de fonctionnement et de pensée fonctionne à l'extérieur. Nous allons aussi participer début janvier prochain au *Forum Européen de bioéthique* à Strasbourg.



Autre point qui me semble important, du point de vue des budgets : la mise en place de la *Maison de la psychanalyse* reste en chantier, aussi pour des raisons politiques et économiques. Nous attendons l'accord éventuel de la mission d'utilité publique, des subventions pour évoluer dans ce projet. Ce genre de projet pose d'importants problèmes organisationnels et surtout éthiques.

Pour en venir à l'E.P.S., on note un développement intéressant où à l'intérieur de ces expériences se retrouvent différentes générations, les uns qui débutent et des anciens. Ce lieu de transmission fonctionne très bien.

Au niveau de l'Ecole, nous avons réussi à mettre en place plusieurs inventions. Nous avons créé un lieu où l'on peut témoigner de son rapport singulier à l'inconscient.

M. Jansen, notre expert comptable, est présent et nous lui donnons la parole.

#### **Approbation du rapport moral : vote à l'unanimité**

### **1.3. Rapport financier de la F.E.D.E.P.S.Y. présenté par M. Jansen (Cabinet Figelor)**

#### **Activité de la société**

- Situation et évolution de l'activité de l'association au cours de l'exercice : durant l'exercice clos le 31/12/2012, les recettes totales de l'association se sont élevées à 43.100,04 €, soit une baisse de 907 € par rapport à l'exercice clos le 31/12/2011.
- Evolution prévisible et perspectives d'avenir : l'objectif pour l'exercice ouvert le 1/01/2013 est de maintenir l'activité de l'association à son niveau actuel.
- Evénements importants survenus depuis la clôture de l'exercice : depuis le 31/12/2012, date de la clôture de l'exercice, la survenance d'aucun événement important n'est à signaler.

#### **Bilan financier**

- Examen des comptes et résultats.

Le montant des produits d'exploitation de l'exercice 2012 (clos le 31/12/2012) s'élève à 43 100 € et l'ensemble des charges d'exploitation à 35 795 €, ce qui fait apparaître un résultat d'exploitation de 7 305 € auquel s'ajoute 247 € de produits financiers.

En conséquence, le résultat bénéficiaire de l'exercice s'élève à 7 552 €.

- Proposition d'affectation du résultat : nous vous proposons de bien vouloir approuver les comptes annuels (bilan, compte de résultat et annexe) tels qu'ils vous sont présentés et qui font apparaître un bénéfice de 7 552 €.

Nous vous proposons également de bien vouloir approuver les affectations suivantes :

- Au compte « Report à nouveau » : 7 552 €, lequel compte passe ainsi de 39 811 € à 47 363 €.

Compte tenu de cette affectation, les capitaux propres de l'Association seront de 47 363 €.

Nous vous invitons à adopter le texte des résolutions qui sont soumises à votre vote.

#### **Approbation du bilan financier à l'unanimité, les membres présents donnent le quitus.**

### **1.4. Inscription des nouveaux membres**

#### **Groupement des Etudes Psychanalytiques**

##### **Membres actifs (8)**

AUFRAY Antoine

BIRINGER François (membre correspondant en 2011)

BRULE Clarisse

CANET Géraldine

OUAHIM Jean

RICHARDIN Delphine

RIEDLIN Guillaume

SCHMITT Alain

##### **Membres actifs étudiants (4)**

LARRIEUX Jean Elie Junior

QUINIOU Gwenn

ROUILLAY Julia

VUONG VAN Isadora

##### **Membres correspondants (16)**

BAUMLIN Sandra

CANAL Cécile

FARADJI Albert

GAILLOT Céline

GUTMANN-WEBER Alexandre

HOUY Claudine

KAUFMANN Stéphane

KEMPF Anne

MANZANERA Jérémy

MARCHESINI Silvana

MC CLYMONT Gaële

MERGUI Yehiel

MIGNET Murielle

PIERSON Fabienne

SCHLICHTER Marie-Christine

ZIMMERMANN Xavier

##### **Ecole Psychanalytique de Strasbourg (Postulants : 4)**

CANET Géraldine

JADIN Jean-Marie

KLINGER Jean-Michel

POUSSE Arielle

## Démissions

### Groupement des Etudes Psychanalytiques

#### **Membres actifs**

GACHET-HENRI Pascale  
GANDER-RUSKIEWITZ Raymonde  
MAISONROUGE Annie  
PARIS Hugues  
SAFARI Niki-Dionysia  
STYLIANIDOU Vassiliki  
TABELLION Denis

#### **Membres actifs étudiants**

POREE DU BREIL Clarisse

#### **Correspondants**

BRULE Murielle  
DUMAY-HEINTZ Josiane  
EBEL Maxime  
FAGHERAZZI Michel  
KEISER-WEBER Gaby  
KÖENIG Annick  
MAAHADI Mohamed  
NAEGELY Viviane  
SCHIKEROVA Ekaterina  
WINLING Jean-Philippe

#### **Ecole Psychanalytique de Strasbourg**

ARANTES Urias (postulant au 2<sup>e</sup> témoignage)  
BROUSSE Catherine (postulant au 2<sup>e</sup> témoignage)  
CHATELET Patricia (postulant au 1<sup>e</sup> témoignage)  
SERRES Danielle (postulant au 1<sup>e</sup> témoignage)

**Les inscriptions des nouveaux membres sont acceptées par les membres présents moins une abstention.**

### 1.5. Demande de reconnaissance de la mission d'utilité publique

M<sup>me</sup> Schillinger explique que cela met à égalité les associations reconnues d'utilité publique de la loi de 1901 (« vieille France ») et les associations de droit local Alsace Moselle. Mme Goldzstaub ajoute que cela permet à l'association d'établir des reçus fiscaux pour les dons (de particuliers ou d'entreprises). L'association peut aussi acquérir des biens immobiliers pour y mettre son siège ou réaliser ses activités.

**Vote pour faire la demande de reconnaissance de la mission d'utilité publique pour la F.E.D.E.P.S.Y. : vote à l'unanimité.**

## 2. Bilans et projets

Dans cette idée de parrainage transgénérationnel il va falloir prévoir des choses pour la suite, nous avons jusqu'en 2015 pour mettre en place les trames de la suite des responsabilités. Sont surtout concernés les gens qui sont prêts à donner du temps et qui participent à nos activités.

### 2.1. Projet pour les 5<sup>e</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y., Jean-Raymond Milley

### 2.2. Projet concernant la 2<sup>e</sup> Journée Clinique Psychanalytique, aujourd'hui

### 2.3. La maison de la psychanalyse, Michel Patris, Khadija Nizari-Biringer, Jean-Richard Freymann, Liliane Goldsztaub

**Discussion sur les trois points ci-dessus non détaillée.**

### 2.4. Proposition de révision des cotisations pour 2014/2015

L'idée serait d'aménager un meilleur tarif pour les étudiants et d'augmenter quelque peu le tarif du membre correspondant.

Proposition :

- **40 €** pour le membre **actif étudiant** du Groupement des Etudes de Psychanalyse dont la limite d'âge, qui jusque là était de 26 ans, passerait à **28 ans**.
- **50 €** pour les **membres correspondants** du Groupement des Etudes de Psychanalyse.

**Ces nouveaux tarifs de cotisations sont votés à l'unanimité par l'assistance.**

## 3. Divers

### 3.1. Le site [www.fedespy.org](http://www.fedespy.org)

Toujours entretenu et actualisé par M. et M<sup>me</sup> Biehler que nous remercions au passage.

Fait à Strasbourg, le 30 octobre 2013  
Jean-Richard Freymann  
Président de la F.E.D.E.P.S.Y.  
Eveline Kieffer  
Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

## PROCES VERBAL ASSEMBLEE GENERALE du G.E.P. (Exercice 2012)

Le 15 octobre 2013, les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire, sur convocation du Président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y., et par Daniel Lemler, président du G.E.P.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

### 1. Assemblée générale ordinaire du G.E.P.

#### 1.1. Approbation du PV de l'assemblée générale de l'exercice 2011

#### 1.2. Rapport moral et rapport d'activités par Daniel Lemier

En ouvrant le rapport moral du G.E.P., ce sera une manière de répondre à nos débats. On touche là à des choses où on risque de provoquer presque sciemment des situations critiques. Par contre on a des outils, notamment le G.E.P. qui peut avoir sa fonction. Nous parlons des étudiants, des primo-arrivants, de ceux qui ont un intérêt ou un questionnement, et nous pourrions, dans un premier temps et de manière très concrète, essayer de mettre en place des activités qui redonnent les bases de notre théorie et de notre pratique.

C'est ce que j'essaie de faire dans le cadre du séminaire qui s'appelle *Les apports de Freud à la psychiatrie*, où le travail consiste à réfléchir la clinique du quotidien avec les outils freudiens, tout en restant très proche des textes. Nombre de choses pourraient être faites sur ce mode-là et permettraient de faire ouverture vers l'extérieur et éventuellement de les faire reconnaître. De notre place d'institution analytique, créer une institution serait peut-être une compromission trop importante avec des formations dans tous les styles et les gens vont se reconnaître de ça pour faire n'importe quoi.

Alors que si ça se passe dans notre cadre, rappelons que nous recevons les gens, par cet échange on leur donne la

règle du jeu. C'est bien ce qu'on fait avec les personnes qui s'inscrivent au G.E.P. et cela maintient notre responsabilité. En leur précisant qu'on fonctionne selon un certain nombre de critères qui sont fondés sur la théorie de la psychanalyse, son éthique, on n'offre pas une espèce de compromis douteux avec d'autres approches.

Pour conclure mon rapport moral, je vais vous lire une citation de Jacques Lacan. Il s'agit d'un texte tardif de 1979, la conclusion d'un colloque. Lacan, après l'échec de la passe, pense – pour arranger les choses – que la psychanalyse est intransmissible. Qu'est-ce que cela veut dire : « Quelque chose de bien ennuyeux dit Lacan, c'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé, puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé, de réinventer la psychanalyse, c'est ce qui explique l'échec de la passe. Chaque psychanalyste réinvente d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait qu'il a été un temps analysant, la façon dont la psychanalyse peut durer » (Lettre de l'Ecole n°25, bulletin interne de l'E.F.P., vol. II, juin 1979).

#### 1.3. Rapport financier du GEP présenté par M. Jansen (Cabinet Figelot)

##### Activité de la société

- Situation et évolution de l'activité de l'association au cours de l'exercice : durant l'exercice clos le 31/12/2012, les recettes de l'association ont augmenté de 15 %, s'élevant ainsi à 20 260 € contre 17 579 € à l'exercice précédent.
- Evolution prévisible et perspectives d'avenir : l'objectif pour l'exercice ouvert le 1/01/2013 est de maintenir notre niveau d'activité.
- Evénements importants survenus depuis la clôture de l'exercice : depuis le 31/12/2012, date de la clôture de l'exercice, aucun événement important n'est à signaler.

##### Bilan financier

- Examen des comptes et résultats :

Les cotisations encaissées dans le cadre du G.E.P. se montent à 20 260 €, en augmentation de 15 % et les dépenses réalisées sont de 17 194 €.

Le résultat est un excédent, bénéficiaire de 3 066 €.

- Proposition d'affectation du résultat : nous vous proposons de bien vouloir approuver les comptes annuels (bilan, compte de résultat et annexe) tels qu'ils vous sont présentés et qui font apparaître un bénéfice de 3 066 €.

Nous vous proposons également de bien vouloir approuver les affectations suivantes :

- au compte « Report à nouveau » : 3 066 €, lequel compte passe ainsi de 11 822 € à 14 888 €.

Compte tenu de cette affectation, les capitaux propres de l'association seront de 14 888 €.

Nous vous invitons à adopter le texte des résolutions qui sont soumises à votre vote.

#### **1.4. Inscription des nouveaux membres : cf compte rendu de l'assemblée générale de la F.E.D.E.P.S.Y.**

**Approbation du rapport moral et du bilan financier à l'unanimité moins une abstention.**

## **2. Bilan et projets**

### **2.1. Les publications**

Geneviève Kindo (pour Arcanes-eres)

Est paru en avril 2013 *L'art de la clinique - Les fondements de la clinique psychanalytique*, livre de Jean-Richard Freymann, préface par Marcel Ritter.

Parutions à venir :

- Février 2014 : *L'amour de la transmission*, publication des textes de Lucien Israël
- Avril 2014 : un livre de Paul Risser préfacé par Michel Patris
- Septembre 2014 : un livre de Frédéric Forest, *Freud, Lacan : anatomie d'un passage*.

Anne-Marie Pinçon (pour Analuein)

Le journal *Analuein* propose aux personnes qui le souhaitent de pouvoir publier des articles, et se retrouve dans une dynamique désirante de *Durcharbeitung*. Le changement de forme institué récemment prouve que quelque chose se précise au niveau du comité de rédaction. Ce dernier fonctionne en cartel. Pour l'heure, on espère que les travaux se poursuivent dans la même dynamique, la seule réserve est le manque de textes pour la rubrique « Le lecteur interprète ».

### **2.2. Les formations**

Pascale Gante

La prochaine formation a lieu le 25 et 26 octobre prochain sur les addictions. Puis sur la prise en charge des psychoses le 4 décembre 2013. Pour 2014 il a été décidé de faire deux grandes formations sur deux jours et trois formations du mercredi.

C'est toujours un moment intéressant de sortir de sa pratique et de se questionner avec d'autres personnes qui viennent soit témoigner de leur expérience, soit développer une question théorique. C'est souvent un brassage intéressant sur une thématique précise qui permet d'avancer et d'échanger.

### **2.3. Bilan de la commission européenne**

Bertrand Piret

M<sup>me</sup> Brun et M<sup>me</sup> Lottmann-Lietar participent activement aux sessions du Conseil de l'Europe, aux travaux qui ont lieu entre les sessions également. Notre présence est donc régulière, et il serait intéressant de faire circuler des comptes rendus de ces rencontres.

Nous interrogeons Mme Pinçon s'il est possible de réserver un endroit dans Analuein pour la diffusion de ces comptes rendus.

### **2.4. Proposition de révision des cotisations**

- **40 €** pour les membres **actifs étudiants** du Groupement des Etudes de Psychanalyse dont la limite d'âge, qui jusque-là était de 26 ans, passerait à 28 ans.
- **50 €** pour les **membres correspondants** du Groupement des Etudes de Psychanalyse.

**Approbation de l'assistance pour la modification des cotisations.**

Fait à Strasbourg, le 31 octobre 2013

Daniel Lemler

Président du G.E.P.

Eveline Kieffer

Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.



## PROCES VERBAL ASSEMBLEE GENERALE de l'E.P.S. (Exercice 2012)

Le 15 octobre 2013, les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire, sur convocation du Président.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

### 1 - Assemblée générale de l'E.P.S.

#### 1.1. Approbation du PV de l'assemblée générale de l'exercice 2011.

#### 1.2. Rapport moral par Jean-Richard Freymann, directeur de l'E.P.S.

Pour conclure je parlerais d'un point de fonctionnement important : c'est notre témoignage semi-direct et la question du compagnonnage. La passe est la référence de la plupart des institutions analytiques. A la F.E.D.E.P.S.Y., nous avons réussi à mettre en place des procédures nouvelles. Il n'était bien sûr pas évident de se faire reconnaître dans cette expérience par les milieux lacaniens. Nous existons parmi les autres institutions et des personnes comme Claude Dumezil, et d'autres ont contribué à notre expérience. La spécificité que nous avons mise en place est un lieu (agora) qui regroupe des gens ayant un rapport avec la psychanalyse, où est demandé le témoignage d'un certain rapport singulier à l'analyse.

Ceci a attiré des gens de toute génération et même les plus anciens. Les gens ne sont pas mis dans une position de passant mais plutôt de passeur tout en étant confrontés à la question de ce qu'est un passeur...

Autant les effets d'énonciation du premier témoignage nous ont apporté beaucoup de choses, autant la question du second témoignage, qui pose la question de devenir analyste, reste beaucoup plus problématique et énigmatique tout comme la question de la passe... Je pense qu'il faut continuer dans ce sens car nous allons introduire dans les agoras non seulement la question des témoignages mais aussi faire le point sur les grands concepts de la psychanalyse, tout en essayant de faire une lecture des concepts, du côté de l'usage qu'on peut en faire dans la pratique. L'expérience va faire qu'on a une tendance à utiliser l'implicite, l'analyste ne se raconte pas à lui-même les outils dont il se dote mais des outils qui le traversent... On redéfinira ces

concepts au regard de son expérience pour rendre les choses un peu naïves. Il y a donc un autre type de travail à définir.

*Daniel Lemler:* Le cartel ne se réunit pas assez souvent. C'est un moment intéressant de confrontation à des choses nouvelles, au sens de la manière dont les demandes des postulants sont formulées. Après il y a un grand travail de repérage à faire de ce qui s'est joué dans un compagnonnage, il n'y a pas de modèle, chaque situation est singulière de même que le mode relationnel.

Nous rejoignons ma précédente citation comme chaque analyste est dans la situation de devenir inventeur de la psychanalyse. On ne peut pas trouver de modèle, on ne peut que pointer des singularités et repérer des originalités, d'où l'intérêt du cartel.

*Jean-Richard Freymann:* Nous avons créé une nouvelle clinique, la « clinique du compagnonnage ». Le compagnonnage n'est pas une obligation mais garde sa singularité car ce n'est ni un contrôle, ni une analyse, ni une relation simple. On a créé un lieu difficile à définir... Cette clinique est celle des fins d'analyse ou des fins de cure...

La prochaine agora aura lieu à Strasbourg le 18 janvier 2014, celle du 14 juin 2014 se déroulera à Angers. Nous repenserons à l'expérience possible d'une agora qui fonctionnerait à Angers.

#### **Approbation du procès verbal de l'E.P.S. à l'unanimité.**

#### 1.3. Rapport financier présenté par Jean-Claude Jansen (Cabinet Figelor)

##### Activité de la société

- Situation et évolution de l'activité de l'association au cours de l'exercice : durant l'exercice clos le 31/12/2012, l'activité de l'association a augmenté de 26 %, soit une hausse de 7 420 €.
- Evolution prévisible et perspectives d'avenir : l'objectif pour l'exercice ouvert le 1/01/2013 est de maintenir notre niveau d'activité.
- Evénements importants survenus depuis la clôture de l'exercice : depuis le 31/12/2012, date de la clôture de l'exercice, la survenance d'aucun événement important n'est à signaler.

## **Bilan financier**

- Examen des comptes et résultats.

Les cotisations encaissées dans le cadre de l'E.P.S. se montent à 36 226 € et le montant des dépenses réalisées s'élève à 28 953 €. Il en résulte un excédent de 7 273 € auquel s'ajoutent 741 € de produits financiers.

En conséquence, le résultat bénéficiaire de l'exercice s'élève à 8 014 €.

- Proposition d'affectation du résultat : nous vous proposons de bien vouloir approuver les comptes annuels (bilan, compte de résultat et annexe) tels qu'ils vous sont présentés et qui font apparaître un bénéfice de 8 014 €.

Nous vous proposons également de bien vouloir approuver les affectations suivantes :

- au compte « Report à nouveau » : 8 014 € lequel compte passe ainsi de 16 566 € à 24 580 €.

Compte tenu de cette affectation, les capitaux propres de l'association seront de 24 580 €.

Nous vous invitons à adopter le texte des résolutions qui sont soumises à votre vote.

***Approbation de l'ensemble des membres présents moins une abstention.***

## **2. Bilans et projets**

### **2.1. Bilan de fonctionnement du cartel de coordination de l'E.P.S.**

### **2.2. Les deux types de témoignages**

### **2.3. Bilan des entrées à l'agora et du compagnonnage**

### **2.4. Proposition de développement d'une agora régionale à Angers**

### **2.5. Projets à partir de la question des contrôles et des entretiens préliminaires**

### **2.6. Réunions et publications des agoras : évolution**

### **2.7. Prochaines agoras de l'E.P.S. : 18/01/14 à Strasbourg et 14/06/14 à Angers**

### ***Discussion générale autour des points 2.1 à 2.7***

### **2.8. Proposition de révision des cotisations pour 2013/2014**

Les cotisations de l'EPS restent inchangées.

Fait à Strasbourg, le 31 octobre 2013

*Dr Jean-Richard Freymann*

*Directeur de l'E.P.S.*

*Eveline Kieffer*

*Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.*

## GROUPEMENT DES ETUDES DE PSYCHANALYSE - G.E.P. STRASBOURG

### L'œuvre de Jacques Lacan, aujourd'hui - Approche clinique et épistémologique

#### Evolution des concepts lacaniens dans «Le savoir du psychanalyste» et dans «... ou pire»

##### Nouveau séminaire de Jean-Richard FREYMANN

Cette année, nous poursuivrons notre cheminement en précisant les concepts et opérateurs de Lacan et les références freudiennes à partir de la dernière période cruciale de Lacan.

Après avoir dessiné les lignes «du désir et son interprétation» au «discours qui ne serait pas du semblant», nous approfondirons cette année la dualité du non rapport sexuel... «...ou pire» (1971-72, *Le Séminaire, Livre XIX*, Seuil, 2011) et «Le savoir du psychanalyste» (adressé aux internes en psychiatrie de Ste Anne, publication: J. Lacan, *Je parle aux murs*, Seuil, 2011).

Ce travail à plusieurs voix doit nous permettre de faire le point sur le «retour à Freud», sur le devenir du primat du symbolique, sur l'introduction du nœud borroméen.

«...ou pire» décentre aussi le discours analytique de l'approche par le symbolique et aborde la question du réel qui ouvre à l'actualité déchainée de manière éclatante.

#### 7 janvier 2014

«Vide et manque - la sexuation - la petite différence»  
à partir du 8/12/1971 (Ou pire) et 4/11/71  
(Savoir, ignorance)

Jean-Richard Freymann, Bernard Baas, Sylvie Lévy

#### 28 janvier 2014

«Castration et existence - instance de la lettre - mathème  
et mathématique» à partir du 15/12/71 (Ou pire)  
et 02/12/71 (De l'incompréhension)

Jean-Richard Freymann, Jean-Raymond Milley,  
Michel Patris

#### 18 février 2014

«Le réel logicien - totem et tabou - le pas tout et l'au  
moins un» à partir du 12/01/72 (Ou pire) et 06/01/72  
(Je parle aux murs)

Jean-Richard Freymann, Ferdinand Scherrer,  
Gabriel Boussidan

#### 11 mars 2014

«La signification du phallus - la loi du talion - Leibniz,  
Frege, Pascal» à partir du 19/01/72 (Ou pire) et  
03/02/72 (Topologie de la parole)

Jean-Richard Freymann, Amine Souirji,  
Khadja Nizari-Biringer

#### 25 mars 2014

«Le sens - la parole - le discours» à partir du 9/02/72  
(Ou pire) et 03/03/72 (La partenaire évanouie)

Jean-Richard Freymann, Michel Lévy, Frédérique Riedlin

#### 15 avril 2014

«Je te demande de me refuser ce que je t'offre» à partir  
du 9/02/72 (Ou pire) et 04/05/72 (Histoire d'Uns)

Jean-Richard Freymann, Ferdinand Scherrer,  
Nicolas Janel

#### 6 mai 2014

«Le non rapport sexuel - Yin et Yang - la femme n'est pas  
toute» à partir du 3/03/72 (Ou pire) et 01/06/72  
(Théorie des quatre formules)

Liliane Goldsztaub, Cécile Verdet, Marc Lévy

#### 27 mai 2014

«Fantasmes - l'impossible - "la" femme» à partir du  
8/03/72

Jean-Richard Freymann, Bernard Baas, Daniel Lemler

Séminaire ouvert aux différents membres  
de la F.E.D.E.P.S.Y., aux étudiants de psychologie  
et aux médecins et internes de psychiatrie.

**Date et lieu : le mardi de 12 h 30 à 14 h, Clinique  
Ste Barbe 29 fg National - 67000 Strasbourg**

**Contact : Secrétariat du Dr Freymann -  
0388411551 - freymjr@wanadoo.fr**

### Séminaire de lecture de l'œuvre de Jacques Lacan et de ses références

#### Séminaire Les quatre concepts fondamentaux (Séminaire Livre XI, Seuil, 2004)

Direction : Jean-Richard FREYMANN

Avec Sylvie LEVY, Marc LEVY et Liliane GOLDSZTAUB

Groupe de travail de «questionnement étudiant et analy-  
sant», à partir des articulations entre l'Université de  
Strasbourg et la F.E.D.E.P.S.Y.

Etude transversale du séminaire et approche référentielle  
et textuelle par leçon.

Méthodologie : répartition d'exposés pour les références  
explicites et implicites par les participants. Exposés  
synthétiques par les organisateurs.

A la première séance, Frédérique Riedlin et Khadija  
Nizari-Biringer résumeront ce qui s'est fait en 2012-2013  
(début du Séminaire XI) à partir des enregistrements  
des différentes séances.

Articulation de la F.E.D.E.P.S.Y. avec la Faculté de  
Psychologie de Strasbourg, avec F.E.D.E.P.S.Y.  
Belo Horizonte (Brésil), Faculté de Fumec.

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> lundi du mois,  
reprise le lundi 14/10/2013 à 21h 15,  
16 av de la Paix Strasbourg**

**Inscription et contact:  
Secrétariat de la F.E.D.E.P.S.Y. -  
0388 41 15 51 - freymjr@wanadoo.fr**

## Séminaire « Les abords de Lacan »

*Sylvie LEVY, Marc LEVY*

Nous poursuivrons la lecture des séminaires de Lacan. Commencé il y a plus de dix ans par le Séminaire I, Les écrits techniques, nous en sommes au Séminaire V, Les formations de l'inconscient, commencé l'année dernière. Durant l'année 2013 après une rapide étude du texte de Freud Le mot d'esprit nous nous sommes attaqués à la première partie du séminaire intitulé par Jacques-Alain Miller

« Les structures freudiennes de l'esprit », allant du chapitre 1 au chapitre 7 inclus. L'année 2013-2014 nous verra entamer la deuxième partie de ce séminaire intitulée.

« La logique de la castration » du chapitre 8 au chapitre 13 inclus sans oublier les lectures autres se rapportant au texte.

A cette première séance de la nouvelle année scolaire Amine Souirji fera un résumé de toute la première partie – chapitre 1 à chapitre 7 – qu'il sera bon d'avoir relue. Les nouveaux participants, qui seront les bienvenus, tireront bénéfice de la lecture du mot d'esprit de Freud. Pour cette première séance, il serait conseillé de déjà aborder la lecture du chapitre 8. « La forclusion du Nom-du-Père ».

Le séminaire est ouvert et essaie de progresser selon le questionnement de chacun.

**Date et lieu : premier lundi du mois.  
Début le 7/10/2013 à 20h 30, 16 av de la Paix  
Strasbourg**

**Contact : Sylvie Lévy - 0388619563 -  
sylev@noos.fr et Marc Lévy - 0388610888**

## Groupe de travail

*Jean-Pierre ADJEDJ*

Groupe de travail sur le séminaire de Jacques Lacan  
Le sinthome.

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> mercredi du mois à 20h 30,  
3 rue Turenne Strasbourg**

**Contact : Jean-Pierre Adjedj - 0388 35 40 46 -  
jpadjedj@gmail.com ou Chantal Loescher -  
0389 23 86 78 - chantal.loescher@calixo.net**

## Séminaire « Les bases conceptuelles de la psychanalyse ».

*Liliane GOLDSZTAUB*

Cette année le séminaire porte sur l'identification  
dans l'œuvre de Freud et de Lacan.

**Date : un jeudi par mois à 20h 15, début le  
24/10/13**

**Contact : Liliane Goldsztaub 0388 22 00 60**

## Séminaire « Création et psychanalyse » autour des enjeux psychiques de la création.

*Cécile VERDET*

Nous continuerons à examiner ces enjeux à partir de l'approche de créations contemporaines et des discours qu'elles suscitent dans les différents champs : psychanalyse, science et médecine, histoire de l'art etc. Nous tenterons de les confronter aux théories déjà existantes pour questionner leurs effets sur la subjectivation et interroger les incidences psychiques de ce qu'on appelle les « métaphores contemporaines ».

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> mercredi du mois, début en  
janvier 2014 à 20h, 77 bd d'Anvers Strasbourg**

**Contact : Cécile Verdet - 06 12 16 84 70**

## Séminaire « Enfants »

*Françoise CORET*

Puisque tout adulte a d'abord été un enfant, le séminaire « Enfants » va travailler cette année les différentes facettes de la clinique infantile dont l'évolution est soumise aux modifications sociétales.

Cette année encore nous interrogerons les conséquences sur la subjectivité de l'enfant de l'objectivation de l'individu par le développement d'une idéologie de chiffrage qui fait prévaloir les protocoles dans toutes les institutions, même de soins, avec les résultats destructeurs que l'on connaît. Comment aider le jeune connecté à reconnaître son ex-sistence ?

Nous travaillerons, entre autres, avec les textes de Georges Zimra et de Didier Lauer.

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> lundi du mois à 20h 30 à partir  
de septembre, 34 rue Schweighaeuser  
Strasbourg**

**Contact : Françoise Coret - 0388 45 08 61 -  
drcoret@noos.fr**



## Séminaire

### « Le corporel et l'analytique »

**A partir des travaux de François Perrier**

Martine CRESSARI

Nos élaborations auprès de François Perrier vont se poursuivre en 2013-2014 sur le fil du séminaire intitulé *Le Trans-Subjectal* (Paris, 1986), séminaire de 1973 qui marque le point culminant de la traversée de son auteur.

*Le Trans-Subjectal* apparaît, en effet, comme le franchissement d'un pas dans la *Durcharbeitung* qui nous a été donnée d'aborder et d'analyser depuis *L'Amour* (*La chaussée d'Antin 2*, Paris, 1978) jusqu'aux *Corps malades du signifiant* (Séminaire 1971/72, Paris, 1984), pour extraire une clinique de l'objet de la problématique du corporel dans son nouage avec les temps premiers de la subjectivation. Il témoigne aussi, comme l'annonce F. Perrier dans son introduction, « de la tentative d'un auteur analysé par J. Lacan, de se dépsychanalyser de l'effet de transfert si particulier aux ex-élèves de cet incontestable Maître. » Plus que les précédents, ce séminaire invite à la parole, à la discussion, au commentaire et ne peut s'aborder que dans l'écho de l'autre, seule manière de traverser l'opacité première qui transparait à la lecture. Dans ce travail, nous devenons en quelque sorte les récepteurs et déchiffreurs d'une question lancée comme une bouteille à la mer vers l'auditoire de Sainte Anne, ultime lieu de l'analyse qu'il a tentée de pousser alors qu'il venait de se séparer de J. Lacan deux ans auparavant sur des questions liées à la passe et au dénouement du transfert.

F. Perrier est, de fait, confronté à son propre point d'achèvement, mais il est aussi contraint par son désir d'analyse. C'est pourquoi la question du désir de l'analyste, sans qu'il l'aborde de front, reste le point central de ses élaborations. Toutefois, il va le faire autrement que J. Lacan, en s'exposant certes, mais du lieu du corporel devenu comme l'objet qui va finalement choir du processus qu'il a mis en œuvre. De cette place, il va interroger plus particulièrement la relation analytique, les positions et postures du psychanalyste ou la didactique, pour nous laisser en héritage un apport incontestable à la question de l'éthique de l'analyse, du devenir analyste et de la formation.

C'est cet apport singulier dans l'histoire du mouvement psychanalytique que notre séminaire propose d'étudier. Il se poursuivra dans le sillage des enseignements précédents, mais il est tout à fait possible de nous rejoindre dans cette continuité.

**Date et lieu : premier jeudi du mois à 20h30, début le 3/10/2013, 16 avenue de la Paix Strasbourg**

**Contact : Martine Chessari - 06 66 24 97 37 - mchessari@free.fr**

## Séminaire « La religion AVEC la psychanalyse »

Anne CHENAIS-BUCHER

Ce séminaire prend la suite du séminaire précédent, « Psychanalyse et religion » (2011-2013). Nous proposons de donner comme titre au séminaire de cette année, « La religion AVEC la psychanalyse », pour nous appuyer sur le travail de Lacan. Cela aurait le mérite de redéfinir, de clarifier notre démarche et nous permettre de renouveler le traitement de la question du sens.

Nous sommes allés voir cette année du côté de différentes pratiques de croyances et leurs effets sur les modes de pensée au travers d'un certain nombre d'analyses proposées par des philosophes, écrivains, penseurs comme D. Vasse, P. Bourdieu, G. Bataille, C.G. Jung et E. Husserl et bien sûr Freud et Lacan. Nous poursuivrons nos recherches au gré des textes que chacun proposera, et ce dès mardi 22 octobre avec la poursuite du séminaire unique de Lacan, « Les Noms du Père », du 20 novembre 1963.

**Date et lieu : 4<sup>e</sup> mardi de chaque mois, d'octobre 2013 à juin 2014, de 17h à 19h, 9A rue du Brochet Schiltigheim (l'horaire peut être modifié si besoin).**

**Contact : Anne Chénais-Bucher 06 03 31 30 61**

## Séminaire de préparation aux 5<sup>e</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. (novembre 2015)

L'organisation de ce congrès se fait sous forme d'un séminaire de travail le samedi matin. L'idée cette année est de mettre en avant les outils analytiques pour mettre en perspective cette question de la déshumanisation.

Le titre retenu est : *Pulsion, jouissance et collectif - Pour une clinique de la déshumanisation.*

A partir de ces concepts-là on interrogera la question de la clinique de la déshumanisation. On l'avait fait dans un premier temps sur un mode plus transversal et pluridisciplinaire. Cette année, il y aura un intervenant de champ différent (philosophe, historien) mais aussi un intervenant analyste qui mettra l'exposé en perspective à partir de ces outils de jouissance et de pulsion par rapport au collectif.

### Quatre dates sont retenues :

**7 décembre 2013 :** Alain Didier-Weil autour des trois Surmoi.

**8 février 2014 :** Corinne Delion et Jean-Jacques Tyzslar autour des questions de l'autisme.

**5 avril 2014 :** Robert Steegman dont le travail se situe autour des logiques concentrationnaires, propose d'interroger certains points comme les violences de guerre ou les cultures de guerre.

**26 juin 2014 :** Bernard Baas nous parlera de la dignité.

**Contact : Bertrand Piret 03 88 37 95 45 - Jean-Raymond Milley 06 19 17 65 97 - www.p-s-f.com**

## Lecture avec Freud de l'Homme aux rats

Martine CRESSARI

Ce séminaire poursuit l'étude du cas de *L'Homme aux rats* à partir, d'une part, des notes de séance de Freud, publiées dans *Le journal d'une analyse*, que nous lisons de manière associative et en suivant le fil de la cure retracé par Freud ; d'autre part, en nous référant au texte « officiel » publié dans les *Cinq psychanalyses* qui constitue le fondement établi de la théorie de la névrose obsessionnelle.

Cette double lecture nous permet de suivre Freud, le psychanalyste, dans son écoute, dans le mouvement de son élaboration mais aussi ses jeux de mots et autres écarts de restitution, en voyant se dessiner, dès les premiers moments, la logique de la cure, au regard du travail de théorisation qui s'en suit et dans l'exigence que soutient sa position.

Elle permet également des repérages tout à fait signifiants quant à la question de la névrose proprement dite, qui se révèle et se précise, de par ses coordonnées par rapport au désir.

Elle se poursuivra cette année à partir de la séance du 17 novembre 1907.

**Dates et lieu : 4<sup>e</sup> mercredi du mois à 20h30, début le 23/10/2013, 16 av de la Paix Strasbourg**

**Contact : Martine Chessari - 06 66 24 97 37 - mchessari@free.fr**

## LES GROUPES CLINIQUES

### Groupe clinique

coordonné par Daniel LEMLER

**Date et lieu : 3<sup>e</sup> jeudi du mois à 20h30 au 1 rue Murner Strasbourg**

**Contact : Daniel Lemler - 0388613551 - dlemler@noos.fr**

### Groupe de formation à la clinique

Mireille LAMAUTE-AMMER

Nous poursuivrons encore cette année notre travail de recherche et de confrontation théorie/pratique.

Nous travaillerons à partir de situations cliniques permettant d'approcher les différents concepts théoriques.

L'entrée dans ce groupe est possible pour des psychologues ou des étudiants en Master (1 ou 2) de psychologie. Groupe de 12 personnes maximum.

**Date et lieu : un mardi par mois à 17h : 8/10/13, 19/11/13, 17/12/13, 14/01/14, 18/02/14, 11/03/14, 08/04/14, 13/05/14, 17/06/14, 16 av de la Paix Strasbourg.**

**Contact : Mireille Lamaute-Ammer - 06 82 60 98 90 - mireille.ammer@orange.fr**

## Groupes cliniques de l'ASSERC

**Groupe 1 :** animé par Jacques Irrmann et Marie Pesenti-Irrmann

**Groupe 2 :** animé par Marc Lévy et Khadija Nizari-Biringer

**Groupe 3 :** animé par Amine Souirji et Pascale Mignot-Gante

**Groupe 4 :** animé par Cécile Verdet, Jean-Raymond Milley et Nicolas Janel  
(programme détaillé sur [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org))

## NOUVELLE PROPOSITION

### Groupe de travail : Y a-t-il un nouage de la clinique et de la théorie ?

Nadine BAH

Les cures analytiques voire toute rencontre clinique référée à l'analyse, comportent des moments analytiques qui renvoient à un indicible dont on ne peut parler que les bords dans un effet d'après-coup. D'un côté la

clinique, la rencontre analytique avec les dispositifs de travail que l'on connaît : analyse personnelle, contrôle, supervision. Ces modalités sont caractérisées par le colloque singulier, l'énonciation et la présence d'un analyste. De l'autre, la théorie, discours, écrits... Y a-t-il un lien entre la praxis et la théorie ? Si oui lequel ?

Nous sommes nombreux dans la génération actuelle d'analystes ou de cliniciens, à avoir rencontré la théorie analytique du côté du discours universitaire, d'un discours de savoir. Nous travaillons avec des théorisations qui, bien qu'issues de la pratique de l'analyse, nous ont été transmises comme théories soit comme un savoir établi, déjà là.

Dans la pratique de l'analyse, la théorie a-t-elle une place et une fonction ; si oui lesquelles ? Cela ouvre aux questions de la transmission et de la théorisation, de la psychanalyse en extension, mais l'idée est de rester centré ou de revenir à la question de la clinique.

**Date et lieu : première rencontre le lundi 4/11/13 à 21h à mon cabinet, 1 rue du Travail Strasbourg**

**Contact : Nadine Bahi - 0388224660 (prévenir de votre venue)**

## CINE-CLUB DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Le Ciné-club de la F.E.D.E.P.S.Y. reprendra en **janvier 2014**.

**Mardi 28 janvier 2014** dans le cadre du Forum Européen de Bioéthique : *A Dangerous Method*, film de David Cronenberg (sous réserve).

**Organisation :** Georges Heck, Jean-Richard Freymann, Cécile Verdet - [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org)

## ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG - E.P.S.

### Cartel autour des inventions « inédites » freudiennes et les problèmes de traduction

Mise en place d'un cartel du GEP autour des traductions de l'œuvre de Freud et du repérage des inventions freudiennes non développées (par J. Lacan et les autres).

Méthodologie : lecture à plusieurs voix de textes freudiens : *Die Verneinung* – *Unheimlichkeit* – *das Ding* ; « *Analyse finie et infinie* », « *Un souvenir de Leonard de Vinci* ».

Un cartel s'est réuni une première fois pour coordonner les choses. Une réunion est prévue pour les gens intéressés en janvier 2014. En constitution progressive. Nombre d'inscriptions limité.

**Contact :** s'adresser à Jean-Richard Freymann avec propositions - [freymjr@wanadoo.fr](mailto:freymjr@wanadoo.fr)

### Cartel de l'E.P.S. « Entre les lignes »

Martine CHESSARI et Jennifer GRIFFITH

Nous poursuivons nos réflexions autour de la constitution d'une adresse de psychanalyste. Que ce soit dans son cabinet, à l'hôpital ou dans tout autre lieu ouvert à la pratique de la psychanalyse.

**Date et lieu :** reprise au mois d'octobre 2013, le 4<sup>e</sup> jeudi du mois. Nous contacter pour le lieu

**Contact :** Martine Chessari et Jennifer Griffith - 0388355056 - [jennifer.griffith@wanadoo.fr](mailto:jennifer.griffith@wanadoo.fr)

## MULHOUSE

### Cartel de l'E.P.S. : Voix de la psychanalyse, un cartel d'images acoustiques...

Joël FRITSCHY et Michel FORNÉ

Ce cartel s'articule autour du support vidéo. Nous avons le projet cette année de travailler à partir des enregistrements vidéos du séminaire de Patrick Valais, intitulé LOM,

séminaire qui propose une lecture et une traversée de l'enseignement de Jacques Lacan.

Participants : Joël Fritschy, Michel Forné, Claudine Parades, Pierre Fritsch et Jean-Michel Klinger

**Lieu :** 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse

**Contact :** Joël Fritschy 0389562262 - [joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr) ou Michel Forné - [dr.fm@orange.fr](mailto:dr.fm@orange.fr)

### L'Autre scène : théâtre et psychanalyse (A La Filature à Mulhouse)

Il s'agit de rencontres à l'issue de représentations théâtrales avec un metteur en scène, les comédiens, un psychanalyste et le public. Les pièces se sont choisies à partir de plusieurs propositions faites par La Filature.

**Jeudi 17 octobre 2013 :** *J'ai 20 ans, qu'est-ce qui m'attend ?*

avec Cécile Verdet, psychanalyste, Cécile Backès et Maxime Le Gall, metteurs en scène

**Mardi 5 novembre 2013 :** *Les marchands*

avec Jean-Pierre Adjedj, psychanalyste, Marie Piemontese et Saadia Bentaïeb, comédiennes

**Jeudi 9 janvier 2014 :** *Nos occupations*

avec Daniel Lemler, psychanalyste et David Lescot, metteur en scène

**Jeudi 13 février 2014 :** *Cyrano de Bergerac*

avec Marc Morali, psychanalyste et Georges Lavaudant, metteur en scène

**Vendredi 14 mars 2014 :** *Seuls*

avec Liliane Goldsztaub, psychanalyste

**Lieu :** La Filature 20 allée Nathan Katz 68090 Mulhouse Cedex

**Contact :** Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse - 0389562262 - [joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr) - [www.lafilature.org](http://www.lafilature.org)

### Cinéma et psychanalyse au Cinéma Bel Air à Mulhouse

Dans la salle obscure, à l'instar du rêve, l'écran est cet espace de projection où se rassemblent, convergent dans un dispositif cinétique incomparable (24 images/seconde) l'intime et l'extime, où l'intime est projeté dans le collectif. L'objet qu'interroge la psychanalyse est le même que celui qui anime le cinéma. Ce dernier envisagé comme le plus immatériel des arts – c'est une projection de lumière – cache le plus immatériel des objets, le plus insaisissable et évasif/invasif parfois (cf. l'inquiétante étrangeté), soit le regard. Mais qu'en est-il de la voix ?

Les rencontres de cette année débiteront sur une note originale, chantée, à partir du film-opéra *Carmen* qui nous permettra d'ouvrir et de soutenir un questionnement

autre, par delà l'image et l'objet de la pulsion scopique – le regard – afin d'interroger cet autre objet que la psychanalyse place à l'orée de la question du désir, c'est-à-dire la pulsion invoquante.

Pulsion, impulsion, compulsion, répulsion, séduction et passion, fétichisme et mélancolie, folie de femme seront au menu de ces nouvelles rencontres intitulées «Le cinéma regarde la psychanalyse» au sens d'un «Ça nous regarde». Sans vouloir faire le tour de quoi que ce soit, sans volonté de théoriser, la finalité de ce cycle sera de proposer un au-delà à «l'instant de voir» ; créer, inventer des «temps pour comprendre» au hasard des rencontres et des résonances signifiantes afin de faire entendre, transmettre par le truchement de l'œuvre cinématographique, la portée toujours subversive du discours analytique.

**11 octobre 2013 à 20h :** *Carmen* de Francesco Rosi

Rencontre avec Jean Charmoille, psychanalyste, ténor dramatique (Paris, Montbéliard)

**22 novembre 2013 à 20h :** *L'homme qui aimait les femmes* de François Truffaut

Rencontre avec Ferdinand Scherrer, psychanalyste (Strasbourg)

**13 décembre 2013 à 20h :** *Melancholia* de Lars von Trier

Rencontre avec Michel Lévy, psychanalyste (Strasbourg)

**17 janvier 2014 à 20h :** *Parfum de femme* de Dino Risi

Rencontre avec Jean-Michel Klinger, psychanalyste (Mulhouse)

**7 février 2014 à 20h :** *Jimmy P. (Psychothérapie d'un indien des plaines)* de Arnaud Desplechin

Rencontre avec Bertrand Piret, psychanalyste (Strasbourg)

**21 mars 2014 à 20h :** *Blackbird* de Jason Buxton

Rencontre avec Marc Morali, psychanalyste (Strasbourg)

**11 avril 2014 à 20h :** *Les garçons et Guillaume, à table !* de Guillaume Galiène

Rencontre avec Liliane Goldsztaub, psychanalyste (Strasbourg)

**15 mai 2014 à 20h :** *La chasse* de Thomas Vinterberg

Rencontre avec Daniel Lemler, psychanalyste (Strasbourg)

**Lieu :** Cinéma Bel Air 31 rue Fénélon 68200 Mulhouse - 0389604899 - [www.cinebelair.org](http://www.cinebelair.org)

**Contact :** Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse - 0389562262 - [joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr)

## COLMAR

### Séminaire autour du texte «Lacaniana» de Moustapha Safouan

Hervé GISIE

Cet ouvrage est une présentation des dix premiers séminaires que Lacan a délivrés à l'Hôpital Ste Anne entre 1953 et 1963. Il sert de guide à la lecture et d'éclairage des concepts-clefs et des élaborations lacaniennes. Nous poursuivons cette année la lecture du *Séminaire X, L'Angoisse* (1962-1963).

Chaque participant est encouragé à présenter, au cours de l'année, un topo, de son choix, à partir duquel se développent les discussions. Le groupe peut éventuellement accueillir encore une ou deux personnes.

**Date et lieu :** début le mardi 24/09/2013 à 20h30, une fois par mois à Colmar

**Contact :** Hervé Gisie - 0688230671

### Groupe de travail : Clinique et pratique analytique

Yves DECHRISTE

Groupe de travail à partir de vignettes cliniques pour interroger ce qu'il en est de la pratique analytique, repérer sa spécificité.

Méthodologie : exposé de cas cliniques, mise en exergue de certains concepts, suivi d'un exposé par l'un des membres du groupe.

Le groupe peut encore accueillir une à deux personnes.

**Date et lieu :** 3<sup>e</sup> lundi du mois, début le 16/09/2013, Hôpitaux Civils de Colmar

**Contact :** Yves Dechryste - 0389124141 - [yves.dechryste@ch-colmar.fr](mailto:yves.dechryste@ch-colmar.fr)

## SARREGUEMINES

### Séminaire de lecture de textes de J. Lacan :

#### Séminaire XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse

Gérard SCHNEIDER

**Date et lieu :** 2<sup>e</sup> jeudi du mois à 20h, CHS de Sarreguemines

**Contact :** Gérard Schneider - 0387983766 - [schneider.g@bdmail.com](mailto:schneider.g@bdmail.com)



### NANCY

#### Séminaire : Angoisse, clinique et théorisations

Jacques WENDEL et Sylvie PIERRE

En 2012-2013, nous avons poursuivi le Séminaire *Encore* ; il ne se laisse pas aborder sans heurts ni méandres. Nous prenons peut-être peu à peu la mesure de phrases de Lacan telles que : « Ne pas supposer le savoir à celui qui a écrit », ou « Lire ne nous oblige pas à tout comprendre », ou encore que *Encore* pourrait s'écrire « en-corps » comme le propose Lacan dans *...ou pire*, le ressort de la demande d'amour étant que le support de l'être est un manque récurrent.

Nous continuerons cette année la lecture de *Encore* en alternance avec *La parole et l'écrit dans la psychanalyse* (Champ Lacanien, 2011) pour travailler la question de l'écriture et de la clinique borroméenne.

Ce groupe se poursuit avec les mêmes personnes : Karine Huard, Jean-Baptiste Feltgen, Sylvie Pierre, Jacques Wendel. Deux autres personnes sont susceptibles de le rejoindre et il reste ouvert.

**Date et lieu : 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> mardi du mois, de 20h à 22h à partir d'octobre, CMP La Madeleine 54 000 Nancy.**

**Contact : Sylvie Pierre - 06 12 56 02 60 et Jacques Wendel 03 83 92 84 00**

#### Groupe «étudiant»

Sylvie PIERRE

Après 3 séances en avril, mai et juin dernier, nous avons repris le 10 septembre 2013 avec un texte de Christian Hoffmann : « Existe-t-il une pulsion de savoir ? » Nous travaillerons cette année à partir des trois essais et de textes dont le prochain sera : « Petite lecture des *Trois essais sur la théorie sexuelle* », de Raphaël Herr (Le Portique).

Le groupe est ouvert, il se compose actuellement de : Callyane Déana, Julia Duchatelle, Marie Hertert, Florent Simon, Sylvie Pierre, Jacques Wendel. D'autres personnes ont manifesté leur intérêt.

**Date et lieu : un mercredi par mois, 9/10/13, 13/11/13, 11/12/13... à la Maison de l'étudiant, Université Lettres Nancy 2 rue Albert 1<sup>er</sup> 54 000 Nancy**

**Contact : Sylvie Pierre - 06 12 56 02 60**

### BESANÇON

Cartel du G.E.P.

Le cartel, créé fin 2006, avec Cristina Bachetti, Aline Durandière, Claudine Ormond, Florence Pichot, Stéphane Sosolic, Dominique Vinter et soutenu par un psychana-

lyste de la F.E.D.E.P.S.Y., se réunira un mercredi par mois et continuera à travailler la question du fantasme (pour faire suite à la question des pulsions en 2012/2013 et des jouissances travaillée en 2011/2012) à travers différents séminaires de Jacques Lacan et des textes de Sigmund Freud.

Ces questions autour du fantasme sont travaillées dans le cartel et reprises dans les soirées débat organisées à Besançon (cf. dernière partie).

Le cartel a créé une association en 2013, « A la rencontre de la psychanalyse », afin d'organiser et de fédérer différents événements à Besançon.

**Date : un mercredi par mois**

**Contact : Cristina Bachetti - 06 73 16 74 06 et Florence Pichot - 06 47 78 82 01**

#### Groupe clinique d'échange de la pratique

Florence PICHOT

Le groupe clinique d'échange de la pratique, qui a vu le jour en avril 2008 avec Isabelle Barthet, Aline Durandière, Stéphanie Marchand-Musselin, Carole Martin, Cristina Bachetti et Florence Pichot, continue à se réunir une fois par mois afin d'y présenter un cas pratique (psychanalytique, thérapeutique...) et d'échanger en allant de la pratique à la théorie.

Le groupe a le projet de pouvoir théoriser à plus long terme le matériel apporté.

**Date : un mercredi par mois**

**Contact : Florence Pichot 03 81 58 87 15 - 06 47 78 82 01 - florence-pichot@orange.fr**

#### Groupe de lecture

Stéphane SOSOLIC

Le groupe de lecture organisé à l'initiative de S. Sosolic, se poursuivra au centre de Guidance avec pour thème « Singularité des soins et psychiatrie sociale ». Des psychologues, psychothérapeutes, infirmières, étudiants-psychologues de Master 2 et des invités y seront présents.

Chacun peut y présenter une approche de sa pratique quelles que soient ses références théoriques à partir d'une lecture de textes suivie d'échanges.

**Date : un lundi par mois**

**Contact : Stéphane Sosolic 06 73 58 86 88 - stephance@sosolic.net**

## Autres activités

Les participants des cartels, groupes cliniques et groupes de lecture organisent depuis 2009 des soirées-débats nées d'une journée de réflexion organisée en avril 2009 sur l'inceste.

Nous poursuivons ce questionnement en organisant en 2013/14 toujours avec un invité, suivi d'un échange avec les participants (travailleurs sociaux, psychologues, psychanalystes...) deux soirées sur le FANTASME, en novembre et mai/juin, dates à définir, à Besançon.

**Date : deux soirées dans l'année (à définir)**

**Contact : Aline Durandière - 06 18 99 74 09 -  
durandierea@gmail.com et Florence Pichot -  
06 47 78 82 01 - florence-pichot@orange.fr**

## DIJON

**Groupe de travail autour du livre** *La cruauté.  
Le corps du vide*

Touria MIGNOTTE

Le livre *La cruauté. Le corps du vide* avance l'hypothèse d'une cruauté psychique intrinsèque au Réel qui détermine le sujet. Mais l'accès à la castration, dont la psychanalyse fait un passage obligé, est-il une donnée ou un aboutissement ? N'est-il pas la conséquence de la transmutation dans la cure, qui incombe à l'analyste et passe par un travail du négatif ? Il lui faut en effet repérer les spectres de la cruauté, leur donner corps et permettre au sujet qui en était l'otage, de nouer avec les principes que cette cruauté recèle une intimité nouvelle. Le sujet peut, dès lors, construire son corps fantasmatique, et accepter, alors seulement, de se détacher d'une partie de ce corps, accédant ainsi à la castration.

**Date et lieu : une fois par mois, première  
rencontre le 17/09/13, CHS de La Chartreuse  
Dijon, Salle 2 du Centre de documentation**

**Contact : Touria Mignotte 20 rue du Maréchal  
de Saulx Tavares 21000 Dijon - 03 80 42 03 26  
06 86 92 96 43**

## ACTIVITES DES ASSOCIATIONS MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

### Association Enseignement et Recherche Clinique (ASSERC)

#### Croyance, conviction, certitude dans les différentes nosographies

Qu'on le veuille ou non, les langages de la psychiatrie, de la psychopathologie, de la psychologie..., les catégories qu'ils nomment, les formes qu'ils ne cessent d'inventer et de détruire, répandent de nouvelles croyances chez les

patients et de nouvelles convictions chez ceux qui les écoutent. Dans ce brouillage des savoirs la clinique psychanalytique se distingue du fait d'impliquer le clinicien dans son acte, en quête des mécanismes inconscients et du sens latent.

A partir de ce recentrement, la croyance se rapporte plus au transfert sur son versant « amour de transfert » que celui du « sujet supposé savoir ». La conviction n'impliquerait pas seulement le fantasme inconscient et l'attachement, mais ce qui les aliène au pluriel, au dogme et à la dynamique des masses. Quant à la certitude, échappant à toute dialectique, elle se rattache à la question du délire aux confins du sujet de la parole.

Pourrions-nous, à partir de ces repères, esquisser une nosographie alternative aux versions récurrentes de « l'homme machine », esclave du jeu des molécules dont la science serait maître ? Comment imaginer et soutenir une nosographie fondée sur l'émergence sans cesse niée, méconnue ou refoulée du sujet de l'énonciation et ouverte vers l'analyse des transferts ? Autrement dit, capable d'interroger le rapport de tout sujet à ses croyances, ses convictions et ses certitudes.

## FONCTIONNEMENT

### Présentations cliniques

**Lieu :** Amphi Clinique Psychiatrique CHRU à 18 h

Elles sont strictement réservées aux étudiants et aux collègues membres de l'ASSERC. Elles impliquent un engagement au respect du secret professionnel. La participation à un groupe clinique est le complément indispensable à ces présentations.

### Groupes cliniques

(sur inscription en début d'année auprès des responsables de groupes)

Ils permettent de tirer enseignement des présentations cliniques et des conférences, d'aborder des points précis touchant aux difficultés de la pratique et d'élaborer les liens dialectiques de la théorie et de la praxis.

**GROUPE 1** animé par Jacques IRRMANN - 03 88 25 65 11  
et Marie PESENTI-IRRMAN - 03 88 35 11 00

Mercredi à 20 h 30 - Salle polyvalente Clinique  
Psychiatrique

**GROUPE 2** animé par Marc LEVY - 03 88 61 08 88  
et Khadija NIZARI-BIRINGER - 06 28 34 56 21

Lundi à 19 h 00 - Salle polyvalente Clinique Psychiatrique

**GROUPE 3** animé par Amine SOURIJ - 03 88 16 55 13  
et Pascale MIGNOT-GANTE - 06 89 55 14 33

Mardi à 20 h 30 - 25 boulevard Wilson

**GROUPE 4** animé par Cécile VERDET - 03 88 61 40 10,  
Jean-Raymond MILLEY 03 88 60 58 86 et Nicolas  
JANEL - 06 62 47 91 91

Jeudi à 20 h 15 - Salle polyvalente Clinique Psychiatrique

Les groupes cliniques ont lieu dans la semaine qui suit la présentation clinique

## Séminaires

### Les cliniques du lien : humanisant et/ou déshumanisant

J-R. FREYMANN et M. PATRIS

12h30 à 13h45 (vérifier les dates ultérieurement  
sur le site : fedepsy.org)  
Amphi Clinique Psychiatrique

### Initiation à la lecture de Jacques Lacan

Marc MORALI

premier lundi du mois (hors vacances scolaires) à 21h,  
début le 07/10/13, Salle Polyvalente Clinique Psychiatrique.  
Inscription lors de la première séance

### Les apports de Freud à la clinique psychiatrique

Daniel LEMLER

le 2<sup>e</sup> mardi du mois, à partir de novembre de 18 à 20h,  
Bibliothèque Clinique Psychiatrique

## Les conférences

**15/11/13** J-R. FREYMANN et M. PATRIS : Introduction  
aux mécanismes du sujet

**06/12/13** T. SAUZE : Croyance et certitude à la lumière  
de l'inconscient

**24/01/14** Ph. BRETON : Les mécanismes du refus dans  
les situations d'extrême violence

**07/02/14** Ph. AMARILLI : De la certitude : Wittgenstein  
peut-il nous être d'une utilité dans notre réflexion clinique ?

**21/02/14** B. BAAS : La garantie de certitude

**21/03/14** D. MASTELLI : « Je crois que je t'aime à la  
folie »

**04/04/14** C. HOFFMANN : Faut-il garder la notion de  
« perversion » dans notre société contemporaine ?

**16/05/14** Ph. CHOULET : Certitudes et convictions : le  
problème de la teneur de la croyance dans les différentes  
nosographies

**23/05/14** T. VINCENT : La folie/Lacan  
Spectacle proposé par La Cie 3 Pièces-Cuisine (1h15)  
Avec Thierry VINCENT dans le rôle de Jacques Lacan,  
Céline Thibaut, Frédéric Michallet

**Date et lieu : le vendredi à 20h aux dates  
précitées, début le 15/11/13. Amphithéâtre  
de la Clinique Psychiatrique CHRU Strasbourg**

**Renseignements :  
www.fedepsy.org - asserc@orange.fr**

## Ouest-FEDEPSY - ANGERS

### De SIR à RSI (suite)

Dominique PEAN

Dans notre projet de reprendre l'ensemble des séminaires  
de Lacan, axé par la lecture de la question du lien entre les  
trois registres, symbolique, imaginaire et réel, nous avons  
parcouru en 2012-2013 un chemin allant de la Conférence  
du 8 juillet 1953 au séminaire de 64/65 : Les problèmes  
cruciaux pour la psychanalyse.

Nous poursuivrons en 2013-2014 ce chemin qui nous  
mènera au séminaire RSI.

Pour cela nous débuterons par la nécessité de la topolo-  
gie pour cerner le réel, l'impossible de la nomination impos-  
ant ce recours (L'objet de la psychanalyse) et par  
l'articulation de la triade RSI avec une autre Jouissance/  
Savoir/Vérité (L'acte psychanalytique).

Ce groupe de lecture est ouvert et reprendra en septembre.

**Contact : Dominique Péan - 02 41 23 15 30  
et Henri-François Robelet - 02 41 43 85 55**

### « Psychanalyse et littérature »

Anne TER MINASSIAN

Notre groupe de travail

« Psychanalyse et littérature » poursuit son chemin pour  
2013-2014, avec l'idée d'ouvrir ce groupe à une, voire  
deux personnes.

Le groupe poursuit son travail dans un tissage continu  
entre clinique et littérature. La lecture d'Imre Kertész en  
toile de fond, nous interrogeons ce qui, dans des situa-  
tions d'extrême précarité de l'humanité chez l'homme,  
permet, notamment dans l'écriture, l'émergence ou la sur-  
vie du Sujet. Nous abordons ensemble la lecture de  
Marguerite Duras, nous reprendrons en octobre avec

« Le ravissement de Lol. V. Stein ».

**Date et lieu : un mercredi par mois de 19h  
à 20h30 à Montjean sur Loire  
chez Anne Ter Minassian**

**Contact : Anne Ter Minassian - 06 15 38 60 09**

### Groupe de travail

Emmanuelle BESSON

Nous avons choisi cette année de poursuivre nos échan-  
ges en nous interrogeant sur la pertinence actuelle de la  
référence œdipienne. Nos lectures (entre autres : Lacan,  
*Les trois temps de l'Œdipe*, Israël, *Les avatars de l'Œdipe*  
et Lacadée, *Le malentendu de l'enfant*) articulées aux  
échanges cliniques nous permettent de dire que cette

référence nous a procuré un appui pour tenter d'élaborer, de formuler nos questions.

Nous souhaitons donc pour 2013-2014 retrouver la question œdipienne en particulier à l'adolescence.

Groupe ouvert à 1 à 2 personnes.

**Date : un mercredi par mois à 19h15**

**Contact : Emmanuelle Besson - 02 41 23 45 55  
et Elleke Kleinhout - 06 85 75 17 90**

### **Groupe de travail autour de la lecture des *Formations de l'Inconscient***

Pendant ces deux dernières années, nous avons lu le séminaire *La relation d'objet* puis, en fin d'année, nous sommes revenus au texte freudien « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans ». A chaque fois, ces lectures furent l'occasion pour chacun d'y associer, tantôt une lecture, tantôt un cas clinique et de faire partager au groupe son propre questionnement, ses doutes, ses incompréhensions.

Dans la continuité des séminaires lacaniens, le groupe propose de se réunir à nouveau autour des *Formations de l'Inconscient*.

Groupe ouvert à une ou plusieurs personnes.

**Date : début le 30/09/2013 à 20h45**

**Contact : Olivier Dandin - 02 41 54 92 81,  
Catherine Ronceray - 02 41 25 03 05 et Pascale  
Rouzé - 02 41 36 82 48**

### **Groupe de lecture du séminaire de Solange Faladé, « Clinique des névroses »**

*Geneviève TRICHET*

Nous poursuivons la lecture du séminaire de Solange Faladé sur la clinique de l'hystérique, tenu en 1992-1993 et retranscrit dans le livre *Clinique des névroses* paru en 2003 aux éd. Anthropos Economica. L'intérêt de ce séminaire tient à la pertinence et finesse clinique de cette psychanalyste qui a suivi l'enseignement de Lacan depuis ses débuts ainsi qu'aux allers-retours qu'elle élabore entre les concepts freudiens et lacaniens et la clinique. Notre travail passe donc également par la lecture orientée de certains textes de Freud et de Lacan.

**Contact : Geneviève Trichet - 02 41 36 29 70 -  
gtrichet@laposte.net**

### **Groupe de travail « Psychanalyse et institution »**

*Anne TER MINASSIAN et Anne-Marie CHATEAU*

Le groupe « Psychanalyse et institution » continuera son travail cette année 2013-2014 avec toujours l'idée d'interroger et élaborer ensemble la clinique des institutions (au sens où en parle Jean-Pierre Lebrun) et la clinique rencontrée dans les institutions. L'élaboration théorique autour de cette clinique des institutions s'enrichit de nos lectures mutuelles de Jean-Pierre Lebrun, Marcel Gauchet, Jean Oury, et d'autres à venir sans doute. A l'heure actuelle, nous sommes 4 personnes : Yves Cochenne, Anne-Marie Château, Bruno Ilias et Anne Ter Minassian et sommes ouverts à l'arrivée d'une voire deux personnes.

**Date lieu : une fois par mois, le vendredi  
de 12h15 à 13h45 à Angers dans le bureau  
d'Yves Cochenne au CMP de Belle-Beille  
64 rue Jeanne Quemard à Angers**

**Contact : Anne Ter Minassian - 06 15 38 60 09  
et Anne-Marie Château - 06 87 37 30 34**

### **Groupe de travail ouvert**

*Edith PANCHER*

Nous proposons de poursuivre notre réflexion « théorico-clinique ». Comment notre écoute est traversée par nos références théoriques et vice-versa ? C'est à partir du témoignage de chacun sur sa pratique que nous construisons notre élaboration.

**Contact : Edith Pancher 02 41 87 87 97**

### **Proposition pour la création d'un groupe de lecture**

**Séminaire IV de Jacques Lacan *La relation d'objet*  
(1956-1957).**

Il suffirait que chaque personne intéressée pour échanger ensemble autour de cette lecture se fasse connaître pour qu'une rencontre préalable permette de définir, ou non, un mode de travail ensemble.

Je propose comme prolongement éventuel (un peu à l'oreille), la lecture du Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969).

**Contact : Damien Leroy - 06 79 05 48 92 -  
damienleroy@no-log.org**



### Groupe de travail « De Lacan à Freud »

Le groupe se propose de voyager à travers les concepts lacaniens. La mise en mouvement se ferait à partir du livre de Philippe Julien Pour lire Jacques Lacan, le retour à Freud, avec des escales en terre freudienne et des ex-cursions vers d'autres écrits ou auteurs selon les résonances de chacun.

**Contact : Marie-Laure Pathé-Gautier -**  
**mlpg@outlook.fr**

### Association Parole sans Frontière - Strasbourg

#### Séminaire : La technique de la cure chez Lacan

*Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY*

Ce séminaire prend la suite des séminaires des années précédentes « Qu'est-ce qu'analyser aujourd'hui ? » (2006-2011) et « Les lieux de la psychanalyse » (2011-2013). Voir les archives.

Nous poursuivrons cette année avec la lecture du séminaire de Lacan *Les écrits techniques*, en nous donnant pour tâche de contextualiser les avancées lacaniennes à la fois en fonction de l'environnement culturel et de sciences humaines de l'époque que par rapport aux distances et ruptures que Lacan introduit vis-à-vis de ses prédécesseurs « freudiens ».

**Date et lieu : 3<sup>e</sup> mardi de chaque mois de novembre 2013 à juin 2014, à 20h, au Local de Parole sans Frontière, 2 rue Brûlée à Strasbourg**

**Contact : Jean-Raymond Milley - 06 75 08 74 29**

#### Séminaire : L'exportation de la psychanalyse. Les pionniers

Les années précédentes ont permis d'étudier la manière dont la psychiatrie a tenté depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours de tenir compte de la différence culturelle et des rapports contrastés qu'elle a entretenus et entretient encore avec l'histoire et l'anthropologie.

Nous débiterons cette année l'exploration des rapports entre la psychanalyse et l'anthropologie, depuis les premières expériences de « terrain » mises en place par certains pionniers jusqu'à la constitution d'une anthropologie psychanalytique et clinique, en passant par l'élaboration d'une ethnopsychiatrie/ethnopsychanalyse.

Pour l'argument complet, consulter le site [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org)

Pour la bibliographie, consulter le site [www.p-s-f.com](http://www.p-s-f.com)

Public : les internes en psychiatrie, région et interrégion si possible, ainsi que les étudiants en psychologie, et toute autre personne intéressée dans la limite des places disponibles.

**Dates et lieu : début le jeudi de 19 à 21h. 21/11/13, 05/12/13, 19/12/13, 09/01/14, 23/01/14, 06/02/14, 20/02/14, 13/03/14, 27/03/14, 10/04/14, 15.05.14, 05/06/14 et 19/06/14, Bibliothèque de la Clinique Psychiatrique du CHRU de Strasbourg, 1 place de l'Hôpital.**

**Inscriptions : Secrétariat de la Clinique Psychiatrique du CHRU, Elisabeth Ehrler - 03 88 11 52 47 (dans la limite des places disponibles).**

### Association A Propos - Metz

L'association A Propos de psychanalyse à Metz organise diverses activités cliniques et théoriques avec ses adhérents : séminaire de lecture de J. Lacan, groupe de lecture sur l'œuvre de Winnicott, séminaire sur le transfert, groupes cliniques, conférences et présentations publiques.

L'animation est assurée par Raphaël Herr, Michel Jager, Dominique Marinelli, Anne Marie Meyer, Lysiane Naymark, Philippe Woloszko et Colette Zapponi.

**Pour les horaires et le détail des programmes voir notre site : [www.aproposmetz.com](http://www.aproposmetz.com)**

**Pour nous joindre : [apropos.metz@gmail.com](mailto:apropos.metz@gmail.com)**

**Siège social : 1b, rue Mozart, 57 000 Metz.**

#### Séminaires de lecture

- sur Winnicott : Raphaël Herr, Philippe Woloszko
- sur Lacan : Séminaire sur l'Angoisse : Anne-Marie Meyer, Colette Zapponi
- Séminaire plus « généraliste » sur la psychanalyse aujourd'hui : à partir de l'apport du livre de Jean-Richard Freymann sur *L'art de la clinique*.

#### Soirées publiques

les jeudis sur un thème (non encore tout à fait défini) avec des interventions des membres d'A Propos

- Intervention de Françoise David sur le thème de la douleur et l'art avec l'exemple de Frida Kahlo (le jeudi)

#### Après-midi de travail le samedi avec un intervenant extérieur

- Jean-Richard Freymann (a déjà eu lieu le 28/09/2013)
- Dominique Texier (a déjà eu lieu le 16/11/2013 Librairie Geronimo à Metz)
- Liliane Goldszab le 29/03/2014

Ont lieu des interventions régulières à la librairie Geronimo avec des auteurs

#### Cartel autour de l'éthique

En partant du séminaire de J. Lacan L'éthique de la psychanalyse, nous avons pensé que la confusion régnante pour ce qui concerne certains concepts comme éthique, morale, déontologie... nous incitait à aller y voir d'un peu plus près. Pour cela et selon nos habitudes, nous parcour-

rons ce texte en y associant d'autres textes de la psychanalyse, de la philosophie, de la littérature et l'éclairage fécond que peuvent nous apporter le cinéma et le théâtre. Nous allons travailler régulièrement avec le département de Philosophie de l'Université du Luxembourg dans le cadre de journées d'études ainsi qu'avec des étudiants de Louvain en Belgique.

**Contact : Dominique Marinelli - 06 10 47 66 29 -  
domarinelli@orange.fr**

## **Association E.S.P.A.C.E. TIERS - Strasbourg**

Les journées de sociodrame et psychodrame en groupe reprennent à partir de mi-octobre. Il est possible d'entrer dans l'un des groupes au cours de l'année.

**Contact : Liliane Goldsztaub - 03 88 22 00 60**

## **Association Transversales-Euclide - Nancy**

### **Séminaire de Philippe Consigny, le jeudi au 138 rue Saint Dizier**

Partir du livre polémique de Jean Allouch, *Psychanalyse et spiritualité* et de sa question sur la nature de la psychanalyse et ses rapports avec la spiritualité, pour découvrir avec Michel Foucault une généalogie de la spiritualité et de la psychanalyse avec la lecture de son séminaire l'herméneutique du sujet.

Quelques thèmes pourraient se dégager : le rapport sexualité, religion, philosophie, sciences ; la question de la transmission maître, élève ; l'amour, la sexualité, l'homosexualité et/ou l'hétérosexualité dans l'antiquité et au début de l'aire chrétienne ; retour sur ces thèmes aux lectures de la théorie lacanienne sans s'interdire d'autres lectures : lecture croisée des membres de la french théorie : Derrida, Deleuze tout particulièrement.

**Séminaire sur les séminaires de Lacan :  
Virginie Serrurier  
le jeudi, au 138 rue Saint Dizier**

**Séminaire «Le transfert» : Erwan le Duigou  
renseignements auprès de Bruno Beuchot.**

**Séminaire sur le sinthome : Bruno Beuchot  
le jeudi au 138 rue Saint Dizier**

**Groupe clinique :  
les deuxièmes mardis du mois  
au 138 rue Saint Dizier**

Groupe composé de 6 participants (psychologues et psychiatre). Chaque mois un des participants présente un cas clinique de sa pratique et nous réfléchissons ensem-

ble à ce cas de façon théorique, nosographique et structurale également en essayant de dégager des hypothèses et pistes à suivre.

### **Séminaire de Daniel Lemler clinique traumatique de Nancy, les samedis matins.**

Dans son séminaire Daniel part souvent d'un fait d'actualité pour réfléchir à ce qui fait la spécificité de la psychanalyse, des pratiques psychothérapeutiques etc., ceci aussi en rapport avec ses connaissances talmudiques. En partant de là les participants peuvent aussi l'interroger sur des points particuliers de leur pratique ou de la théorie psychanalytique, voire sur des problèmes plus généraux qui leur tiennent à cœur.

Daniel Lemler parle aussi souvent des problèmes qu'il rencontre dans le service de néo-natalité qui posent de graves interrogations éthiques.

Ce séminaire est ouvert à tous ceux qui peuvent s'intéresser à ces questions. Une participation de 15€ est demandée pour couvrir les frais.

**Contact pour l'ensemble des activités  
de Transversales : Claude Mekler -  
claud.mekler@wanadoo.fr -  
transversale.euclide@wanadoo.fr**

## **ACTIVITES DES ASSOCIATIONS REGIONALES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.**

### **F.E.D.E.P.S.Y.-Méditerranée**

#### **Séminaire : « Données actuelles sur la psychanalyse avec l'enfant »**

Moïse BENADIBA

Il s'agit d'une formation continue au rythme de deux séances par semaine s'adressant à tour de rôle à deux participants en situation d'apprentissage des modalités d'expertises concernant l'enfant et sa famille et les affaires familiales. L'objectif essentiel de cette formation est pour nous d'en révéler la possibilité d'un regard et d'une écoute psychanalytiques sur le médico-légal, le familial et plus largement le social.

**Contact : Moïse Benadiba 04 91 87 67 93 -  
moise.benadiba@ch-valvert.fr**

#### **Séminaire : « L'enfant et sa famille dans le cadre des expertises demandées par le Juge aux affaires familiales »**

Moïse BENADIBA

Il s'agit d'une formation continue au rythme de deux séances par semaine s'adressant à tour de rôle à deux participants en situation d'apprentissage des modalités d'expertises concernant l'enfant et sa famille et les affai-

res familiales. L'objectif essentiel de cette formation est pour nous d'en révéler la possibilité d'un regard et d'une écoute psychanalytiques sur le médico-légal, le familial et plus largement le social.

**Contact : Moïse Benadiba - 04 91 87 67 93 - moise.benadiba@ch-valvert.fr**

### Association Franco-Tunisienne

Patrick DELAROCHE

A Paris, les 3<sup>e</sup> jeudis du mois : Lecture chronologique de Freud (suite du séminaire de Jean Cournut), nous abordons la technique analytique.

A Paris à la Salpêtrière, tous les lundis : Séminaire de pratique du PPI (psychodrame analytique individuel).

A Tunis, toutes les trois semaines : lecture de Freud (après celle des séminaires de Lacan), actuellement Les 3 Essais.

A Sofia (Bulgarie), 5 séances dans l'année : Séminaire de clinique de l'adolescence.

**Contact : Patrick Delaroche - 0142 46 65 04 - patrickdelaroche@wanadoo.fr**

### F.E.D.E.P.S.Y.-Brésil

Marisa DECAT DE MOURA

#### Cours de formation : Psychanalyse et Hôpital :

Module I - Débutant

**Date et lieu : lundi de 15 h à 16 h 30, Auditório II, Hospital Mater Dei**

**Contact : Marisa Decat de Moura, Simone Borges de Carvalho**

#### Cours de formation : Psychanalyse et Hôpital :

Module II et III - Avancé

**Date et lieu : lundi de 17 h à 18 h 30, Auditório II, Hospital Mater Dei**

**Contact : Marisa Decat de Moura, équipe de la clinique de psychologie de l'hôpital**

#### Réunions cliniques (divers secteurs de l'hôpital, seulement pour ceux qui participent à la formation)

**Date et lieu : les lundis de 8 h à 11 h, Auditório II, Hospital Mater Dei**

### Réunions cliniques multidisciplinaires du Centre de Réanimation Intensif - CTI

**Date et lieu : les vendredis de 9 h 30 à 10 h 30, Centre de Réanimation intensif - CTI**

### Séminaire de lecture F.E.D.E.P.S.Y./Brésil

*Le Séminaire, Livre XI : Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964 de Jacques Lacan (Formation Permanente)

**Date et lieu : les lundis de 19 h à 20 h 30, Auditório II, Hôpital Mater Dei**

**Coordination : Marisa Decat de Moura, Bruna Simões Albuquerque, Pedro Braccini Pereira, Simone Borges de Carvalho**

### Séminaire intensif : Psychanalyse et Médecine

Les mois de janvier et juillet, pour les psychologues et étudiants qui habitent à l'extérieur de la ville de Belo Horizonte

**Coordination : Simone Borges de Carvalho, Marisa Decat de Moura**

### Groupe d'étude multidisciplinaire : Etudes sur les soins palliatifs

**Mensuel : Jeudi de 14 h à 15 h**

**Contact Brésil : Marisa Decat de Moura - marisadecatm@aol.com.br**

## ACTIVITES DES CORRESPONDANTS ETRANGERS

### ALLEMAGNE - BERLIN

Claus-Dieter RATH

Séminaire : *Das Wirken der Sprache und das Unbewusste* (L'effet de la parole et l'inconscient ; en langue allemande, des participants francophones sont les bienvenus), Dans le cadre de la Freud-Lacan-Gesellschaft (FLG) et de l'Assoziation für die Freudsche Psychoanalyse (AFP).

**Date et lieu : environ une fois par mois, samedi à 19 h, Hardenbergstr. 9, 10623 Berlin (maison sur la cour, rez de chaussée U2 Ernst Reuter Platz, S Savigny Platz, S, U2, U9 Zoologischer Garten**

**Contact : Claus Dieter Rath - 030/8819194 - Mobile du séminaire 0160/6583340 - RathCD@aol.com**

## Congrès à Berlin : *Sprachlos - Wo stehen wir heute mit der Sprache ?*

**Date et lieu : du 7 au 9 décembre 2013,  
Maison de France, Berlin-Charlottenburg  
(Kurfürstendamm 211)  
Site : [freud-lacan-berlin.com](http://freud-lacan-berlin.com)**

## LUXEMBOURG

### Groupe de travail autour de la question du rapport au Savoir

Dans l'exercice des métiers de l'enseignement et de l'éducation, le professionnel est souvent amené à rencontrer des situations où il constate que ce n'est pas l'insuffisance des connaissances qui cause problème mais le rapport au savoir : le désir d'apprendre, la passion de l'ignorance ou l'horreur de savoir. L'enseignant par ailleurs se pose souvent la question à quelle place il est mis dans ce monde virtuel où il n'est plus « le seul » par qui le savoir arrive.

La psychanalyse constitue une méthode qui permet d'approcher l'être humain en tant que sujet et de renouer la complexité des facteurs qui sont en jeu dans le rapport à soi-même, aux autres, au monde et au savoir.

A cet effet, nous proposons un séminaire avec des réunions de travail portant sur des situations vécues par les participants, des études de cas, des textes littéraires ou des œuvres cinématographiques traitant la question du désir de savoir respectivement de la passion de l'ignorance. Nous ferons référence aux textes psychanalytiques de Freud et de Lacan. L'objectif du séminaire est que les participants puissent interroger leur praxis, pour en saisir quelque chose du sujet inconscient influençant le rapport de l'enseignant comme des élèves du savoir.

**Date et lieu : un mercredi par mois à 19h 30,  
début le 02/11/2013. Université de Luxembourg  
à Walferdange : Bâtiment 3, salle Montessori.  
Contact : Guy Nilles - 621 27 93 08 -  
[gnilles@vo.lu](mailto:gnilles@vo.lu) et Jean-Marie Weber -  
46 66 44 62 60 - [jean-marie.weber@uni.lu](mailto:jean-marie.weber@uni.lu)**

## GRECE - ATHENES

### Architecture et Psychanalyse : Fantôme et construction

Ecole d'Architecture, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 Rue Stournari, tél. +302107723830  
mercredi de 18h à 21h.

### Peinture : Création et fantôme de l'artiste - Le cas de l'érotisme

Ecole des Beaux-Arts, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 Rue Stournari, tél. +303897157210  
mercredi de 10h à 13h.

## Psychologie politique de la crise

Athens College, 15 rue Stefanou Delta, Psychiko,  
tél. + 302106748160 vendredi de 18h à 21h

**Contact : Nicolas Sideris - [nikos@siderman.gr](mailto:nikos@siderman.gr)**

## ACTIVITES ORGANISEES DANS D'AUTRES ASSOCIATIONS PAR DES MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

### Mémoires vivantes de la Shoah

Daniel LEMLER

Les travaux de notre association se déploient selon deux axes :

- prendre acte de l'héritage subjectif de la Shoah à la deuxième génération et à celles qui la suivent, en repérer les éléments cliniques et leurs conséquences ;
- en ce qui concerne cet héritage dans le cadre institutionnel et sociétal, nous nous intéressons au totalitarisme aujourd'hui et son rôle dans la déshumanisation. Il s'agit entre autres de repérer les éléments de la LTI opérant dans l'autre avec la logique totalitaire qui en est le corollaire.

**Pour tout renseignement, vous pouvez consulter  
le site : [www.memoiresvivantesdelashoah.org](http://www.memoiresvivantesdelashoah.org)**

## FORMATIONS APERTURA-ARCANES

**25 et 26 octobre 2013** Les addictions et leur devenir

**31 janvier et 1 février 2014** Corps soignant,  
corps malade

**26 et 27 septembre 2014** Pères, noms du père,  
fonction paternelle

## FORMATIONS F.E.D.E.P.S.Y. :

### Les formations du mercredi

**25 septembre 2013** Psychopathologie des psychoses

**4 décembre 2013** La prise en charge des psychoses

**12 mars 2014** Epistémologie des perversions

**11 juin 2014** Clinique Psychanalytique des perversions

**19 novembre 2014** Traitement et aménagements  
des perversions

### Formations au choix pour les institutions

**Renseignements : 03 88 35 19 93 -  
[www.apertura.arcanes.com](http://www.apertura.arcanes.com) -  
[arcanes-apertura@wanadoo.fr](mailto:arcanes-apertura@wanadoo.fr)**



## 2<sup>e</sup> JOURNEE : LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE, AUJOURD'HUI

**Praxis des entretiens préliminaires.  
Pratique - Théorie - Technique**

**12 avril 2014**

Après avoir défini la clinique psychanalytique comme «une clinique des manifestations de l'inconscient» (Marcel Ritter, introduction à *L'art de la clinique* de J.-R. Freymann, 2013) et actualisé la formulation de Jacques Lacan «Il faut cliniquer», nous abordons à présent le thème des entretiens préliminaires (pratique, théorie, technique).

Une première question concerne le sens à accorder à l'expression «entretiens préliminaires». S'agit-il d'entretiens dans le sens commun du terme ? Certainement pas. De dialogues à visée spécifique, polarisés par un enjeu précis ? Sans aucun doute. A noter que J. Lacan, tout en récusant par ailleurs le terme de dialogue, l'emploie pourtant à cette occasion (...ou pire, *Le séminaire, Livre XIX*) – ce qui indique que l'analyste n'est pas sans y prendre part. Plus précisément, il s'agit d'une offre à prendre la parole à partir d'une demande initiale. La règle fondamentale de l'analyse est déjà à l'arrière-plan, en attente du moment opportun pour être énoncée.

S'il n'y a pas d'entrée possible dans l'analyse sans entretiens préliminaires comme le soutient J. Lacan («Le savoir

du psychanalyste», in *Je parle aux murs*), la question se pose de savoir qu'est-ce qui spécifie le véritable début de l'analyse. Qu'est-ce qui permet de dire que le seuil est franchi ?

Si celui qui travaillera dans l'analyse est celui qui aura «vraiment» formé une demande (J. Lacan, «Conférence à Genève sur le symptôme», in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985), le chemin qui conduit à la mise en mouvement du processus est pourtant entièrement à la charge de l'analyste. Son désir d'emblée «en exercice» (M. Safouan, *Le transfert et le désir de l'analyste. La parole ou la mort. Lacaniana 1 et 2*) y jouera un rôle primordial, dont toute la suite de la cure portera la marque. Mais sous quelle forme se manifeste ce désir ?

Voilà quelques questions dont nous aurons à débattre au cours de cette journée.

Avec Marcel Ritter, Jean-Richard Freymann, Jean-Marie Jadin (Mulhouse), Patrick Landman (Paris), Guy Sapriel (Paris), Christian Hoffmann (Paris), Michel Patris...

### Pré-inscription à la F.E.D.E.P.S.Y.

Nombre de places limité.

**Ceux qui veulent intervenir :**  
**s'adresser à J.-R. Freymann avant fin janvier.**  
**mail : freymjr@wanadoo.fr**  
**ou fedepsy@wanadoo.fr**

### ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO :

**Antoine Aufray**, maître de conférences en linguistique allemande, Université de Strasbourg  
**Jalil Bennani**, psychanalyste praticien, analyste compagnon, psychiatre, Rabat, Maroc  
**Martine Chessari Porée du Breil**, psychanalyste praticienne, psychologue clinicienne, Strasbourg  
**Gabriele Daleiden**, rédactrice-traductrice, D.E.A. d'histoire de l'art, Strasbourg  
**Yves Dechristé**, psychanalyste praticien, psychiatre, praticien hospitalier, Colmar  
**Jean-Richard Freymann**, psychanalyste praticien, analyste compagnon, psychiatre, Strasbourg  
**Joël Fritschy**, psychanalyste praticien, analyste compagnon, psychologue clinicien, Mulhouse  
**Frank Hausser**, enseignant-chercheur, Université de Strasbourg  
**Daniel Lemler**, psychanalyste praticien, analyste compagnon, psychiatre, Strasbourg  
**Khadija Nizari-Biringer**, psychanalyste praticienne, psychologue clinicienne, Strasbourg  
**Frédérique Riedlin**, doctorante de psychologie clinique, Master en philosophie, Strasbourg  
**Marcel Ritter**, psychanalyste praticien, analyste compagnon, psychiatre, Strasbourg  
**Amine Souirji**, psychanalyste praticien, psychologue clinicien, Eckbolsheim

## BUREAU DE LA F.E.D.E.P.S.Y. (DIRECTOIRE)

**Président de la F.E.D.E.P.S.Y.:** Jean-Richard FREYMANN

**Secrétaire:** Eveline KIEFFER

**Trésorier et conseil de gestion:** Jacques WEYL

**Conseil juridique:** Delphine FREYMANN

**Conseil administratif:** Jean-Pierre FOURCADE

**Président de l'E.P.S. (au titre de la CDEF):** Michel PATRIS

**Président du G.E.P.:** Daniel LEMLER

**Président de la Commission Européenne (CE):** Bertrand PIRET

**Représentant du G.E.P.:** Marc LEVY

**Représentante de l'E.P.S.:** Cécile VERDET

**Responsables des publications:** Sylvie LEVY, Joël FRITSCHY, Hervé GISIE,

Anne-Marie PINÇON, Geneviève KINDO, Eveline KIEFFER

**Responsables des Journées de formations:** Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY

**Centre de recherche (du C.D.E.F.):** Urias ARANTES,

Marie-Frédérique BACQUE, Jacob ROGOZINSKI

## RESPONSABLES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

### 1. Commission Européenne:

Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

### 2. Représentants de la F.E.D.E.P.S.Y. auprès des instances internationales (Convergencia):

Marjorie RUF (Paris), Martine BIEHLER, Sylvie LEVY, Cristina BURCKAS

(Allemagne), Daniel LEMLER, Dominique MARINELLI (Metz), Roland MEYER

### 3. Représentants au groupe de contact:

Jacques SEDAT (Paris-Membre d'honneur), Michel PATRIS,

Jean-Richard FREYMANN

### 4. Coordination des formations:

Direction: Liliane GOLDSZTAUB, Sylvie LEVY, Michel LEVY

Organisation: Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Amine SOUIRJI,

Khadija NIZARI-BIRINGER, François BIRINGER

### 5. Responsables du site *fedepsy.org*:

Martine et Pierre BIEHLER

### 6. Responsables des relations à l'Université:

Mireille LAMAUTE-AMMER, Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Nadine BAH,

Philippe LUTUN, Michel PATRIS, Marie-Frédérique BACQUE, Liliane GOLDSZTAUB,

Jacob ROGOZINSKI

### 7. Responsables des groupes cliniques:

Sylvie LEVY, Cécile VERDET, Daniel LEMLER

### 8. Relations interrégionales et internationales:

Anne-Marie PINÇON (Strasbourg), Moïse BENADIBA (Marseille), Roland GORI

(Marseille), Thierry VINCENT (Grenoble), Claude MEKLER (Nancy),

Pierre-André JULIÉ (Angers), Dominique PEAN (Angers), Henri-François ROBELET

(Angers), Daniel LYSEK (Suisse), Jalil BENNANI (Maroc), Hager KARRAY (Tunisie),

André MICHELS (Paris, Allemagne, Luxembourg), Renate BAIER-MUELLER

(Allemagne Munich), Cristina BURCKAS (Argentine, Allemagne Freiburg),

Peter MÜLLER (Allemagne Karlsruhe), Claus-Dieter RATH (Allemagne Berlin),

Jean-Marie Weber (Luxembourg), Elmina VALSAMOPOULOS (Grèce),

Daniel MEIER (Israël), Marisa DECAT DE MOURA (Brésil)

## NOTE AUX AUTEURS

En tant que publication, *Analuein* est soumis à un certain nombre de règles de fond et de forme (épaisseur des numéros, dates de parution, conventions typographiques, homogénéité dans la présentation, plus particulièrement en ce qui concerne les notes et les bibliographies).

Nous prions les auteurs de suivre, autant qu'il leur est possible, les recommandations explicitées ci-dessous. Elles correspondent aux règles et normes que le comité de rédaction a fixées pour *Analuein*.

### Texte

- Les manuscrits doivent être envoyés en format Word (.doc, .docx, .rtf).
- A l'intérieur du format Word, le choix de la langue est important pour nous. Chaque pays a ses conventions typographiques qui régissent la forme des guillemets et des apostrophes ainsi que les espaces autour des signes de ponctuation. Si l'on ne choisit pas une langue en rédigeant son texte, Word appliquera automatiquement les conventions typographiques anglaises. Or, ces dernières présentent des différences notables par rapport aux conventions françaises. Par conséquent, il est recommandable de choisir « français » dans la liste des langues proposées par Word. Tant pis si pas mal de termes proprement freudiens et surtout lacaniens seront alors soulignés en rouge...

### Nombre de signes

- Un article peut contenir un maximum de 30.000 signes, espaces compris, notes et bibliographie également comprises. Si l'exception confirme la règle et si de « petits débordements » peuvent être tolérés ici et là (quand la place disponible le permet), nous recommandons aux auteurs d'écourter ou de condenser eux-mêmes leur texte afin de rester en dessous des 30.000 signes.

### Notes

- Préférer les notes en fin de document à celles en bas de page.
- Dans presque tous les cas, il convient de placer les références bibliographiques en note (et non pas dans le texte).
- Présentation des renvois bibliographiques:  
**S'il s'agit d'un ouvrage:**
  1. prénom et nom de l'auteur (en minuscules, pas en capitales),
  2. éventuellement : date de la première publication dans la langue originale entre parenthèses,
  3. titre de l'ouvrage en italique,
  4. le cas échéant : le nombre de volumes si l'ouvrage en contient plusieurs,
  5. lieu de parution et/ou éditeur,
  6. date de l'édition utilisée,
  7. le renvoi de page : p. ou pp. si plusieurs pages sont concernées.Pour ne pas alourdir ces références, nous n'indiquons pas la collection dans laquelle l'ouvrage a éventuellement paru ni le nombre de pages qu'il compte.

**S'il s'agit d'un article dans une revue, d'un ouvrage dans lequel un auteur a rassemblé plusieurs textes ou d'une contribution à un ouvrage collectif:**

1. – 2. comme pour un ouvrage,
3. titre de l'article ou de la contribution entre guillemets,
- 3a. suivi de « in » et la revue en italique ou du titre de l'ouvrage en italique
4. pour une revue : le tome et/ou le n°,
5. – 7. comme pour un ouvrage.

### Exemples:

- Jacques Lacan (1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Le Séminaire, Livre XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 125.
- Jacques Lacan (1949), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
- Lucien Israël, *Boiter n'est pas pécher. Essais d'écoute analytique*, Paris, Denoël, 1989, pp. 57-60.
- ou:** Lucien Israël (1989), *Boiter n'est pas pécher. Essais d'écoute analytique*, érès, 2010.

### Rappels:

- *op. cit.* renvoie à un ouvrage déjà cité (préciser la note dans laquelle il a été cité).
- *ibid.* renvoie à l'ouvrage ou l'article cité dans la note précédente.

### Bibliographie

- La bibliographie est classée par ordre alphabétique.
- Nous la souhaitons succincte, en rapport avec la longueur et le contenu de l'article (de préférence pas plus de 15 titres).
- On procède de la même manière que pour les notes.

**« Freud,  
c'est le saut le plus rigolard  
de la sainte farce de l'Histoire. »**

Jacques Lacan

